

Itinéraire d'un enfant marqué

Robert Lévesque

IL EST des vies vécues comme filent certaines étoiles. Sans regard en arrière, sans savoir où ça s'arrêtera. Plus que des vies d'artiste, ce sont des vies d'enfants qui se prolongent, touchés par une grâce. Ils sont à la fois tristes et élus par une chance innommable qui les fauchera beau. Des itinéraires d'enfants « marqués ».

La vie de Bernard-Marie Koltès, né à Metz en 1948 et mort à Paris en 1989, est de celle-là. Fulgurante.

Une vie qui a filé 41 ans, sans sa vieillesse, arquée entre un décor de ville grise en Moselle et de la brousse d'Afrique, puis entre un lac du Guatemala et les docks de New York; une vie sur route, libre, fragile, inquiète et courte.

Il est déjà mort et ici, au Québec, où il passa en 1968, sac au dos, il commence à peine à être connu; puis il le sera beaucoup, plus tard. Son écriture extrême, lieu de combat sans merci dans le langage, est l'une des plus belles de cette fin de siècle. Au théâtre, il a continué Genet en rendant le monde des marges plus cruel et moins cérémoniel. Dans la littérature, il a croisé entre elles les illuminations de Rimbaud et les fureurs de Faulkner, comme le reconnaissait un autre écrivain majeur de notre époque, qui l'a traduit en allemand, Heiner Müller.

Alice Ronfard, qui a été ébloui par ces rares textes de Koltès (cinq pièces, une traduction du *Conte d'hiver*, un court roman-monologue, des textes pour la radio), met en scène *Dans la solitude des champs de coton*, la troisième pièce, première à être créée à Montréal. On pourra entendre dans l'exiguïté de l'Espace Go, à compter du 15 janvier, la voix la plus fascinante du théâtre français actuel, la plus difficile à saisir mais la plus prégnante, la plus nouvelle.

De Metz, Koltès fila vite vers Strasbourg. « À 18 ans, j'ai explosé. Ça a été très vite Strasbourg, très vite Paris, et très vite New York, raconte Koltès dans une interview à *l'Événement du Jeudi* en janvier 89. Et là, tout d'un coup, la vie m'a sauté à la gueule. Il n'y a donc pas eu d'étapes, je n'ai pas eu le temps de rêver de Paris, j'ai tout de suite rêvé de New York. Et New York en 68, c'était vraiment un autre monde ».

Dans les textes de Koltès, dont les titres sont tous ouvrés et poncés (*La nuit juste avant les forêts*, *Combat de nègre et de chiens*, *La fuite à cheval très loin dans la ville*, *Dans la solitude des champs de coton*, *Quai*

ouest, *Le retour au désert*, *Roberto Zucco*), on trouvera sans doute pour la première fois dans la littérature française (auteurs et époques confondus) la rencontre à ce point des cultures européennes et américaines, Rimbaud et Faulkner, la poésie et la rue, la langue la plus exacte et l'expérience des rencontres les plus furtives, la rigueur et l'art de l'atmosphère.

Soixante feuillets sans paragraphes ont imposé Koltès en 1977. Ils commençaient par « Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu, il pleut, cela ne met pas à son avantage quand il pleut sur les cheveux et les fringues, mais j'ai quand même osé... », monologue sans répit d'un individu qui tourne en rond, tente de retenir quelqu'un (le lecteur ?), piétine, presse un être invisible dans un lieu imprécis. C'était *La nuit juste avant les forêts*, lu par un comédien dans le « off » d'Avignon. Tout Koltès était dans ce texte continu, haletant, où se déroule un combat dont le

« Koltès a perçu que les confins du monde en devenaient le centre. »

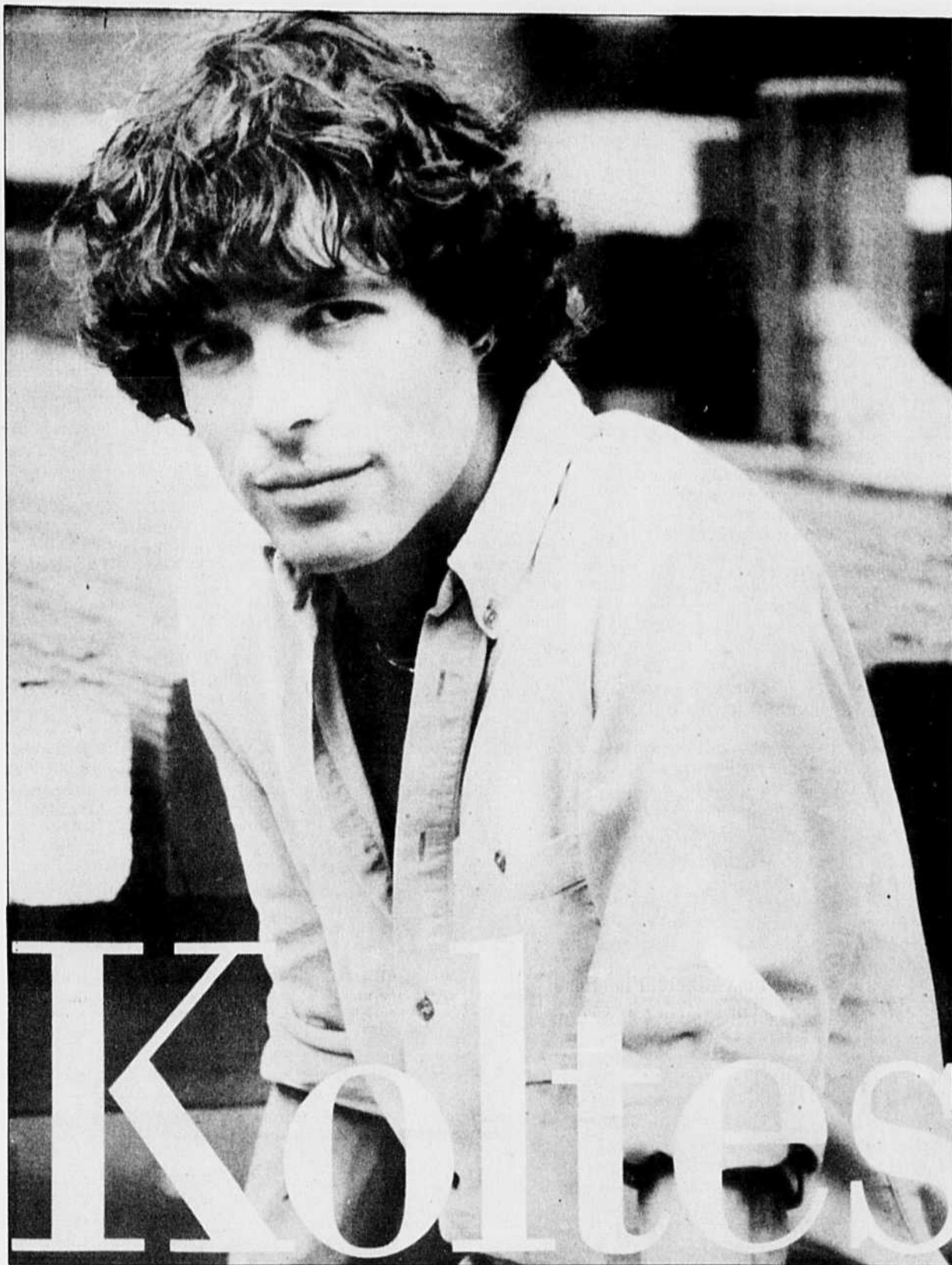
— Maria Casarès

verbe sera l'arme unique.

Jusqu'à ce jour d'été 1977, place Crillon dans la vieille cité des papes, le nom de Bernard-Marie Koltès n'était connu que de camarades, comédiens, gens de théâtre comme Hubert Gignoux qui dirigeait le Théâtre National de Strasbourg où Koltès, revenu d'errances, était apprenti-régisseur, Micheline et Lucien Attouan et leur « Théâtre Ouvert » qui mirent les premiers en lectures (en 1972) les textes de Koltès.

Au Petit-Odéon sous l'égide de la Comédie-Française, en 1981, Jean-Luc Boutté mit en scène *La nuit juste avant les forêts* (avec le comédien Richard Fontana), et ce fut la découverte d'une voix, d'un auteur, dans la France des théâtres où le renouveau textuel n'était pas bien fort, où la création était au point faible. Patrice Chéreau rencontra Koltès, et le metteur en scène trouva sa proie, et *Combat de nègre et de chiens*, *Quai ouest*, *Dans la solitude des champs de coton*, *Le retour au désert* virent le jour théâtral, c'est-à-dire les crépuscules du scénogra-

Voir page B-2 : Koltès



Dans la solitude des champs de coton, la première pièce de Koltès à être créée à Montréal, sera présentée à l'Espace Go, à compter de mardi.

Ne tirez pas sur ce jeune pianiste

Marie Laurier

CE JEUNE GARÇON a toute l'insolence de ses 15 ans même s'il en a le double en maturité et il nous dit sans sourcilier : « J'aime être remarqué. » Excusez du peu...

Car au bout d'une heure et demie d'un entretien fort animé et entrecoupé par le va-et-vient de mes collègues dans le cagibi polyvalent du journal qui sert de fumerio où même les absténés de la boucane doivent venir chercher leur café, Jean-Alex-

« Rien ne me fait peur. Je sais que j'ai quelque chose à donner. »

— Jean-Alexandre Sarrazin

xandre Sarrazin trouvait le moyen d'attirer leur attention par les propos étonnants qu'il tenait.

Il avait affronté le froid de canard de cette fin d'après-midi pour venir nous parler de lui et un peu beaucoup des autres, surtout de sa « carrière » de pianiste, nous tenant sous le charme de sa dialectique saupoudrée de philosophie, de citations de Freud, de réflexions profondes sur la critique, les compositeurs de la musique romantique. Et aussi du désert culturel du milieu — « Montréal est un trou et vous pouvez l'écrire! » dit-il — tout en décochant quelques flèches à Claudio Arrau, Louis Lortie et Marc-André Hamlin, le premier un égocentriste qui ne joue que pour lui, le second trop médiatique (!), le troisième trop technicien. Pan et re-pan!

Et surprise, surprise, quelques bonnes notes dans la prestation verbale de mon jeune interlocuteur : Lazar Berman trouve grâce à ses yeux. « Ah! Berman, quel magnétisme! et avec quelle densité il nous livre ses émotions. Pour moi c'est le plus grand. » Aussi Aldo Ciccolini avec qui il aimerait étudier. Et André Laplante, ce méconnu qui joue Liszt comme pas un.



PHOTO JACQUES GRENIER

Jean-Alexandre Sarrazin, 15 ans, donnera à compter de la semaine prochaine une série de concerts dans plusieurs Maisons de la culture.

Sauf lui évidemment, Jean-Alexandre Sarrazin, qui travaille résolument la Sonate en si mineur de Liszt, une pièce magistrale qu'un pianiste chevronné hésite à inscrire à son répertoire. « Mais moi je l'ai dans les mains, dans le cœur et dans l'âme », affirme-t-il en se décrivant comme un extra-terrestre!

Et de nous expliquer en long et en large que le compositeur importe peu pour un pianiste de la nouvelle vague comme lui : « Je m'applique davantage à faire ressortir la couleur, la chaleur et l'atmosphère d'une

Voir page B-2 : Sarrazin



PHOTO JACQUES GRENIER

Les Miz montréalais en répétition : les représentations commencent mercredi au Théâtre Saint-Denis.

Schizophrènes, les Miz montréalais?

Nathalie Petrowski

À SAINT-HENRI, dans le vaste studio qui sert de salle de répétition à l'équipe de production des *Misérables*, un adjoint parmi tant d'autres s'est approché en douceur de Pierre Tessier, un jeune zélé des relations publiques, prêté par l'agence Optimum, une filiale de Cossette Communications. Tessier est l'attaché de presse officiel des Miz, celui qui pilote les journalistes dans le vaste complexe de Molliflex où une centaine de techniciens, costumiers et perruquiers travaillent pratiquement jour et nuit pour respecter les échéances et livrer la marchandise au Théâtre Saint-Denis (à compter de mercredi).

L'adjoint, anglophone et probablement parachuté de Toronto, tient en main la liste des crédits de la production montréalaise des *Misérables*. Il se penche vers Tessier et d'un doigt interrogateur lui demande si les anglophones de Montréal disent Théâtre Saint-Denis ou lui préfèrent le « more english Saint-Denis Thea-

Cinq représentations en français chaque semaine et deux en anglais : comédiens et chanteurs craignent de se mêler dans leurs textes...

ter ». Tessier semble à peine surpris. C'est probablement le genre de questions auquel il répond une bonne dizaine de fois par jour. Il assure l'adjoint de Toronto que les anglophones de Montréal connaissent de nom le Théâtre Saint-Denis et qu'ils ne l'ont jamais appelé autrement de leur vie. Ainsi va la diplomatie dans les coulisses des *Misérables* à Montréal. Et de la diplomatie il en faut pour que les clans, ceux de Londres, de New York, de Toronto et de Montréal, ne se fassent pas la guerre et ne se marchent pas trop sur les pieds.

Voir page B-2 : Les Misérables



les REINES

de Normand Chaurette

ÉLISE GUILBAULT • ANDRÉE LACHAPPELLE
POL PELLETIER • MICHELLE ROSSIGNOL
LINDA SORGINI • MARTHE TURGEON

Mise en scène
ANDRÉ BRASSARD

Assistance et régie, Claude Lemelin • Décor, costumes et accessoires, Meredith Caron • Conception de l'éclairage, Manon Chouinard

1297, rue Papineau, Montréal
Réservations : 523-1211

théâtre d'aujourd'hui

du 18 janvier au 10 février 1991

le cahier du Samedi

◆ Koltès

phé Richard Peduzzi et les entredoux temps de Chéreau où le théâtre de Koltès s'est insinué jusqu'à devenir, après Beckett, après Genet, le nouveau lieu des inquiétudes sur et entre les êtres humains.

Le lieu, même indéfini, est primordial dans le théâtre de Koltès. C'est lui qui touche les sens, influence l'action, forme les personnages. Ils sont seuls, à deux ou à trois, et dans l'espace qu'ils occupent ils installent et mènent la lutte qui se livrera, en monologue ou dialogue, comme un conflit constant où l'invective, sourde ou ouverte, sera la seule action. Comme un drame de Shakespeare sans actions extérieures.

Dans *Combat de nègre et de chiens*, c'est la parole obsessionnelle des fatals rapports racistes dans un chantier africain (Koltès a séjourné au Nigéria, au Mali et au Sénégal). Dans *Quai ouest* c'est la survie des ombres et d'un trafic secret qui hantent un quai perdu de New York où le ferry ne vient plus. Dans *Roberto Zucco*, sa dernière pièce, créée après sa mort par Peter Stein à Berlin, c'est la beauté d'un criminel sans le sentimentalisme genettien, pur portrait d'un Pierre Rivière d'aujourd'hui, parricide sans morale qu'inspire à Koltès un fait divers.

Dans la pièce qu'Alice Ronfard met en scène avec René Gagnon et David La Haye, *Dans la solitude des champs de coton*, c'est un coin de rue, un bout de trottoir où deux hommes qui ne se connaissent pas se rencontrent. « Si vous marchez dehors, à cette heure et en ce lieu, c'est que vous désirez quelque chose que vous n'avez pas, et cette chose, moi, je peux vous la fournir; », ainsi commence le dialogue-combat, la transaction métaphysique, entre le Dealer et le Client (René Gagnon sera le Dealer, David La Haye le Client), fantastique échange de rien d'autre que des paroles méfiantes et agressives, et tout ce que celles-ci portent lorsque la crainte et l'inconnu s'installent.

Koltès, qui habitait à deux pas de la place Blanche, avait saisi ces personnages, cette conversation-là, à Barbès. Patrice Chéreau, qui l'a monté à Nanterre avec Isaac de Bankolé et Laurent Malet, puis l'a joué (le Dealer), soutenait que la conversation avait eu lieu réellement : « ces deux-là se sont épiés, insultés avec une imperturbable logique. Vous les avez croisés, au coin du boulevard de Clichy et de la rue des Martyrs, vous avez accéléré le pas... et fait un détour rapide, de peur qu'ils ne vous abordent. Ils avaient une tête à vous réclamer quelque chose ».

Le monde de Koltès, en particulier celui, urbain, de *Dans la solitude des champs de coton*, est celui des marges. Son grand apport, ce pour quoi son théâtre va s'imposer et demeurer, c'est qu'au prolétariat de Brecht il propose le sous-prolétariat, le monde interlope, celui des marges où tout bouge. Maria Casarès, qui a joué *Quai ouest*, a dit : « Koltès a perçu que les confins du monde en devenaient le centre ».

Dans ses pièces il y a toujours un « autre côté », c'est l'Algérie dans *Le retour au désert*, la ville dans *Quai ouest*, la mort dans *Roberto Zucco*, et ce qui se trouve au centre est ce qui, chez les autres dramaturges, est habituellement « ailleurs », hors-scène. Il a fixé son regard là où les rencontres fortuites sont illusoire, là où la solitude est chez elle, dans le malentendu, dans le jamais vu. Ses thèmes sont ceux du choc, de la peur, de la méfiance, matière d'angoisse, insaisissable.

Mais Koltès, et c'est là son art, écrit cet insaisissable avec une précision terrible. Dans un entretien accordé à Hervé Guibert, dans le *Monde en 1983*, il disait : « j'ai l'impression d'écrire des langages creux, pas réalistes, mais concrets... et j'ai l'impression d'économiser le plus possible; je passe un temps énorme à couper... j'essaie de faire en sorte qu'il ne reste que des phrases utiles ».

Comme ceux de Marivaux ou Kleist, le théâtre de Koltès est « aussi » oeuvre littéraire, matière à saisir par l'acte de lecture, imaginaire où le lecteur devient metteur en scène. Ses personnages sont construits et développés entièrement à partir du langage. Dans la pièce que vous verrez à l'Espace Go, deux personnages se battent avec les mots, loin du verisme, mais dans la vérité. Heiner Müller parlait, au sujet du *Philocète* de Sophocle, de « la parole devenant meurtre ». C'est de cela qu'il s'agit chez Koltès.

Chéreau, dans le programme de la création de *Dans la solitude des champs de coton* en 1987 aux Théâtres des Amandiers de Nanterre expliquait qu'il s'agissait à la fois d'un dialogue philosophique à la manière du 18^e siècle et d'une entrée de clowns. C'est vrai. Mais l'on y sent une peur tout à fait actuelle, c'est-à-dire fondamentale. Koltès met face à face des personnages qui n'auraient pas dû se rencontrer et il observe et décrit le commerce de ces hommes entre eux.

Là le théâtre est puissant et fragile comme l'oeuvre de tout grand poète. Allez entendre Koltès du côté de l'Espace Go.



Miami Beach premiere tonight



VIENNA PREMIERE TONIGHT



Opened last night in the Windy City



PHILADELPHIA PREMIERE TONIGHT

◆ Les Misérables

Non pas qu'il y ait de rumeur de zizanerie dans l'équipe mais la prudence est d'autant plus de mise que pour la première fois de leur histoire, *Les Misérables* alterneront pendant les mois à venir entre la langue de Molière (5 fois-semaine) et celle de Shakespeare (2 fois-semaine). Même Victor Hugo ne saurait plus où donner de la tête face à une telle confusion.

Jusqu'à présent la trentaine de comédiens et chanteurs québécois, tous majoritairement de langue française mais choisis pour leur bilinguisme, réel ou fabriqué, ne se plaignent pas. Leur seule crainte c'est de sombrer dans la plus profonde schizophrénie, de se mêler dans leurs textes et leur culture, de se mettre à chanter en français dans la version anglaise et anglais dans la version française et finalement d'en perdre l'usage de la parole et de la voix. Leurs craintes sont partagées par le metteur en scène et producteur exécutif, Richard Jay Alexander, qui ne parle pas un traitre mot de français mais qui a quand même imaginé un rituel pour les aider à mieux vivre leur dédoublement de personnalité.

Les soirs en anglais par exemple, le chef d'orchestre portera un noeud papillon d'une couleur précise. Dans les coulisses, il sera interdit de proférer le moindre mot en français. Les habilleuses et maquilleuses devront exercer leur anglais même si elles le parlent comme un troupeau de vaches espagnoles. Idem pour les comédiens et chanteurs, bref le rêve de Pierre Elliott Trudeau, revue et corrigé par un producteur de Toronto.

Voulant en savoir davantage, j'ai appelé un certain Brian Sewell, qui travaille sous l'égide de Ed et David Mirish, les associés canadiens du grand bonze britannique, Cameroun Mackintosh. Dans la hiérarchie des

Miz, les hommes de Toronto sont responsables des détails comme ceux-là. Pourquoi diable cette schizophrénie ? ai-je demandé poliment.

J'ai posé la question en même temps, je connaissais la réponse. Si les producteurs des *Miz* ont opté pour cette version française ce n'est certainement pas pour nos beaux yeux ni ceux de Jacques Parizeau, mais bien parce que la comédie musicale prendra l'affiche à Paris en 1991 et qu'à Paris jusqu'à preuve du contraire, on parle encore français. La production de Montréal sera donc une sorte de répétition générale pour le parolier Alain Boublil et le musicien Claude-Michel Schönberg qui pourront mesurer l'efficacité de leur oeuvre en français.

David Sewell a immédiatement démenti le complot. « Nous n'étions absolument pas obligés de faire une version française à Montréal. La plupart des gens nous l'ont déconseillé. Quant aux *Miz* parisiens, ils n'étaient même pas dans le paysage quand on a commencé à monter le projet de Montréal. N'empêche que présenter les *Miz* seulement en anglais à Montréal nous apparaissait comme un manque évident de courage. Après tout, il s'agit d'un grand classique de la littérature française ! »

Va pour le grand classique mais pourquoi alors se donner la peine de présenter une production anglaise quand on sait ce que cela coûte en répétitions et en heures supplémentaires. Pourquoi en plus astreindre les comédiens au supplice bilingue quand ils montrent tellement de ferveur unilingue. « Parce qu'on voulait être juste avec les Anglais, répond M. Sewell, parce que les Anglais représentent 20 % de la population, qu'ils sont en moyens et que les *Miz* sont exactement le genre de produit qu'ils consomment fréquemment. » Pour preuve, le producteur brandit les statistiques du passé, le fait que la comédie musicale *Hair* a été pré-

sentée en 1970-71 dans les deux langues pour finir en anglais, faute de spectateurs de langue française; le fait que *Cats* n'a connu l'année dernière à Montréal qu'un demi-succès auprès des Québécois.

Ce qu'il veut dire dans le fond c'est qu'en matière de comédies musicales à l'américaine, le public anglophone est gagné d'avance alors que le francophone, est plus imprévisible et capricieux. Ce qu'il veut dire aussi c'est pourquoi se priver de quelques dollars supplémentaires quand on peut plaire à tout le monde et à son père.

Là où les choses se compliquent pourtant c'est lorsqu'il est question de la fameuse Cosette, la jolie mascotte des *Miz* dont le symbole a été repris à travers le monde entier, symbole qui selon les pays et les villes s'entend d'accessoires rigolos ou alors de drapeaux nationaux comme ce fut le cas à Tel Aviv, à Budapest et au Japon. Qu'en sera-t-il de la Cosette à Montréal. Brandira-t-elle oui ou non, le fleurdelisé ? David Sewell ne comprend pas où je veux en venir ni pourquoi un banal drapeau ferait l'ombre d'un problème. Je me vois dans l'obligation de lui rappeler le Lac Meech et plus récemment la Commission Bélanger-Campeau. Ne sait-il donc pas que le Québec songe certains soirs à se séparer ? « Écoutez, répond David Sewell, notre business ce n'est pas la politique, c'est les comédies musicales. A Montréal, la Cosette portera probablement le chandail des Canadiens ou alors la casquette des Expos, a vrai dire nous n'y avons pas encore pensé. »

Ce qui n'est pas tout à fait vrai puisque Pierre Tessier m'assure qu'un graphiste de Toronto travaille sur plusieurs hypothèses dont une mettant en scène la Cosette flanquée du profil de la ville et de la croix du Mont-Royal. « Il se peut aussi qu'elle ait en main un fleurdelisé, ajoute Tessier, mais il sera très petit. Il faut faire attention. »

La prudence est de mise, vous dis-je, la prudence et la diplomatie. À Gdansk en Pologne, l'histoire veut

que le drapeau rouge qui surgit sur scène au milieu de la soirée, fut troqué à la dernière minute pour un drapeau blanc pour faire plaisir au public polonais. Si ce n'était de la schizophrénie qui prévaut à Montréal, le drapeau rouge virerait probablement ici au blanc et au bleu. Mais voilà, le Québec n'est pas la Pologne et Lech Walesa n'est pas le petit frère de Jacques Parizeau. Quant à la pauvre Cosette, si elle continue à ce régime, c'est clair qu'elle va finir avec les têtes à Papineau.

★ ★ ★

Pour ceux qui ne seraient pas au courant, *Les Misérables*, une épopée musicale de trois heures 15 minutes, inspirée du roman de Victor Hugo, prendra l'affiche au Théâtre Saint-Denis à compter du jeudi 17 janvier. Les deux premières représentations seront en français, la suivante en anglais et ainsi de suite pour un total de huit représentations par semaine. Les comédiens et chanteurs seront les mêmes dans les deux langues. Fait important à noter, c'est la première fois que la version française, adaptée de l'anglaise par le parolier Alain Boublil et le compositeur Claude-Michel Schönberg, est présentée dans le monde.

L'épopée des *Miz* a commencé au Palais des Sports à Paris en 1980. C'est là que le producteur britannique Cameron Mackintosh vit la comédie musicale pour la première fois. Il demanda aussitôt à Boublil et Schönberg de retravailler le spectacle avec le parolier Herbert Kretzmer et les metteurs en scène Trevor Nunn et John Caird en vue d'une version anglaise.

Le spectacle des *Miz* tel qu'on le connaît aujourd'hui a fait ses débuts à Londres à l'automne 85, puis en mars 87 à Broadway. Des productions ultérieures eurent lieu dans 11 autres villes à travers le monde. A Montréal, *Les Miz* resteront officiellement à l'affiche jusqu'au mois d'avril. Les comédiens et chanteurs ont néanmoins signé un contrat jusqu'à la fin juin, ce qui suppose déjà de nombreuses supplémentaires.

théâtre du nouveau monde

HENRIK IBSEN PEER GYNT

Texte français de MARIE CARDINAL
Mise en scène de JEAN-PIERRE RONFARD
Avec
ALAIN ZOUVI
ROGER BLAY
PIERRE COLLIN
MURIELLE DUTIL
LINDA ROY
JEAN-LOUIS ROUX
et 18 autres comédiens
Décor MICHEL CRÊTE
Musique originale
JEAN SAUVAGEAU et
CLODE HAMELIN
Costumes
DENIS DENONCOURT
Éclairages
MICHEL BEAULIEU

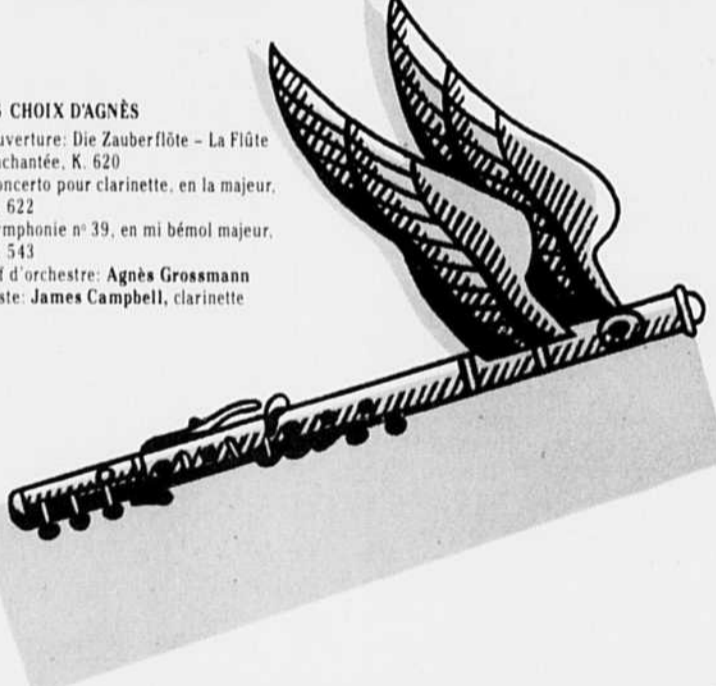
Mardi au vendredi: 20h Samedi: 16h et 21h
84, rue Ste-Catherine Ouest
M^o Place des Arts Stationnement
adjacent au théâtre

RÉSERVATIONS: 861-0563



1991 - L'année Mozart

LES CHOIX D'AGNÈS
• Ouverture: Die Zauberflöte - La Flûte enchantée. K. 620
• Concerto pour clarinette, en la majeur, K. 622
• Symphonie n° 39, en mi bémol majeur, K. 543
Chef d'orchestre: Agnès Grossmann
Soliste: James Campbell, clarinette



mozart

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
AGNÈS GROSSMANN

Lundi 21 janvier 1991, 20h

Une invitation de Q Hydro-Québec

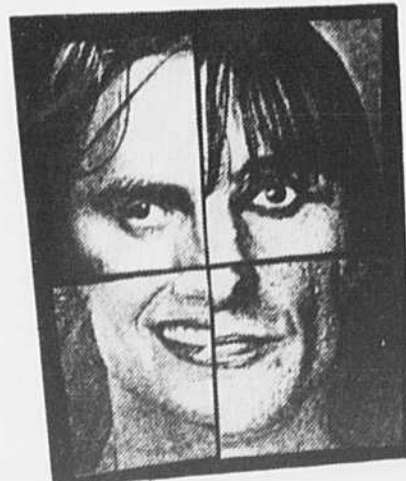
QUEBECOR INC.

sjms128

journal-montreal

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1\$
sur tout billet de plus de 7\$.



HOSANNA

MICHEL TREMBLAY



THÉÂTRE DE
QUAT'SOUS
100, AV. DES PINS EST. MTL.

Dès le 21 janvier 1991
mise en scène de

LORRAINE PINTAL

RENÉ RICHARD CYR et GILDOR ROY

et les concepteurs Claudine Paradis, Danièle Lévesque,
Richard Lacroix, André Naud, Philippe Ménard et Angelo Bonetti.

Mardi au samedi 20 h. - Dimanche 15 h.

Reservez dès maintenant:

845-7277

EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245

Violence féminine, phénomène méconnu

À Nathalie Petrowski, félicitation pour votre article sur la violence (Le Devoir, 14 décembre).

Je voudrais relever, par contre, deux passages qui me semblent contradictoires. Vous interviewez madame Sheila Hodgins, « spécialiste de la violence qu'elle a étudiée (...) elle a effectivement constaté, n'en déplaie à Roch Côté, qu'il y a plus d'hommes violents que de femmes violentes ». Et on admet que « la violence des femmes est encore un phé-

nomène peu étudié (au Canada) et donc largement méconnu ». Dans les circonstances, qu'est-ce qui nous assure que Roch Côté a entièrement tort ?

La violence ne se mesure pas seulement à la force physique des hommes. La violence entre les hommes et les femmes et même entre les femmes peuvent être génératrices de bien des formes de violence.

Solange Bolduc

CINÉMA

Captive du désert

Un thé au Sahara

Version française de *The Sheltering Sky*, de Bernardo Bertolucci, avec Debra Winger, John Malkovich, Campbell Scott, Jill Bennett, Timothy Spall, Eric Vu-An. Scénario: Mark People et Bernardo Bertolucci d'après le roman de Paul Bowles. Image: Vittorio Storaro. Musique: Ryuichi Sakamoto et Richard Horowitz. Grande-Bretagne, 1990. 138 minutes. En version française au Complexe Desjardins et au Carrefour Laval.

Francine Laurendeau

LE GÉNÉRIQUE musicalement lancinant m'a tout de suite accroché. New York de l'après-guerre en noir et blanc, trépidant, séduisant, stimulant. Factice aussi sans doute pour ces trois Américains qui l'ont quitté et dont le bateau accoste au Maroc. Ils se retrouvent seuls sur le quai avec un monceau de bagages.

« Nous sommes sans doute les premiers touristes à débarquer en Afrique du Nord depuis la guerre », dit Tunner (Campbell Scott), l'ami du couple. « Pardon, nous ne sommes pas des touristes, corrige Kit (Debra Winger) et Port (John Malkovich). Nous sommes des voyageurs. »

Le ton est donné. C'est l'immédiat après-guerre et il y a encore d'heureux mortels assez fortunés pour faire de leur curiosité une occupation permanente. Port, surtout, leader naturel du trio, se veut sans préjugés, sans hâte, sans projets. Et sans obligations. Si lui et sa femme font chambre à part, c'est qu'il faut savoir séparer amour et sommeil.

Un couple fantôme (une vieille dame et son fils qui n'est plus jeune) se profile bientôt dans leur horizon. Comme les Lyle circulent en Mercedes, cela les rend intéressants, du moins le temps d'un parcours: en Afrique du Nord, la voiture est mille fois plus agréable que le car ou le train. C'est en train, justement, que Kit et Tunner feront plus ample connaissance et se plairont, le temps d'une nuit au campagnon.

Même si Port ne se prive pas d'incursions solitaires dans les quartiers arabes où, immanquablement, il se trouve toujours quelqu'un pour lui proposer une fille (qu'il ne dédaigne pas, ça fait partie du voyage), il ressent le besoin de se rapprocher de Kit qu'il a peut-être senti s'éloigner de lui. Alors c'est Tunner qu'on expédie, pour le circuit suivant, avec les Lyle.



Debra Winger et John Malkovich partagent la vedette dans *Thé au Sahara*.

PHOTO WARNER BROS.

Mais Port est souffrant. Tandis que tout le monde se plaint de la chaleur, il a froid. Bientôt, il grelotte de fièvre. Or, il n'y a dans ce bled ni médecin ni hôpital. Et Kit ne trouvera comme asile qu'un minuscule poste de la Légion étrangère. Mais je ne vous dirai pas à la suite de quoi elle va être recueillie par une caravane de Touaregs ni par quel subterfuge le beau Belqassim l'enfermera chez lui.

Là, Kit trouve le bonheur — ou en tout cas l'oubli — dans la soumission. Jusqu'au jour où les épouses de Belqassim profiteront d'une absence de leur seigneur et maître pour élever la mèche. « Tu étais perdue, ma fille », constatera en guise de conclusion le vieil observateur interprété par nul autre que Paul Bowles.

C'est en 1949 que paraissait aux États-Unis *The Sheltering Sky*, en français *Un thé au Sahara* (Gallimard, collection L'Imaginaire). Le titre français est tiré tout droit du roman. Lorsqu'un Arabe entraîne Port dans une tente pour lui faire rencontrer une prostituée, pour le mettre dans l'ambiance il commence par lui raconter la triste histoire de ces trois filles de la montagne qui rêvaient d'aller boire le thé dans le Sahara. La

triste histoire n'est plus dans le scénario qui a choisi, plutôt qu'une adaptation inventive, de mettre d'abord en images de courts extraits du roman, quitte à s'attarder davantage aux derniers chapitres, ceux qui nous font plonger le plus profondément dans les mystères du Sahara: la maladie de Port et la captivité amoureuse de Kit.

Tourné au Maroc, en Algérie et au Niger (avec, pour les avant-dernières séquences, de véritables Touaregs), utilisant sons et musiques appropriés, le film de Bernardo Bertolucci est d'une beauté à couper le souffle. Un très grand plaisir visuel conforté par une impression générale d'authenticité.

Mais l'émotion n'est pas au rendez-vous. Pourquoi? Les comédiens font de leur mieux, John Malkovich est excellent. Il est vrai que son personnage est celui qui franchit le mieux l'épreuve de l'adaptation. Je n'en dirai pas autant du personnage féminin qui ne m'a jamais totalement convaincu, même dans le roman. Peut-être est-ce un roman qui date.

Ce qui n'arrange en tout cas pas

les choses, c'est le doublage français. Non qu'il soit plus mauvais qu'un autre. Mais il s'agit de trois Américains qui rencontrent épisodiquement deux Australiens (les Lyle). Entre eux, ils parlent anglais. La communication avec les gens du pays n'est pas toujours commode. Ils leur parlent surtout français, un peu espagnol, un peu arabe.

Tandis qu'ici, tout est gommé: nos cinq anglophones parlent français, sans discontinuer, du soir au matin. Mais je n'en démords pas, c'est tout de même furieusement beau.

Une perle du nouveau cinéma allemand

The Nasty Girl

Un film de Michael Verhoeven, avec Lena Stolze, Monika Baumgartner, Michael Gahr, Fred Stillkauth, Elizabeth Bertram, Robert Giggenbach. Images: Axel de Roche. Musique: Mike Herting / Elmar Achloter / Billy Gort / Lidye Auvray. Allemagne 1990. 95 min. Au Rialto, v.o. allemande s.t. français.

Odile Tremblay

LE NOUVEAU CINÉMA allemand produit des étincelles cette année avec *The Nasty Girl* de Michael Verhoeven. Cette comédie grinçante remportait au dernier festival de Berlin et le prix du meilleur réalisateur et celui du meilleur film. À juste titre. Acide, brillant, techniquement ciselé, mené avec maestria, le film est un vrai bijou d'humour noir.

L'œuvre allemande n'a pas fini de couler sur l'héritage nazi qui pèse lourd, très lourd sur les épaules des générations allemandes d'après-guerre. Aujourd'hui encore, le thème névralgique refait surface, à partir d'un fait vécu cette fois: l'histoire d'Anja Elizabeth Rosmus. Dans sa petite ville de Passau en Bavière, cette jeune femme courageuse tenta au cours des années 80 d'établir la lumière sur le passé nazi de ses concitoyens, affronta leur silence, leur amnésie, mais tint bon, extirpa la vérité (honteuse) de son puits, la publia. Son aventure a inspiré à Michael Verhoeven le film que voici:

The Nasty Girl se déroule dans la ville imaginaire de Pfizing. Sonja (merveilleuse Lena Stolze) est issue d'une famille typique, presque modeste, de petits enseignants sans envergure. Dans des comiques « flashbacks » en noir et blanc, renaissent les premières années de la jeune femme: l'école corrompue où les religieuses graissent la patte des enfants de généreux donateurs, le père

qui enseigne l'histoire de l'Allemagne en sautant la dernière guerre, le prof de physique dont toutes les élèves sont amoureuses, le superbe arbre couvert d'ex-voto à qui les petites filles confient leurs espoirs romantiques. Sonja est à la tête de sa classe. Dans le cadre d'un concours d'essais à travers l'Europe, elle remporte le premier prix pour l'Allemagne: un voyage à Paris. La voilà devenue une célébrité locale, jusqu'au jour où sa recherche sur « Ma ville durant le 3e Reich » la transforme en brebis galeuse.

Où étiez-vous de 39 à 45? La question est dynamitée lorsqu'elle s'adresse à d'anciens notables brûlant d'un seul désir: enterrer le passé. Les mémoires sont tout à coup bien défaillantes, les documents disparaissent des archives, les bibliothécaires opposent une fin de non-recevoir. Mais Sonja s'acharne, poursuit la ville, tient tête à ses concitoyens, à sa famille, à son mari aussi (elle a épousé le prof de physique), consacre nuits et jours à sa recherche. Des néo-nazis passent à tabac, posent des bombes chez-elle. Rien n'y fait. Sonja découvre le passé antimémoriel des habitants de Pfizing, déterre le camp de concentration de la région, pointe du doigt, dénonce.

Le thème aurait pu être traité sur un mode sombre de façon linéaire. Il n'en est rien. Sur un lit de sarcasme, avec des images parfois surréalistes où les acteurs deviennent des statues, où le salon de Sonja se transforme en péniche qui vague à travers la ville, Michael Verhoeven courtise les effets théâtraux pour mieux replonger ensuite dans le réalisme, varie sans cesse le ton. Le tout produit un film multiple, extrêmement vivant, dominé par le jeu expressif de Lena Stolze et baigné d'une musique forte et envoûtante. Vraiment, cette *Nasty Girl* est une perle du nouveau cinéma allemand. À voir.

Séjour cauchemardesque dans l'Iran de l'Ayatollah

Not without my daughter

Un film de Brian Gilbert, avec Sally Field, Alfred Molina, Seila Rosenthal. Images: Perter Hannan. Musique: Jerry Goldsmith. En v.o. anglaise aux cinémas Place du Parc, Laval, Versailles, Dorval, Centre Eaton. 116 min. États-Unis 1990.

Odile Tremblay

DÉCIDÉMENT, les histoires vécues ont la faveur des cinéastes par les temps qui courent. De plus en plus souvent, ils délaissent la fiction au profit d'une réalité qui la dépasse. À la source cette fois: le livre de Betty Mahmody, une Américaine qui témoigne d'un séjour cauchemardesque dans l'Iran de l'Ayatollah. Sur fond de choc des cultures, Brian Gilbert a gravé sa mésaventure sur pellicule, créant un suspense prenant, habile, efficace surtout qui tient en haleine jusqu'au mot fin.

Comme tous les « thrillers » qui se respectent, celui-ci débute bien innocemment. Pleins feux sur les bords paisibles d'un petit lac du Michigan. Betty (Sally Field) et Moody (Alfred Molina) vivent en 84 un amour sans histoire auprès de leur fille Mahtob. Moody est un médecin d'origine iranienne. Depuis dix ans, il n'a pas vu sa famille et il s'ennuie, brûle de leur rendre visite. Mais le Shah est tombé et l'Iran appartient désormais aux intégristes. Betty a peur d'y séjourner, résiste, puis cra-

que finalement devant les promesses et les supplications de son époux. « Deux semaines seulement, lui jure-t-il, une main sur le Coran. Ensuite, on rentre à la maison ».

Et voilà la petite famille à Téhéran: Loin, bien loin d'Alpena, Michigan. Tournée vers la Mecque, les musulmans se prosternent à heures fixes tandis que les hauts-parleurs déferlent les incantations des muezzins. Des soldats armés patrouillent les rues, des avions irakiens tirent des bombes ici et là, les femmes sont rivées au tchador, condamnées à l'obéissance, car pères, frères et époux ont sur elles pleins pouvoirs. Dans sa mère-patrie, Moody se révèle un musulman pur et dur. Plus question pour lui de retourner en Amérique. C'est décidé: Femme et enfant devront rester à ses côtés et devenir de dociles iraniennes.

Betty nage dans l'horreur. Séquestrée dans la famille de son mari qui épie le moindre de ses faits et gestes, condamnée à déambuler voilée sous escorte, elle rumine son évasion. D'autant plus qu'autrefois si doux, Moody s'est métamorphosé en brute violente qui la bat, menace de la tuer, de la priver de son enfant.

Not without my daughter est le récit d'une fuite. Celle d'une mère qui déploie des trésors de ruse et d'acharnement pour ramener sa fille au pays au mépris de leurs deux vies. Le rôle était taillé sur mesure pour

Sally Field qui a tout de la madame tout le monde. Elle l'interprète avec la dose d'innocence, de ferveur patriotique et de détermination que le personnage réclamait. Quant à Alfred Molina, il compose un excellent Moody, lourd, buté et renfermé. Le film est parfois baigné de beaux décors, les bazars surtout qui surgissent dans la pénombre, mais *Not without my daughter* demeure une production à l'américaine courtisant l'action plutôt que la forme.

Le sujet, lui, vient s'inscrire dans la lignée de *Midnight Express*, de *Missing*, de tous ces films dénonçant la barbarie étrangère et glorifiant « L'American way of life ». Qui parmi nous voudrait être séquestré en Iran? Personne. Comment ne pas compatir avec toutes les Betty du monde? On ressent toutefois un agacement devant ces films qui s'enroulent dans le drapeau étoilé et respirent la propagande et l'ethnocentrisme. *Not without my daughter* est efficace oui, « thrilling » aussi, mais assez pernicieux tout compte fait.

D'APRÈS LES SOUVENIRS D'ENFANCE DE *Marcel Pagnol*

VOICI LES DEUX GRANDS MOMENTS DE BONHEUR DU CINÉMA FRANÇAIS

LA GLOIRE DE MON PÈRE



2:00 - 4:30 - 7:00 - 9:15

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

15 SEM

À L'AFFICHE DÈS LE 18 JANVIER

LE CHÂTEAU DE MA MÈRE



DEUX FILMS DE YVES ROBERT

FAMOUS PLAYERS

LES GRANDS CRUS DE LA PUB - CANNES 1990

LES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES DU MONDE 1990

Le PARISIEN 1:15-3:20-5:25 7:30-9:35

"Un jeu merveilleux... Un excellent film... 8 sur 10." -Wayne Clarkson, CANADA AM-CTV

"Une excellente comédie américaine sur les classes sociales, l'argent et l'avidité. Bien joué, provocant et plein d'entrain." -Vincent Canby, THE NEW-YORK TIMES

"Fascinant... C'est la vie des gens riches et célèbres pour intellos." -Jay Scott, GLOBE & MAIL

"Fascinant, intelligent et subtil. Un film ensorcelant qui vous tiendra en haleine." -Peter Travers, ROLLING STONE

GLENN CLOSE - JEREMY IRONS
RON SILVER
VERSION FRANÇAISE DE REVERSAL OF FORTUNE
LE MYSTÈRE VON BULOW

À L'AFFICHE

BERRI ST-DENIS & STE-CATHERINE
TERREBONNE 1071, CHEMIN DU COTEAU
CARREFOUR LAVAL 2330, BOUL. LE CARREFOUR
SHERBROOKE MAISON DU CINÉMA

DEBRA WINGER
"Sensuel, élégant et sublime. Bertolucci est passé maître à l'évocation des émotions les plus dures à travers des images d'une beauté renversante." -TIME MAGAZINE

JOHN MALKOVICH
"Une magnifique réalisation! Le meilleur film de Bertolucci." -NEWHOUSE NEWSPAPER

"Un exploit remarquable. Magnifique, provoquant et passionnant." -Joanna Langfield, LBS RADIO NETWORK

UN THÉ AU Sahara

Un voyage dangereux et érotique au-delà du réel...

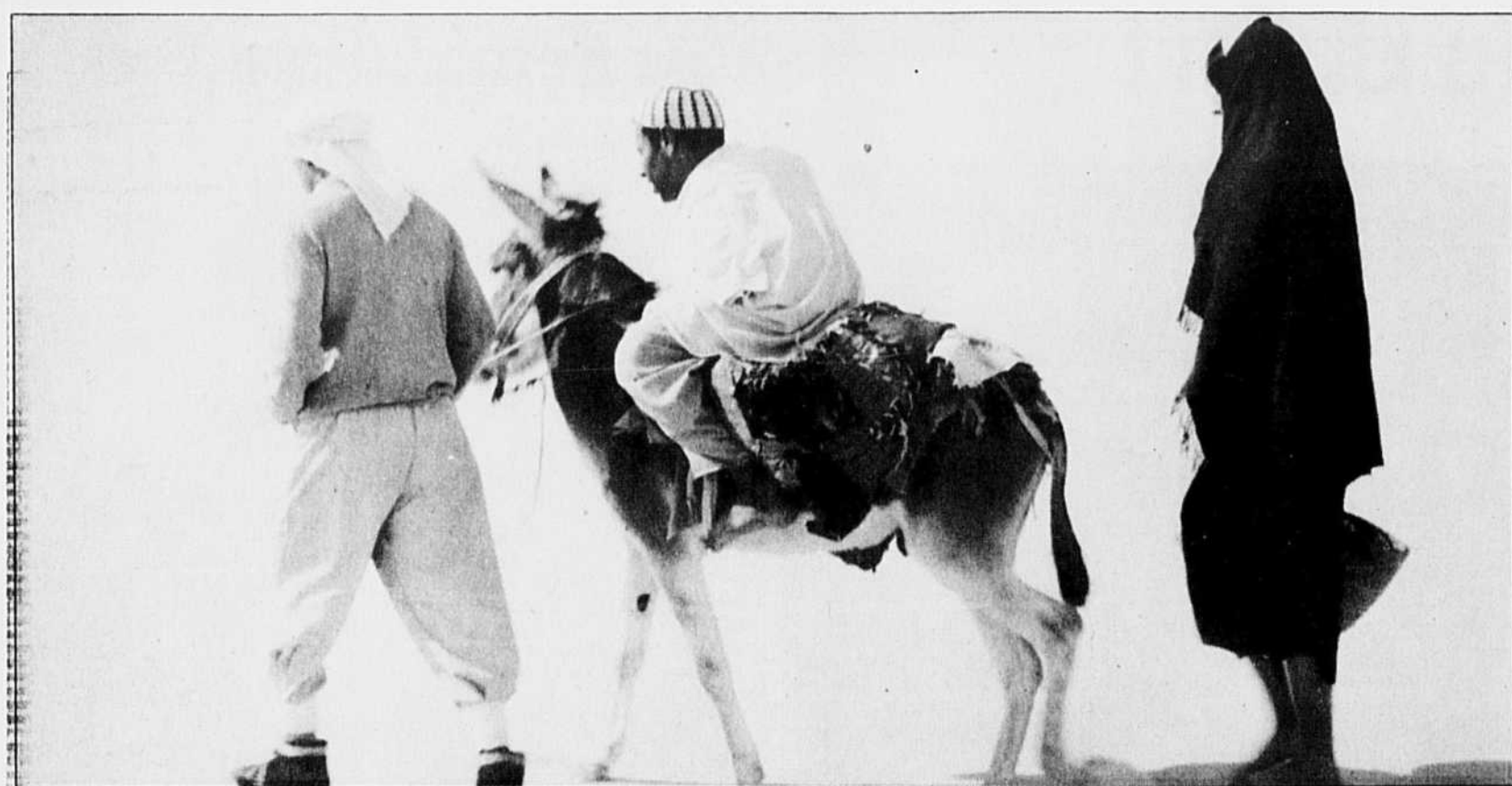
2 NOMINATIONS AUX GOLDEN GLOBE AWARDS
Meilleur arrangement musical
Meilleur directeur: BERNARDO BERTOLUCCI

À L'AFFICHE

VERSION FRANÇAISE DE "THE SHELTERING SKY"

CARREFOUR LAVAL 2330, BOUL. LE CARREFOUR
DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

CINÉMA



Une scène de *Rose des sables*, un film de Mohamed Rachid Benhadj.

Rachid Benhadj, poète du désert

Rose des sables

De Mohamed Rachid Benhadj, avec Boubakeur Belaroussi, Dalila Heliou, Atmane Arikouet, Boumediene Serat, Nawal Zaatar, Karima Hadjar. Scénario : Mohamed Rachid Benhadj d'après une idée originale de Maria Cristina Paterlini et M.R. Benhadj. Image : Ismaïl Lakhdar Hamina et Mustapha Belmihoub. Musique : Maria Cristina Paterlini. Algérie, 1989. 90 minutes. Version originale, sous-titres français. Au Ouimetoscope.

Francine Laurendeau

DANS UNE HUMBLE MASURE aux murs de torchis, une femme prépare le thé matinal. Et va réveiller l'homme qui dort profondément. Si profondément que c'en est suspect : serait-il malade, mort peut-être ? Non, c'était pour la taquiner. D'ailleurs, n'y tenant plus, Moussa (Boubakeur Belaroussi) éclate de rire. Sa soeur Zineb (Dalila Heliou) boude. Mais pas longtemps. Ces deux-là s'adorent. Ils habitent seuls ensemble depuis que la guerre leur a pris leurs parents.

Moussa est handicapé de nais-

sance. Pour gagner leur vie, Zineb prend chaque matin une sorte de taxi collectif qui la conduit à la ville où elle empaquette des dattes destinées à l'exportation. Les noms des destinations inscrits sur les caisses la font rêver. Rome, Paris...

Pas oisif pour autant, Moussa, lui, s'attache aux pas du maître Tahar, un saint homme qui tente d'enseigner les traditions aux enfants du village. Son autre ami Rachid, toujours flanqué de son ânesse Mercédès, est secrètement amoureux de Zineb. Rachid est malheureux dans ce coin perdu qu'il accuse de son malheur. Il faut l'entendre invectiver le sable. Car ces êtres attachants vivent dans une minuscule oasis, très loin dans le désert, à 700 km d'Alger. Une société aux lois archaïques que nous devons sans les bien comprendre. C'est sans doute à cause de ces lois redoutables que Rachid ne saurait épouser Zineb et que la belle Meriem sera sacrifiée dans un mariage qui fera d'elle une esclave.

Mais rien n'est dit. Une simple phrase échangée entre amies au bain rituel évoque un instant, ombre menaçante que les jeunes femmes

préfèrent balayer du revers de la main (avec l'optimisme que confère l'inconscience) les tristes réalités de la condition féminine dans les pays du Maghreb. Cette semi-confiance chuchotée en laisse entendre plus long que le plus exhaustif des réquisitoires.

Et c'est bien à l'image de ce film, tout en retenue, en métaphores, en euphémismes. Ces gens pauvres et humiliés sont fiers et ne s'apitoient pas sur eux-mêmes. Moussa n'a pas de bras ? Cela ne l'empêche pas de se débrouiller parfaitement et tous le considèrent comme un homme normal.

C'est étonnant tout ce qu'on peut faire avec un pied habile. Et il semble être le seul à avoir compris que celle qui l'aime ne saurait l'aimer. Il a son jardin secret : un buisson fragile qu'il arrose soigneusement et d'où naîtra peut-être un jour une fleur, une improbable rose des sables.

Des comédiens étonnants de présence et d'authenticité. Et je vous passe la dextérité avec laquelle Boubakeur Belaroussi fait bouger son personnage, en particulier dans la séquence où il vaque à sa toilette (fait bouillir l'eau, mousser le savon, se rase) est un véritable exploit. Je

sais, nous ne sommes pas au cirque. On s'incline tout de même. Mais ce qui se détache au premier plan, ce qui restera longtemps dans le souvenir, c'est le désert, immuable, changeant, infini. Sa lumière dure ou douce, selon les heures. Ce paysage charmeur aux courbes sensuelles qui, en un instant, peut se transformer en ennemi, hostile, déchainant sable et vent.

Les voies de la distribution sont insondables. Présenté au Festival de Cannes il y a près de deux ans, voici que cet admirable film, alors qu'on ne l'espérait plus, atterrit sur les écrans du Ouimetoscope. En guise de conclusion, je citerai Jean-Pierre Garcia qui présentait ce premier long métrage à la Semaine de la Critique, édition 1989. « Rachid Benhadj est l'auteur que l'on attendait du cinéma algérien depuis de nombreuses années. Il dit poétiquement et symboliquement qu'un pays ne peut éternellement se taire et se voiler la face. Passent les années, tombent les alibis. Les événements violents d'octobre 1988 en Algérie (mais il y en a eu d'autres depuis) sont la réponse obligée des sans voix. Parfois cependant s'élève une musique, une image, magnifiques tel le Raï ou *Rose des sables* ».

MUSIQUE

À propos de Debussy

Charles Dutoit et l'OSM

Debussy : *La Mer, Jeux, Le Martyre de saint Sébastien, Préludes à l'après-midi d'un faune*. London 430 240 2.

Ernest Ansermet et l'Orchestre de la Suisse Romande

Debussy : *La Mer, Nocturnes, Prélude à l'après-midi d'un faune*. London 414 040-2.

Pierre Boulez et le New Philharmonia Orchestra

Debussy : *La Mer, Prélude à l'après-midi d'un faune*. CBS WNYK 37261

Carlo Maria Giulini et le Philharmonia Orchestra

Debussy : *La Mer, Nocturnes*. EMICDM 7 69184 2.

Arturo Toscanini et le BBC Symphony Orchestra

Debussy : *La Mer, Elgar, Enigma Variations*. EMI CDH 7 69784 2, enregistrement sur le vif, 1935.

Carol Bergeron

APRÈS UN PREMIER DISQUE Debussy consacré aux *Images* et aux *Nocturnes* (London 425 502-2), Charles Dutoit et l'Orchestre Symphonique de Montréal (OSM) en signent un second dont le généreux contenu (plus de 75 minutes) rassemble quatre partitions dont *La Mer* et le célèbre *Prélude à l'après-midi d'un faune*.

En y regardant de plus près, il apparaît cependant qu'à travers le *Prélude* (1894), *La Mer* (1905) et *Jeux* (1913), se trouvent illustrées les trois étapes essentielles de l'évolution du compositeur et de l'orchestrateur. C'est ce qu'avec les trois *Nocturnes* qu'il place à côté du *Prélude*, Pierre Boulez identifie comme un triptyque qui permet également d'observer « les constantes, frappantes, des idées musicales et instrumentales » de Claude de France.

De la musique de scène pour solistes, chœur et orchestre destinée aux représentations du *Martyre de saint Sébastien* — un « mystère » de Gabriele d'Annunzio, écrit pour Ida Rubinstein, étoile des Ballets russes de Serge de Diaghilev —, Debussy tira, avec l'aide de son disciple André Caplet, une *Suite* de quatre fragments symphoniques. C'est cette *Suite* que Dutoit a retenue.

Fort nombreuses, les versions discographiques de *La Mer* et du *Prélude* semblent dominées, d'après le catalogue Diapason, par celles de Charles Munch, Pierre Monteux et Roger Désormière. Mais pour être excellentes, ces versions ne sont, bien entendu, pas les seules. Celles qui font l'objet de cette recension me paraissent toutes, bien qu'à des degrés divers, dignes d'intérêt.

Prenons d'abord le séduisant *Pré-*

lude à l'après-midi d'un faune que réprennent pour nous Dutoit, Boulez et Ansermet.

Bien que la flûte émerge souvent en soliste, il n'est pas ici question d'une oeuvre concertante mais plutôt d'un *Poème symphonique*.

Par sa frémissante sensualité, la lecture d'Ansermet s'oppose à la froideur analytique de celle de Boulez. Ce dernier veut tellement éviter le numéro de soliste, que la flûte manque de présence, comme si elle avait été reléguée au fond de l'orchestre.

De loin le meilleur des trois flûtistes, Timothy Hutchins donne à Dutoit le prétexte d'une superbe exécution. Ensemble, ils reconstituent une toile impressionniste d'une plasticité extraordinaire.

Plus près de la *Symphonie* que de la narration du *Poème symphonique*, *La Mer* pose de nombreux problèmes à ses interprètes. Parmi ceux qui, malgré tout, tiennent à décrire les images évoquées à travers les trois mouvements (De l'aube à midi sur la mer, Jeux de vagues, Dialogue du vent et de la mer) on distingue Arturo Toscanini et Carlo Maria Giulini.

À noter que la version de Toscanini provient d'un concert donné au Queen's Hall de Londres, le 12 juin 1935.

Ce document trahit hélas son âge. De plus, ce qui n'arrange rien, le BBC Orchestra manque de transparence. Malgré tout, Toscanini aborde cette musique avec passion. C'est cette même passion qu'adopte Giulini. Les deux parties extrêmes de l'ouvrage en sont fiévreusement imprégnés. Malheureusement, le tableau central sonne totalement morcelé ; comme si les musiciens n'avaient pas eu le temps d'aller au-delà d'une certaine mise en place des éléments.

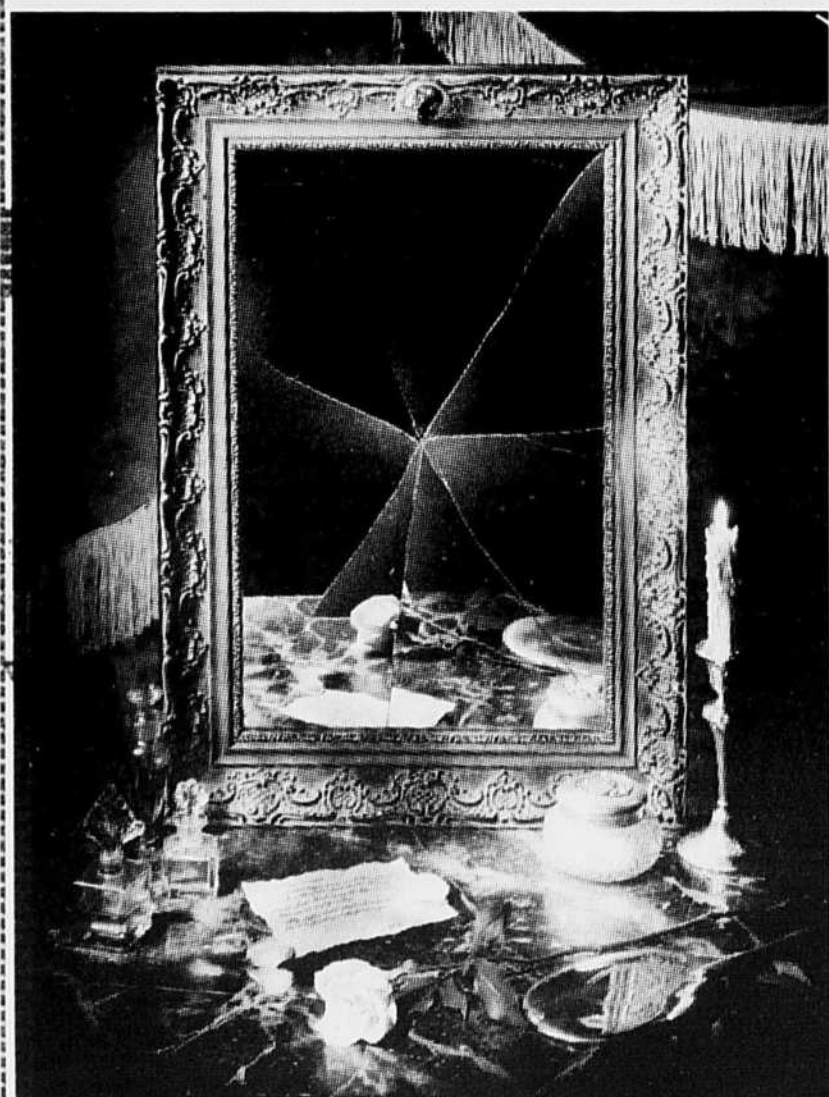
Objectifs dans leur lecture de l'ouvrage, les Dutoit, Ansermet et Boulez se distinguent plutôt dans la manière de traiter les détails du phrasé, du rythme, des nuances et de la couleur.

Bien que rompu au répertoire français, l'Orchestre de la Suisse Romande toutefois manque de souplesse. La versatilité légendaire du New Philharmonia en fait un instrument plutôt neutre, ce qui a pour effet d'accentuer la cérébralité de la lecture de Boulez.

L'OSM demeure l'instrument le plus souple, le plus transparent, le plus merveilleusement adaptable à la chimie « debussyste » des timbres. *Jeux de vagues* (le second mouvement) nous en apporte la plus éclatante illustration.

Ici, dans ce second mouvement, le tandem Dutoit/OSM parvient à donner un souffle irrésistible à ce *Scherzo*.

C'est là que les musiciens mont-réalis atteignent les plus hauts sommets d'excellence. Ailleurs, bien que la pâte sonore soit toujours d'une superbe transparence, il n'y a plus cette urgence dans le déroulement : Dutoit reprend sa réserve hautaine et demeure d'une froide sensualité.



The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
musique écrite par HAROLD PRINCE

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal
Seulement trois mois
du 12 NOVEMBRE 1991 au 20 FÉVRIER 1992
Avant premières : 12 et 13 novembre 1991 Gala d'ouverture : jeudi 14 novembre 1991

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE FANTÔME
(514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie)
GROUPE (20 personnes minimum) TÉLÉPHONÉZ :
(514) 874-9153, au Québec; (416) 925-7466, en dehors du Québec.

Sous le parrainage de **Cartes** **PEPSI**
Tous les spectacles sont présentés en anglais.

ENREGISTREMENT PAR LES ARTISTES CANADIENS D'ORIGINE
EN VENTE PARTOUT sur disque compact, cassette, et microsillon de PolyGram

APPELLEZ TÉLÉTRON : (514) 288-2525
Plus que cinq jours.



Les Misérables
LA PLUS POPULAIRE DES COMÉDIES MUSICALES

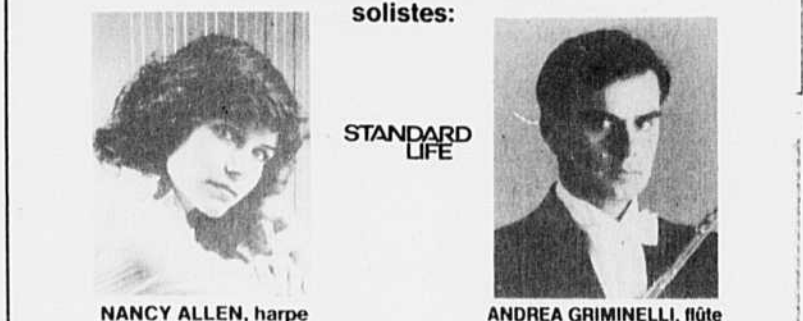
DÈS LE 17 JANVIER !

BILLETS DISPONIBLES POUR LES PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS :
En français : 17, 19, 20, 23, 26 (mat.) et 27 janvier ainsi que les dimanches soirs
En anglais : 18, 19 (mat.), 22, 25 et 27 (mat.) janvier
BILLETS MAINTENANT EN VENTE POUR TOUTES LES REPRÉSENTATIONS PRÉVUES JUSQU'AU 14 AVRIL
En vente au guichet du Théâtre ainsi qu'aux comptoirs Ticketron

THÉÂTRE SAINT-DENIS

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL

chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT
"MOSTLY MOZART"



solistes:
NANCY ALLEN, harpe
ANDREA GRIMELLI, flûte

Concerto pour flûte no. 2 K. 314 Mozart
Concerto pour flûte et harpe K. 299 Mozart
Concerto pour harpe op. 4 no. 6 Handel
Danse Sacrée et Profane Debussy

LUNDI 28 JANVIER, 20h30
billets: \$25. et \$18. (TPS incluse) en vente à la Place des Arts

Théâtre Maisonneuve Réservations téléphoniques:
Place des Arts 514 842 2112. Frais de service.

LA GARE
LA STAZIONE V.O. italienne avec S-T FRANÇAIS
Réalisé par et avec SERGIO RUBINI
Tous les soirs à 19h30, 21h30/Dim. en plus à 13h30, 15h30, 17h30

Un véritable petit bijou à découvrir pour se faire plaisir
LE CINÉMA QUARTIER LATIN
858, est STE-CATHERINE • 849-0041
4^e SEMAINE DERNIERS SOIRS!

UNE PRÉSENTATION DE BELL CANADA

Le cinéma IMAX au Vieux-Port de Montréal

PLANÈTE BLEUE

« Frissons garantis ! »
O. Tremblay, Le Devoir

Un nouveau regard sur la Terre. Le tout dernier film IMAX.

Informations : 496-4629

Bell CMC73AM CFTM IMAX CFC600 CFC925

EN VENTE CHEZ ADMISSOR (514) 522-1245 1-800-381-4595

MUSIQUE

Matt Murphy et Art Blakey, de la fluidité aux clichés

Matt Guitar Murphy
Way Down South
Antone's Records

Art Blakey
One For All
A&M Records

Serge Truffaut

À SAN ANTONIO, Texas, ils ont une excellente équipe de basketball qu'ils ont baptisée les *Spurs*. C'est au sein de ce club qu'évolue le centre Dave Robinson. Il est probable que c'est également dans cette ville que débute présentement la « dame » de Matt Murphy. Si elle n'est pas dans cet endroit, c'est qu'elle est peut-être à Dallas. Une chose est certaine, Mme Murphy est au Texas.

C'est du moins la certitude de Matt « Guitar » Murphy. Pendant longtemps ce gentilhomme a fait le guignol. Au sein des *Blues Brothers*, il a campé durant de nombreuses années le rôle du guitariste hilare aux côtés de Steve Cropper. Les deux avaient le don d'exécuter, dans tous les sens du terme, *In The Midnight Hour* et autres ritournelles de même acabit. C'est à cause de cela, de cette aptitude à la rigolade, que le nom de Murphy a circulé au-delà du cercle formé par les « blueseux ».

Toujours est-il que, hier, Matt Murphy se bidonnait. Aujourd'hui il est tout tristounet. Et pourquoi notre bonhomme a le mouron ? Parce que sa reine du foyer a pris la poudre d'escampette. C'est du moins ce qu'il nous raconte dans un album que vient de publier la sympathique étiquette *Antone's Records*. Antone's, il faut vous le mentionner, est située à Austin... Texas ! À Austin, ils n'ont pas d'équipe de basketball, mais ils font de très bons « records ».

Dans *Low Down And Dirty*, soit la huitième pièce de ce compact intitulé *Matt Guitar Murphy, Way Down South*, notre guitariste clame ceci : *I woke up this morning, ça c'est une intro classique, I woke up this morning with a funny taste in my mouth/I got some news from my baby, she's way down south/She may be in San Anton' or in Dallas...* Et

comme ce contre-coup sentimental déprime notre brave « empaffé », que font ses compagnons ? Ils jouent « à la planche ». Ou, si on préfère, « à fond la caisse ». Reprenons au début de cette pièce.

Le batteur, Tony Coleman, et le bassiste, Russell Jackson, imposent d'entrée un tempo lent. Du genre à titiller la texture de la peau. Bref, le seul genre qui sied aux blues lents. Puis Derek O'Brien, à la guitare rythmique, égrène de doux accords. Puis Matt commence à raconter son histoire. À la fin de chaque phrase, Chester King, un harmoniste plein de compréhension, souffle de belles notes. Quand il se met en retrait, Mel Brown — Oui ! Mel Brown est là — arrive. Sur son piano, Brown plaque des nuances.

À la fin de la strophe, soit au moment où Murphy se demande si sa belle est à San Antonio ou à Dallas, Chester King brosse un magnifique solo sur son instrument, pendant qu'en arrière les guitares de O'Brien de Matt et de son frère Floyd font de la suave correspondance sans jamais tomber, soyez sans crainte, dans le racolage. Aucun de ces messieurs n'est en effet un « mas-tu-va » de la six cordes. C'est superbe.

D'autant plus que les autres pièces ne laissent pas à désirer. Du premier au dernier morceau, soit de *Way Down South* à *Blue Walls* en passant par *Big Six*, *Buck's Boogie*, *Thump Tyme* et autres *Big City Takedown*, pas un instant on ne s'ennuie. Dans cet album, il n'y a pas une once de déchet.

Et grâce à quoi ? Au style instrumental de Murphy. À la différence des superbes pieds-nickelés de la guitare-blues d'aujourd'hui, Murphy privilégie constamment le rythme aux dépens du solo. Il est toujours à l'affût de ce que jouent ses complices à côté de lui. Autrement dit, il se fonde dans le paysage. Sa sonorité est claire. Son jeu est fluide. Il joue avec, et non contre ou devant, ses compagnons.

Après des années dépensées à accompagner autrui, et notamment Howlin' Wolf, il était temps que Matt Murphy enregistre pour lui.

Art Blakey est mort le 16 octobre



dernier. Simultanément à ce triste événement, l'étiquette hollandaise *Timeless* mettait sur le marché l'album intitulé *Chippin' In*. Il y a quelques semaines, la compagnie A&M s'est mise à distribuer *One For All*. Et alors ? C'est pas le pied. Il y a du bon. Et il y a du méchant.

Quand Blakey et sa jeune troupe « jouent » des standards, c'est bien. C'est même très bien. Mais lorsque le vieux Art et sa marmaille « jouent » des pièces originales, on s'ennuie tellement il y a de clichés. C'est le moins que l'on puisse dire. Conclusion ? Cet album intéressera les « maniacos » de Blakey avant tout.

La dernière livraison du magazine *Living Blues* propose un document tout simplement extraordinaire. Le sujet ? Robert Johnson. Celui qui nous a un jour musicalement conté qu'il avait « l'âme en peine ». À se procurer absolument. Ce numéro est un très grand numéro.

Les crooners rapploquent

Frank Sinatra
The Capitol Years
Capital Records
C2-94777

Robert Palmer
Don't Explain
EMI
E2 93955

Harry Connick jr
We Are In Love
Columbia
46146

Sylvain Cormier

LA SUCCURSALE québécoise des disques Capitol n'a reçu ni donné le moindre exemplaire promotionnel de *Frank Sinatra : The Capitol Years*. Il aura fallu profiter des largesses du père Noël pour que le bel objet nous parvienne enfin. De là à subodorer une consigne de Sinatra lui-même, il n'y a qu'un tout petit pas. Me promouvois moi, comment osez-vous insinuer une chose pareille !

Publicisé ou pas, ce coffret esto-maque nombre de ceux qui, depuis l'arrivée du rock'n'roll en 1955, ont considéré Sinatra comme le dernier vestige d'une époque révolue. De fait, pour toutes les générations gavées d'Elvis Presley, de Beatles, de Led Zeppelin, de Michael Jackson et de Vanilla Ice depuis le berceau, la musique des « crooners » a toujours semblé antédiluvienne, une musique aux enzymes qui lavait trop blanc, tout juste bonne pour les « cocktail lounges » et les mariages italiens.

En 1990, alors que des « rockers » asthmatiques s'essouffent à rattraper des « rappers » frais et dispos, les « crooners » refont surface. Harry Connick Jr, un blanc-bec de 22 ans, triomphe à Broadway avec un « big band », un swing et un sourire dévastateurs qui évoquent irrésistiblement Sinatra, auquel Connick voue d'ailleurs une admiration sans bornes. Entre les Jon Bon Jovi et les M.C. Hammer, trois albums consécutifs de Connick figurent, contre toutes attentes, au Top 100 annuel de la revue *Billboard*. À l'émission d'Arden Hall, baromètre actuel du succès aux États-Unis, on se pâme littéralement pour le beau Harry.

Dans la foulée de Connick, Robert Palmer, « crooner » dans l'âme depuis belle lurette, consacre le tiers de *Don't Explain*, son dernier disque, à des chansons dont les arrange-

ments orchestraux auraient fait honneur à Nelson Riddle, le compositeur-arrangeur attitré de Sinatra. À l'entendre roucouler dans *People Say We're In Love* ou *So Desirable*, cet apparent changement de cap révèle un pur passage à l'acte. Palmer, de toute évidence, attendait Connick comme un enfant attend la permission d'aller jouer dans la neige.

Il ne restait plus qu'à rendre à César ce qui appartient à Sinatra (ou est-ce le contraire ?). Ce qui est chose faite avec ce coffret qui résume magnifiquement les « années Capitol » (1953-1962) de ce fils d'immigré italien d'Hoboken, New Jersey. Coïncidant avec la célébration en décembre dernier du 75e anniversaire de Sinatra, cette réédition numérique de 75 chansons de la période majeure de sa carrière musicale ne pouvait survenir à un meilleur moment. Que cette compilation rejoigne Connick sur les palmarès est pleinement justifié.

En pleine possession de ses moyens, le Sinatra des années cinquante proposait un swing léger, subtil, élégant, porté par les arrangements infiniment discrets et nuancés de Nelson Riddle. Il offrait des lectures maîtresses de classiques de Cole Porter (*I Get A Kick Out Of You*, *Night And Day*) et la version définitive d'*I've Got You Under My Skin*, Rogers & Hart (*The Lady Is A Tramp*) et Gershwin (*Someone To Watch Over Me*). C'est l'époque des ballades qui balancent, de *Young At Heart*, de *You Make Me Feel So Young* et de *Chicago* qui nous faisait déjà le coup de *New York, New York*. Quatre heures à claquer des doigts. Vous en aurez mal aux jointures.

Le coffret se présente comme un livre, les disques compacts incrustés dans la couverture intérieure, et le livret, farci d'essais, de photos super-



Le légendaire Frank Sinatra : photo tirée du coffret *The Capitol Years*.

bes et d'une multitude de détails pertinents, comblera les fans les plus ardents d'*Ol'Blue Eyes* tout en demeurant lisible pour le profane. Toutefois, cet emballage luxueux laisse les disques à nu pendant la lecture du livret, les exposant à toutes les souillures. Autrement, c'était parfait.

Si *Frank Sinatra : The Capitol Years* s'écoute avec bonheur, il se manipule avec précaution. C'était prévisible. Quand il s'agit de Frank, il faut faire attention. Il a des relations partout.

Anonymus présente

O

FORTVNA

D'après le manuscrit original des *Carmine Burana* (1100-1250)

Direction artistique et musicale
Claude Bernatchez
Mise en scène
Suzanne Lantagne
Scénographie
Nicole Catellier

Du 15 janvier au 3 février 1991, en la Chapelle historique du Bon-Pasteur, 100 Sherbrooke est, Montréal, à 20h00 du mardi au samedi et à 15h00 le dimanche.

BILLETS EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245

Également en vente à la porte une heure avant la représentation.

Anonymus est subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec, le Conseil des Arts du Canada et le Bureau des Arts et de la Culture de la Ville de Québec.

GASPARD

D'APRÈS PETER HANDKE MISE EN SCÈNE JEAN-LUC DENIS
VÉCU PAR BENOÎT VERMEULEN ET SUZY MARINIER,
HÉLÈNE MERCIER, LUC MORISSETTE, JEAN-STÉPHANE ROY

PRODUCTION GROUPE MULTIDISCIPLINAIRE DE MONTRÉAL
DÈS LE 9 JANVIER À 20H30

NCT la nouvelle compagnie théâtrale 4353, Ste-Catherine Est
salle Fred-Barry Montréal 514-253-8974

MUSIQUE CLASSIQUE

T.P.S. et Disques Compacts
Prix inchangés - T.P.S. incluse

Au CLUB COMPACT CLASSIQUE
5173, Côte-des-Neiges, 2e étage. Tél.: (514) 737-9483
Côte-des-Neiges

OSM

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT
14, 16 JANVIER 20H
LES GRANDS CONCERTS
CHARLES DUTOIT
CHEF

T. Hutchins, flûte — T. Baskin, hautbois
E. Iacurto, clarinette — R. Hoenich, basson
J. Zirbel, cor — J. Thompson, trompette
P. Sullivan, trombone
L. Charbonneau, timbales

PROKOFIEV: Symphonie no 1 « Classique »
MARTIN: Concerto pour sept instruments à vent et timbales
TCHAIKOVSKY: Symphonie no 5

COMMANDITAIRES: le 14, Xerox Canada Inc.
le 16, La Prudentielle Compagnie d'Assurance Limitée

SALLE WILFRID-PELLETIER
EN VENTE AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS
RÉSERVATIONS TÉLÉPHONIQUES: 842-2112
FRAIS DE SERVICES: REDEVANCE DE 15 SUR TOUT BILLET DE PLUS DE 10\$
BILLETS: 9,50\$, 21,50\$, 30,00\$, 41,50\$

5^e ANNIVERSAIRE

Les **JOIES** de la **musique** SCOTT

PARSIFAL

de RICHARD WAGNER
deuxième acte, version de concert avec

JESSYE NORMAN
Kundry

SIEGFRIED JERUSALEM
Parsifal

OSKAR HILLEBRANDT
Klingsor

FRANZ-PAUL DECKER
chef

Choeur de l'OSM - Iwan Edwards

Le 4 février à 19 h 30
Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts
Billets: 842-2112 ~ Prix: 20 \$, 30 \$, 50 \$

Orchestre symphonique de Montréal
en collaboration avec **LE DEVOIR**

Les grands Ballets Canadiens

KUDELKA DE KA PROKOFIEV

3 BALLETS EN
PREMIÈRE
MONTRÉAL AISE

Chorégraphie: James Kudelka
Musique: Serge Prokofiev • **LES MARGINAUX** • **THE HEART OF THE MATTER** • **DÉSIR** • 31 JANVIER, 1^{er} ET 2 FÉVRIER 1991, 20h

DA Gerlikon Aerospace

CERTIFICAT-PRIME
10\$ DE RABAIS!

Rabais accordé sur le prix courant des billets au parterre ou à la corbeille. Échangeable aux guichets de la PdA ou aux comptoirs ADMISSION. Ne s'applique qu'aux représentations de Kudelka/Prokofiev les 31 janvier, 1^{er} et 2 février 1991. Un seul certificat-prime par billet.

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

ACHATS • RÉSERVATIONS • INFO
ADMISSION Place des Arts
522-1245 ou 1-800-361-4595 514 842-2112
ou à tous les comptoirs ADMISSION
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$. Frais de service

Diane-Jocelyne Côté et Pascal Millet

Vie, amour et drame de la Côte-Nord à Québec



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

CETTE SEMAINE, deux romans. Le premier est d'un féminisme contrôlé et attrayant. Le second est d'un machisme répugnant. Ni l'un ni l'autre ne sont des chefs-d'œuvre littéraires mais il y a de l'espoir.

DIANE-JOCELYNE CÔTÉ a fait partie de la post-modernité de la nouvelle Barre du Jour. C'est dire qu'elle s'est toujours intéressée aux expériences littéraires les plus sottes. L'an dernier toutefois, elle avait tenté une percée du côté de la normalité avec un récit agréable, *Lobe d'oreille*. On vit qu'elle n'était pas sans finesse. Elle récidive avec *Chameau et Cie*, qui vient de paraître.

Le truc de Diane-Jocelyne Côté est la photographie, autrement dit la littérature objective, ce qui est à peu près aussi moderne que Kodak. *Chameau et Cie* est donc une série d'instantanés qui portent des noms très jolis comme « Chaussettes », « Biscuits Goglu » ou « Étoiles ». Le décor principal est une grande maison, près de Québec. Les personnages sont des jeunes adultes de deux sexes et des enfants. Que se passe-t-il ? On fait des biscuits, on s'embrasse, on se trompe de paire de chaussures, on cherche un gardienne, on court après les sous... C'est la vie de bohème comme on la vit au Québec de-

puis qu'on ne se marie plus et que les arts font partie de l'éducation au détriment de la culture générale.

Le tout ne constitue en rien un récit. C'est « un bestiaire civilisé par la métaphore », comme on le dit sur la couverture du livre, assez mystérieusement. Mais pourquoi s'en faire ? La littérature de Diane-Jocelyne Côté se veut allusive, légère. Elle travaille au second degré. Elle se refuse à dire l'intérieur des choses et ne pense pas que l'effet soit la cause. C'est un exercice de liberté pour le lecteur qui, ainsi, n'a pas à subir la dictature d'un auteur, à l'inverse de cette saleté de littérature patriarcale qui impose son point de vue par le dessin psychologique des personnages et par l'action. Que le lecteur choisisse ce qui lui plaît parmi les clichés que lui propose l'écrivaine. Ça suffira, croit-elle, car il lui restera toujours « un petit air dans la tête ».

Diane-Jocelyne Côté réussit très bien. Quand on ferme son livre, il nous reste en effet « un petit air dans la tête ». Oh, il n'est pas tonitruant mais il existe et il perdure. D'abord, l'écrivain a un joli style, sans génie mais relativement soigné qui, avec un effort, pourrait devenir de très bonne qualité. Ses personnages, d'autre part, son attachants parce qu'ils sont inoffensifs, beaux, mignons et, surtout, dans la bonne norme contemporaine. Par exemple, Anne-Lou aime à appeler son amant par des noms de fille quand ils font l'amour, ce qui ne lui déplaît pas du tout. En général, tout le monde joue le rôle

Diane-Jocelyne Côté Chameau et Cie
Récit



• l'Hexagone

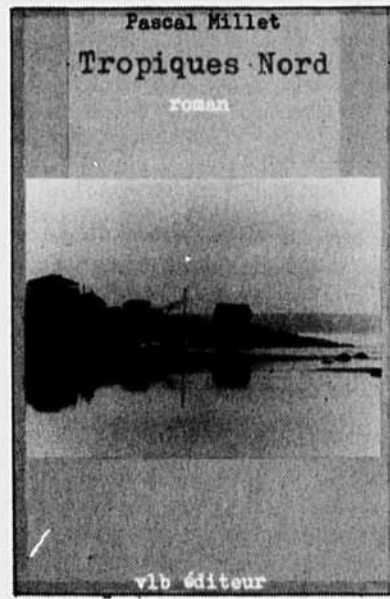
que la nature lui a dévolu mais avec une légèreté d'androgynisme du plus charmant effet.

Même les french kiss pleins de saive sont exquis, quand Diane-Jocelyne Côté, place son appareil photographique dans la gorge de Anne-Lou, juste à droite de la lurette, au moment où Jérôme (son « co-loc ») l'embrasse avec dextérité sinon avec passion. Quel dommage que l'écrivain n'ait pas exploité cette veine jusqu'au bout ! Cela nous aurait valu quelques gros plans plus inattendus que ceux d'une plante d'intérieur ou d'une robe, un peu trop abondants. Pourquoi toutes ces simagrées

modernistes qui finissent par masquer ce talent sensible ? Pourquoi ce recul devant une simple narration ? Pourtant, on voit très bien d'où vient Diane-Jocelyne Côté. Ses ancêtres littéraires sont des gens comme Cocteau et Colette et ils ne sont pas les derniers.

PASCAL MILLET publie son premier roman, *Tropique nord*. Cet écrivain, dans la vingtaine, est d'origine française. Il fait peut-être son portrait sous les traits, du « pauvre Pascal » justement, qui fait une apparition touchante dans son livre. « Arrivé un beau matin de janvier, la morsure du froid l'avait retenu ici et depuis, il jouait avec les visas, les jobines mal payées. Il cherchait une épouse pour obtenir le droit humanitaire de rester parmi nous ; les frontières ne s'ouvraient pas facilement sur les réfugiés culturels ». Suit une scène assez révélatrice au cours de laquelle des Québécois de souche se plaignent des émigrants qui vident la caisse de leurs secours sociaux.

À cause du mot « tropique », on devine que Pascal Millet a lu Miller. En effet, Michel, son héros n'a pas le pénis dans sa poche, si j'ose dire, et son seul talent apparent, à part l'incertitude, est de savoir comment caresser son sein de femme, celui de Nina en particulier, sa maîtresse. Dans les moments de dépression, l'alcool est d'un grand secours pour lui mais là, nous sommes plutôt dans le monde *beat* auquel Pascal Millet semble emprunter son goût du vagabondage et son appétence pour les grossièretés



genre « chérie » ou « merde ». Il faut dire que l'élegant Michel aime passer son temps sur les tinettes.

Nina, qui est infirmière, partira sur la Côte-nord car elle en a assez de Montréal. Michel, non sans hésitation, partira avec elle partiellement par amour, partiellement parce qu'elle le fait vivre et que son chômage est sur le point d'être coupé. Et ce sera la solitude car la Côte-nord ne vaut pas Montréal pour les divertissements.

On se doute bien que Michel ne voit ni les aurores boréales ni les grands ours. Alors que sa petite amie travaille et tente d'aider de vieux

autochtones à survivre, il se soûle la gueule et prêche pour l'euthanasie. D'ailleurs, il se plaint toujours, n'en fiche pas une rame, écrit de la poésie en écoutant du jazz, émet des opinions sur tout et semble persuadé que seul son tourment personnel et sa bite ont de l'importance. Tout cela est assez sordide. On se doute bien qu'il aura le dernier mot en tirant des coups de carabine pour venger sa bien aimée qui n'en demandait pas tant. Michel représente assez bien l'hétéro épaïs dont on aimerait bien se débarrasser, en littérature, s'entend.

Faisons la part des choses. Je pense qu'il y a beaucoup d'inconscience et un soupçon de provocation dans ce livre. Pascal Millet emprunte un peu trop aux romans policiers de la série noire tout en voulant faire passer un message qui est celui du révolté le plus banal. Au fond, Pascal Millet a juste assez d'inexpérience pour confondre ce que doit être un héros puissant avec un con (c'est son vocabulaire) insupportable. Mais son style a beaucoup de vivacité et, chose extrêmement intéressante, il acclimite magnifiquement des expressions locales, prouvant ainsi leur capacité de s'imposer. Ce roman est moralement reposant mais le romancier ne manque ni de force ni de vélocité.

★ *Chameau et Cie*, Diane-Jocelyne Côté, récit, 124 pages, l'Hexagone, Montréal, 1990.
★ *Tropiques nord*, Pascal Millet, roman, 180 pages, éditions VLB, Montréal, 1990.

LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

OUTRAGE À CHEFS D'ÉTAT

Lysander Spooner
Les belles lettres
coll. « Iconoclastes »
204 pages

LE JURISTE américain Lysander Spooner, qui a vécu de 1808 à 1887, a commis un texte contestataire qui s'inscrit naturellement dans la collection « Iconoclastes » et qu'on publie pour la première fois en français. Dans ce texte, l'anarchiste affirme que tout gouvernement n'est qu'une association secrète de voleurs et d'assassins ». *L'Outrage à chefs d'état* est suivi d'un deuxième pamphlet intitulé *Le droit naturel ou la science de la justice*. Le sous-titre indique qu'il s'agit d'un « traité du Droit naturel, de la justice naturelle, des droits naturels, de la liberté naturelle et de la société naturelle, qui montre que toute législation quelle qu'elle soit est une absurdité, une usurpation et un crime ». Tout un programme

DÉSIR DE RIEN

Christiane Balasc
Aubier
coll. « Écrit sur parole »
138 pages

PLAÇÉ sous l'aile protectrice de Roland Barthes qui écrivait que « la nourriture n'est jamais qu'une collection de fragments », cet essai sur l'anorexie et la boulimie analyse le lieu de passage des mots et des aliments. « La bouche, réceptacle de la nourriture, est aussi le lieu d'où jaillissent la langue et la parole, écrit l'auteur. La bouche, carrefour d'échanges entre le moi et le monde, est le théâtre de l'absorption et du rejet, du plaisir et de la douleur, de l'érotisme et de la cruauté. Elle peut aussi symboliser l'acceptation et la passivité, le refus et le repli. Elle devient le leurre d'une connaissance accomplie. »

CONVERTIR LES FILS DE CAIN

Alain Beaulieu
Nuit Blanche éditeur
178 pages

POUR SORTIR de l'ornière des stéréotypes qui enferment les Jésuites missionnaires du XVIIe siècle dans des rôles de saints martyrs prêts à tout pour convertir les « sauvages » considérés comme des païens sanguinaires, Alain Beaulieu analyse les stratégies mises au point par les Jésuites pour convertir les Montagnais et les Algonquins, entre 1632 et 1642, et examine les diverses manifestations de la résistance amérindienne.

LE CANISSIMIUS

Pierre Desrochers
Québec/Amérique
222 pages

CETTE ADAPTATION romanesque de la sixième version d'un film qui n'a encore jamais vu le jour touche aux manipulations génétiques et à leurs conséquences. Le Canissimus est un animal issu d'un croisement génétique entre un berger allemand et un chimpanzé.



L'ANNÉE POLITIQUE 1989-1990 AU QUÉBEC

Collectif sous la direction de Denis Monière
LE DEVOIR et Québec/Amérique
290 pages

« NOUS AVONS conçu *L'année politique au Québec* comme une revue où, d'année en année, le lecteur pourra retrouver les mêmes rubriques, écrit Denis Monière. Chaque article présente, en une vingtaine de pages, une description informée et rigoureuse des faits marquants dans chaque secteur de la vie politique, ce qui permet au lecteur d'avoir une vue d'ensemble des événements qui ont marqué l'année. » Des séries de statistiques et une chronologie des principaux événements complètent l'ouvrage.

L'OISEAU DE FEU

2A — Le recyclage d'Adakhan
Jacques Brossard
Leméac
534 pages

CE DEUXIÈME TOME du roman chronique *L'oiseau de feu*, qui comporte cinq volumes écrits entre 1975 et 1985, raconte les péripéties d'Adakhan Demuthsen qui s'efforce de percer les secrets du pouvoir et du savoir des dirigeants de la société obscurantiste et servile de Manokhor. Il est à noter que Jacques-Edmond Brossard se dit le troisième traducteur de ce roman, après Justus de Borsacq et Jan Altman.



Lisette MORIN
▲ Le feuilleton

EXTEMENDI

Florence Delay
PARIS, 1990, Gallimard,
160 pages

IL EST DES PHRASES qui font, comme ça, sans préparation, lever quelques flashes : « Sur Biarritz régnait cette radieuse vieillesse de l'été qu'est l'automne »...

Pour l'ingénieur, d'origine basque mais Mexicain de nationalité, pour Extemendi qui ne juge pas nécessaire d'expliquer qu'il n'est pas d'Espagne mais d'Amérique et Américain du Mexique, le retour dans un pays qu'il connaît mal est, si l'on peut dire, accidentel, pour une question banale d'héritage. « Mais les choses anciennes, famille patrie, l'enfance ». Ce sont pourtant ces « choses » qui le retiendront et même lui feront retrouver son identité.

De Florence Delay, je n'ai lu que *Course d'amour pendant le deuil*, un roman assez énigmatique, dominé par le fantôme d'une espèce de gourou, roman dont un échotier m'apprenait, tout récemment, qu'il était autobiographique. Physiquement, cette romancière est blonde et très belle. Dans une célèbre émission d'Apostrophes, intitulée, il m'en souvient, « père et fils », ce qui supposait aussi « mère et fille », elle accompagnait son père, le professeur Jean Delay. Difficile d'oublier cette émission puisque la fille, ce soir-là, se leva en catastrophe pour porter assistance à son père, victime d'un malaise (il devait mourir quelques mois plus tard). Michel Polac, comme d'habitude méchant comme de la gale, le reprocha d'ailleurs à Pivot qui, l'air absent, enchaîna froidement, comme au cirque. *Que le spectacle continue*.

Laissons-là les flashes, les souvenirs anecdotiques pour rappeler, plus

L'automne à Biarritz



Florence Delay

sérieusement, que Florence Delay est ce qu'il est convenu d'appeler une hispaniste distinguée. Dans *Extemendi*, sans doute plus facile à prononcer qu'à lire, c'est sa connaissance du pays frontalier, toujours en ébullition, qui retient le lecteur, autant sinon plus que l'intrigue, délibérément compliquée, et truffée de patronymes à l'orthographe difficile. L'auteur connaît fort bien cette région, ses villes, ses paysages et les gens qui l'habitent. Elle fait donc de son héros un « découvreur » de cette

terre, pour lui inconnue, et lui en révèle les us et coutumes, sinon l'histoire tourmentée. Tout lui est prétexte à explication : « Pour expliquer qu'était cet Arrieta, il fallait de nouveau remonter à la guerre d'Espagne mais cette fois elle était pratiquement finie. Répondant à l'appel de deux écrivains catholiques, Mauriac et Maritain, en faveur de l'adoption des enfants de républicains (appel qu'Ibarnegaray avait refusé de signer), quelques familles basques s'étaient rendues au camp de Gurs. »

Histoire donc d'héritage, en guise de prétexte, et coup de foudre pour le personnage principal dont l'identité est difficile à cerner. Bien que l'auteur soit une véritable styliste, qu'elle possède à merveille sa langue seconde, l'espagnol, et ses dérivés comme le ou même les patois du pays basque, qu'elle en connaît un bout sur l'ETA, le mouvement insurrectionnel qu'elle décrit avec ferveur la campagne, les plages, tout l'environnement qu'Extemendi découvre avec nous, je ne suis pas convaincue qu'il s'agit là d'un roman réussi. L'intention m'en paraît un peu trop didactique.

Florence Delay a souvent de belles formules, plus symboliques que descriptives (« Il y avait beaucoup de monde mais personne », « C'était merveilleux ce léger poids implorant dans le dos », « Azurmendi versa du basque à l'espagnol quelques bribes du commentaire »). Mais... et c'est vraiment ici le mot qui convient puisque vers la fin du roman, « Extemendi s'endormit dans le maïs. La belle conjonction qu'introduit une idée contraire à celle qui vient d'être exprimée. »

Autre travers un peu agaçant : la manie de l'explication. D'un autre de ses personnages, on apprend qu'elle a étudié la médecine, « qu'elle avait travaillé dans une clinique psychiatrique avant de passer trois années en prison pour complicité avec ETA. Elle l'avait raconté dans un livre car (et c'est moi qui souligne ici) « son affaire à elle c'était la littérature et la cause, la littérature engagée. »

De là à croire qu'indépendamment des fort belles pages qu'elle consacre à ce couple amoureux que forment Ramone Mondragon et l'ingénieur Extemendi, le livre de Florence Delay est celui d'une femme fort éprise d'une cause : celle de la lutte d'un peuple pour sa liberté, et comme on dit au Québec, pour sa propre autonomie, il n'y a qu'un pas. Qu'auront franchi, sans enthousiasme, les lecteurs qui croyaient lire un vrai roman.

Charles Foster Kane contre Godzilla

L'AFFREUSE TÉLÉVISION

Michel Lemieux
Guérin littérature, 194 pages.
Robert Saletti

DIX ANS après la mort de Marshall McLuhan, l'impact de la télévision sur nos vies quotidiennes reste sans doute la preuve la plus irréfutable que le médium est un message.

Reste ouverte cependant la question de savoir s'il est le message, si on retire quelque chose d'autre de la *Soirée du hockey* que la sensation que le monde est un gros village.

Quelles sont aujourd'hui les chances de voir nos cerveaux se transformer en écrans cathodiques et notre pensée ressembler à un monologue de Stéphane Richer ? Excellentes, nous dit le sociologue Michel Lemieux, si nous ne réduisons pas drastiquement nos heures d'écoute télévisuelle. Amateurs de sport, de vidéoclips et de cinéma de fin soirée, l'aliénation vous guette. Soyez prévenus.

Pour rendre justice à *L'affreuse télévision*, disons tout de suite que l'essai de Lemieux se présente comme un pamphlet. Il s'agit d'un texte polémique dans lequel l'argumentation se résume à la confrontation de deux données statistiques. En effet, bien que venant tout de suite après le sommeil et le travail quant



au nombre des heures que nous lui consacrons, le petit écran n'occupe que le 15e rang au chapitre des activités (sic !) génératrices de bonheur. Voilà la réalité inéluctable de la civilisation des loisirs : nous nous attachons facilement à ce qui nous opprime. Que celui qui n'a jamais regardé, une fois dans sa vie, *Godzilla contre la chose*, avec hébétément et délectation, lance la pierre à la psychanalyse...

Si l'on s'entend avec Michel Lemieux pour dire que la télévision constitue la perversion de l'homme moderne, on aura plus de difficulté, par contre, à le suivre dans son imagerie moralisante. Car, pour l'auteur de *L'affreuse télévision*, l'attachement inconscient au petit écran est une perversion biologique.

Par son absence apparente de syntaxe, par la dissolution du sens au profit de l'image-spectacle — le vidéoclip représentant ainsi la quintessence de l'esprit télévisuel —, la télévision s'opposerait à la santé comme le sucre et les calories vides s'opposent à une alimentation équilibrée. Aussi Lemieux en appelle-t-il, presque pathétiquement, à la vie et la nature. Dans la révolution qui doit marquer la chute de l'empire du non-sens, « bouger, nager, faire l'amour, lire, converser, fabriquer un objet [...] », toute action naturelle devient un moyen de lutte contre l'envahisseur. À la régression mentale il faut opposer « la réalité vécue » (!), au spectacle il faut substituer la véritable information, à la parodie il faut préférer les « œuvres fortes » comme *Citizen Kane* (rien de moins), et à la solitude captive il faut renoncer, au profit du partage, de l'amitié et de la famille, de « la vie pleine et déployée ».

Si l'objectif est louable et concrètement définissable — il faut réduire

de 25 à 5 le nombre d'heures passées hebdomadairement devant l'APPAREIL —, la manière de Lemieux ne convainc pas. Passe encore que les sources citées renvoient autant au courrier des lecteurs des quotidiens qu'à la théorie de la communication, après tout l'auteur veut provoquer des réactions. Mais la polémique manque ici d'esprit satirique, et l'insertion occasionnelle dans le texte de petites citations illustratives n'y fait rien : on ne rit point.

L'idée même qu'il faut faire avec la télévision ce qui a été fait avec la cigarette, soit circoscrire son usage, ne contentera que le plus fanatique des Cavaliers de l'Apocalypse. Définir le spectacle sportif comme une « absence totale de densité mentale », ramener la publicité à l'expression primaire de l'instinct de survie, et prouver l'influence agressive de la télévision en faisant valoir que les criminels en écoutent plus d'une vingtaine d'heures par semaine, ne confirment en définitive qu'une chose, à savoir que l'essayiste lui-même confond médium et message. L'approche quantitative a ses limites. Mark Twain disait qu'il y a trois sortes de mensonges : les péchés, les gros et les statistiques. Peut-être faudrait-il mettre l'écrivain américain au programme de nos cours de sociologie ?



LES ANNÉES FOLLES À PARIS

André Patry
Humanitas-Nouvelle optique
92 pages

EN COMPLÉMENT à la grande exposition que consacra le Musée des Beaux-Arts à quelques-uns des aspects les plus importants de l'art et de la société des Années Folles, André Patry présente à grands traits la naissance et l'esprit des Années Folles à Paris. Une présentation bibliographique et chronologique signale les œuvres importantes de ces années dynamiques sur tous les plans. Des déclarations et manifestes complètent le volume.

Le plaisir des Livres

Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

Carnet 17

RUE PRINCE-ARTHUR OUEST. Le Topaze de Greta. L'humour sans amour est meurtrier. Un jour je veux capituler, le lendemain je reprends tout en main. Cela dure depuis un mois. Comme par paradoxe, jours heureux et pleins, les jours d'aventures et de rires, je n'avais pas la force d'écrire une seule ligne alors que tout me tançait de dire mon privilège de fils unique, émigré d'Allemagne à l'âge de 13 mois, orphelin de père à l'âge de deux ans, élevé par ma mère Greta et par cette ville ancrée au bord d'un fleuve acharné.

Sur la table de chevet de ma mère, de retour de l'hôpital Saint-Luc, j'ai trouvé un livre de Robert Walser avec, souligné de sa main, la phrase, *das Leben gleich einer Fahrt in einem Kahn auf träumerischem Wasser*, la vie ressemblait à un voyage en barque sur une eau de rêve. C'est en allemand que Greta, ma mère, parlait seule à voix haute. Et à qui ? À Karl, mon père, dont elle eût souhaité également avoir une fille et que le premier hiver avait emporté la laissant seule, avec moi, petit couple qui deviendrait grand, vieux, et que la mort casserait comme une branche de bois sec.

Greta n'aimait pas les anglais. Pour elle, les Mounbatten n'étaient que des Battenberg. Aussi, en apprenant le français, me l'avait-elle enseigné, pour plus tard, seulement plus tard, me faire aimer Goethe, Novalis, Mann, dans le texte. J'ai donc reçu la langue allemande comme un retour de flammes, avec mon adolescence. Je n'ai jamais séjourné au pays de Greta, elle n'a jamais voulu y retourner. Mais il n'y avait pas de jour sans qu'elle m'en parlât et qu'elle le décrivit comme un parc où l'était bon se perdre, s'interroger et s'émerveiller. Je n'en ai conçu que plus de fierté d'être Québécois, de parler une langue de



combat et, disait Greta, « de détours, on croit parler d'amour ce n'est que de l'humour, et inversement ». Il y a un mois, on m'a appelé en milieu d'après-midi chez Burgess Import-Export, extension 2017, mon bureau, le même depuis 30 ans, néon, formica brun, skai, rideaux à lattes, ventilateur plafonnier, armoires en métal, sol en balatum usé, corné comme vieux cuir, seul le téléphone a changé, blanc, à touches électroniques, Bell Canada à la longue les a offerts et a repris les modèles en bakélite qui se vendent désormais chez les brocanteurs. Il y a de l'amour dans ces détails, un amour qui vire à l'humour, d'une vie de célibataire, employé ponctuel et exemplaire, épris d'une mère qui en

fait, demeurait en son parc intérieur, jeune fille, tout à l'exploit de ses premiers émois, seule fantaisie, la commande d'un chapeau, chaque printemps, chez Chapeaux Folies. Maudit téléphone, extension 2017, je croyais à un client mécontent, à un retard de livraison ou à une erreur de facturation puisque je régnais sur le service des réclamations depuis 31 ans, j'ai même une médaille, je cotise pour la retraite, et le feu s'en contrelaque, il coule, derrière les entrepôts. Non, c'était ma mère, on l'avait transportée d'urgence, elle avait composé le 911, la porte de la maison avait été défoncée d'un coup de hache. Quand je suis arrivé à l'hôpital, j'espérais aller « dans les

étages » or, on me conduisit au second sous-sol, service des soins intensifs, un long couloir, l'entrée d'une chapelle, une porte en verre fumé et au-dessus de la porte, une horloge, elle aussi électrique, hors de service, affichant une heure fixe 00:00.

J'arrivais trop tard : dans une salle qui tenait du laboratoire et de l'aquarium, je la vis allongée, lit haut et étroit; d'étranges embouts dans le nez, dans la bouche; le bras gauche nu, le long du corps, relié à des tubes, eux-mêmes rattachés à des boccas suspendus, véritable arsenal, et sur un écran de télévision, une ligne horizontale, comme une coupure. C'en était fini de Greta. Il y eut un absurde dialogue : un médecin me dit, « nous avons fait tout ce que nous avons pu. Devons-nous appeler un prêtre ? » J'ai répondu, « elle avait donné son corps à la science ». « Oh, à son âge ». « Elle avait de bons yeux ». « Même les yeux monsieur Labrecque ». « Non, monsieur Lübeck ».

J'ai appelé mon patron, « Il faut reprendre votre travail demain à neuf heures, il y a déjà sept réclamations ». Quand je revins dans la chambre des urgences, je ne vis ma mère qu'un instant, les yeux ouverts, le regard fixe et, en la regardant, j'eus l'impression de l'humilier. Très vite il fallut libérer la chambre pour d'autres soins intensifs. Il n'y avait pas de cérémonie, pas de possible veillée, ainsi va le monde, il ne veille plus, il se surveille et se saccage. On transporta ma mère à la morgue, je signai l'acte de décès et l'ordre d'incinération, selon le souhait de Greta, pour le lendemain six heures du matin.

Quand je suis rentré vers onze heures du soir, petite maison de la rue Prince Arthur ouest, des ouvriers réparaient la porte, madame Gagnon, notre voisine, m'attendait dans le salon, « j'avais peur pour les voleurs, je suis venue avec mon chat, ça ne vous dérange pas ? Je vous ai fait à souper ». J'ai mangé avec appétit parce que j'avais de la fureur, parce que madame Gagnon s'était fiée à mon regard et ne m'avait pas posé la question de la mort, parce que Greta était allergique aux chats, parce que nous avions vécu tant d'années sans jamais imaginer que tout cela de nos confiances, égoïsmes et confidences

pourrait avoir une fin. Madame Gagnon a fait la vaisselle. Puis elle est rentrée chez elle avec Batman, son minet, « votre mère n'aura donc jamais vu ma maison ».

J'ai passé la nuit dans le sous-sol, mon appartement. Je n'osais plus aller à l'étage de Greta, ni même revoir le salon et la photo de Karl me brandissant dans ses bras, sur la cheminée, instantané sur lequel on a l'impression qu'il veut me jeter dans le ciel. J'ai songé cette nuit-là à me supprimer. Comme cet ami de Greta, philosophe, qu'elle avait connu à Heidelberg, et qui quelques mois plus tôt s'était mis la tête dans un sac en plastique autour du cou. Il était mort asphyxié, lui qui avait bien parlé de la vie, de ses demandes, de ses renaissances. La presse avait donné tous les détails. Autre phrase, Greta m'avait dit alors, « lui aussi aurait pu devenir ton père ». L'autre solution était de me taillader les poignets dans la baignoire, non pas en travers comme dans les films, mais tout du long, dans le sens du bras, sur quelques centimètres, ça marche alors à coup sûr. Mais je voulais être présent au crématoire. La volonté à parfois le courage de la lâcheté. J'ai écouté de la musique, les derniers quatuors de Beethoven par l'Alban Berg quartet et la Waldstein par Brendel, « eux jouent comme il faut jouer » disait Greta, « un oubli total de l'être au bénéfice de l'oeuvre ». Elle souriait quand elle portait ainsi des jugements, le sourire du parc, Goethe, « veux-tu puiser dans le Tout une vie nouvelle ? Vois alors le Tout dans la petite chose ».

Dès cinq heures du matin, je me suis habillé comme un premier communiant de 50 ans, costume des soirs où il nous arrivait d'aller au concert. Greta portait alors des bijoux dont elle seule connaissait les origines, idylles et aventures, ses secrets. Je n'ai pas apporté de fleurs. Je me tenais droit comme un soldat. Je suis parti directement pour le bureau et ses réclamations, avec l'urne. Le patron vint pour les condoléances, « nous ne comptons pas votre journée d'absence pour vos vacances ». Mes vacances ?

Un mois plus tard, aujourd'hui, le silence de chacun et la clameur de tous, j'ai été réveillé un peu avant l'aube par une violente rage de gencives. Je me suis levé pour aller prendre une apirine. J'avais le

comprimé dans la main, je faisais couler l'eau dans le lavabo et je me suis vu dans le miroir, sous le sourcil d'où l'on entrevoit le petit jardin. Qui s'occuperait des roses au printemps ? Il fallait vendre cette maison. J'ai les yeux de ma mère. Je l'ai revue sur son lit. A nouveau j'ai senti que je l'humiliais, mais pourquoi donc ? et brusquement j'ai compris que dès son arrivée à l'hôpital, pour placer l'embout dans sa bouche, on lui avait retiré des prothèses qu'elle m'avait scrupuleusement cachées pendant des années. C'était donc ça la vente du topaze auquel elle tenait tant et du collier d'algues-marines dont elle avait si joyeusement juré qu'elle ne s'en départirait jamais, « si tu savais... » Je ne sais toujours pas. Mais dans l'instant la violente douleur de gencives disparut. Je n'eus pas à prendre l'aspirine, l'eau coulait, Greta venait de me parler une dernière fois.

Il est huit heures du matin, le silence de tous et la clameur de chacun, il me fallait ici écrire, noter, inscrire, chavirer en quelques mots, enfin, et dire la splendeur et l'enfernement, la captivité d'avec ma mère. J'ai confectionné une petite pancarte avec, à vendre, sans intermédiaire, visites sur place le samedi et le dimanche de 10 heures à 17 heures.

Demain, après-demain, il y aura du monde chez nous. J'ai tout aujourd'hui pour m'informer du prix du pied carré dans le quartier. J'irai vivre un peu plus loin, dans le complexe de la Cité, tout en haut, je veux voir le fleuve, les ponts, les bateaux. Je me sens comme un blanchon sur la banquette du jour de la mouve, le jour du plus grand danger. Une vie commence.

Si j'écris à Nicole à Val d'Or ou à Danielle à Montebello, se souviendront-elles de moi ? Quand Greta les a rencontrées, « du thé, un sucre ou pas du tout ? », une larne de lait ? « elle leur a dit, « et quand quitterez-vous Montréal ? » J'enterrai l'urne dans le jardin, au pied des rosiers. Il pleut sur la neige. On passera cette année directement de l'hiver à l'été. Et si Nicole ou Danielle « ont fait leur vie », je ferai le voyage à l'envers, j'irai à Heidelberg, j'irai à Fribourg, j'irai à Hambourg. Il est l'heure d'aller au bureau. C'est ma vie. C'est de la vie. Y.N.

Sournoises les fautes

LE FRANÇAIS AU FIL DU TEMPS ET DES MOTS
Claude Sauvage
Montréal, Éditions Études Vivantes
1990, 364 pages.

Marie-Èva de Villers

OBSERVATEUR attentif du français du Québec, Claude Sauvage est un pédagogue amoureux de sa langue qui met toute son ardeur à la défendre, à expliquer ses subtilités, à souligner les emplois incorrects qui la dégradent.

Sans prétention, avec compréhension et bienveillance, l'auteur du *Français au fil du temps et des mots* traque la faute sournoise, souvent inspirée de la syntaxe anglaise et l'explique. Il se fait rassurant : « L'orthographe française est difficile ? Certes... mais elle n'est pas tout. Et, outre le fait qu'on peut — quoi qu'on en dise — l'apprendre logiquement dans la majorité des cas (le reste étant une affaire de mémoire), il suffit pour endiguer les autres fautes d'un soupçon d'attention, d'une mesure ou deux de bon sens, d'une pincée d'enthousiasme, de quelques cuillerées de mémoire et, à l'occasion, d'un brin d'indulgence... deux pour les exceptions ».

Quelques caricatures colorées de Girerd servent bien le propos et donnent le ton à cet ouvrage sérieux et souriant à la fois, bien documenté et pas guindé du tout.

Dans une première partie, Claude Sauvage évoque l'histoire du français qu'il présente sous forme de tableaux : sa synthèse originale part de l'Antiquité pour s'arrêter à la saga du lac Meech.

C'est cependant son répertoire d'emplois incorrects qui mérite toute notre attention : l'auteur a soigneusement noté les nombreuses fautes qui émaillent les copies des élèves, les articles des journaux, les conversations de tous et chacun. Son expérience d'enseignant, son observation éclairée et efficace de la langue écrite et parlée du Québec lui ont permis de dresser la liste trop longue des erreurs qu'il a colligées au fil du temps.

Deux mille fautes courantes sont répertoriées et accompagnées des formes correctes qui doivent les remplacer. Des remarques concises nous renseignent sur l'origine de ces erreurs, sur les constructions syntaxiques, sur la grammaire, la ponctuation, la prononciation, s'il y a lieu.

À titre d'exemple, consultons l'ouvrage au mot finir (une lutte à...). L'auteur nous indique que nous devrions préférer à ce calque de l'anglais les expressions « sans pitié », « sans merci », « à mort » (familièrement). Et sa remarque précise : « C'est plus grave en France, où l'on parle de « lutte au finish ».

Pour le mot « originer » qui ne figure pas dans les dictionnaires, Claude Sauvage propose plutôt « provenir », « prendre sa source », en précisant avec à-propos que ce néologisme — effectivement omniprésent dans les travaux des étudiants — n'est pas plus pertinent que « générer ».

Le français au fil du temps et des mots est un recueil fort bien conçu qui tire sa pertinence de l'observation directe du langage des Québécois. On y sent constamment la ferveur et la conviction d'un amoureux de la langue française.

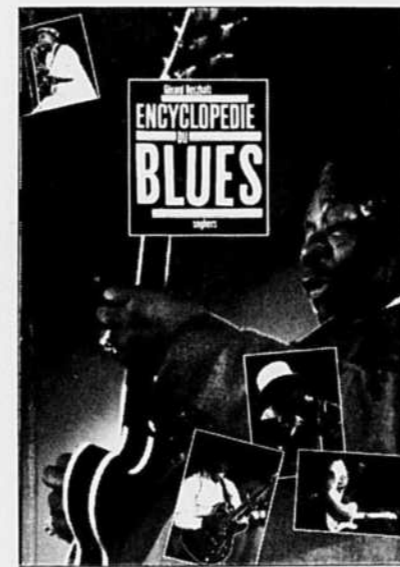
TRUFO MISTO

LA HIGHWAY 61 et la Highway 49 se croisent géographiquement en un seul endroit, dans la partie sud-est de Clarksdale, Coahoma County, Mississippi. Dans cette bourgade habitent aujourd'hui 21.137 personnes. Clarksdale mise à part, la Highway 61 et la Highway 49 se croisent en un seul lieu musical. Lequel ? Le Blues évidemment !

Les arpenteurs qui, en leur temps, ont tracé le profil de cette rencontre toponymique avaient si bien travaillé, qu'ils obtinrent un angle parfait. Un angle qui, en fait, est une croix. Une de ses croix sur laquelle, il y a bien longtemps de cela, on a cloué un dénommé Jésus. Depuis cette lointaine époque, la croix est devenue un symbole qui pour bien d'innocents a des vertus salvatrices.

Bien au fait de cela, Satan, un soir de 1936, se serait installé au milieu de cette croix toponymique pour y attendre quelqu'un. Son nom ? Robert Johnson. À celui-ci, Satan aurait proposé un marché dont on ne connaît pas la teneur, mais qui, sans aucun doute, ne pouvait être qu'un marché de dupes. Quoi qu'il en soit, en cette nuit de 1936, et au croisement de la 61 et de la 49, Robert Johnson, grand guitariste de blues devant l'éternel, a vendu son âme au diable.

Au bas de la page 110 d'une *Encyclopédie du Blues* que vient de publier les éditions Seghers, l'auteur, Gérard Herzhaft, commence ainsi l'article consacré à Robert Johnson : « S'il y a un chanteur de blues qui



mérite le qualificatif de légendaire, c'est bien Robert Johnson ». Le propos est juste. Mais étrangement, pour un personnage légendaire friand de légende, il n'y a aucune allusion à la légende plus haut contée. Pourtant...

Pourtant cette « alliance » avec le diable et la cohorte de remords qui l'a accompagnée sont au centre de l'oeuvre de Johnson. Satan en effet est l'acteur de bien des blues écrits par le sieur Johnson né le 8 mai 1911, et non 1914 comme l'indique notre encyclopédie, à Hazlehurst, Mississippi.

Tenez, pour commencer écoutons le *Me And The Devil Blues : Early this mornin' when you knocked upon my door / Early this mornin', ooh when you knocked upon my door / And I said, HELLO SATAN, I be-*

lieve it's time to go. / Me and the Devil was walkin' side by side... Et comment se termine ce blues ? You may bury my body, ooh down by the HIGHWAY side / So my old EVIL spirit can catch a Greyhound bus and ride. C'est pas fini.

Écoutons maintenant le *Kindhearted Woman Blues : I got a kindhearted mama do anything in this world for me / But these EVIL-HEARTED women man, they will not let me be... She's a kindhearted woman but she studies EVIL all the time / You well's to kill me, baby as to have it on your mind. C'est pas fini.*

Plus haut ou plus tôt, on a mentionné que Johnson avait vendu son âme au diable en plein milieu du croisement que forment la 61 et la 49. D'accord ? Alors écoutons l'un des blues les plus célèbres de Johnson, soit le *Cross Road Blues : I went to the crossroad fell down on my knees / I went to the crossroads fell down on my knees / Asked the LORD above : Have mercy save poor Bob, if you please... You can run tell my friend-boy Willie Brown / Lord, that I'm standin' at the crossroad, babe I believe I'm sinkin' down.*

Si l'ami Johnson avait composé une centaine de blues, on aurait pu se dire que la lacune identifiée n'était pas bien grave. Mais... mais il se trouve que le père Johnson a écrit, au « max », une trentaine de blues. Et, sachez-le, on vous a fait grâce des autres ritournelles où il est question de Dieu et du Diable.

Autre lacune, puisque cet ouvrage nous ait présenté comme une encyclopédie, il n'y a aucun article concernant John Mayall. C'est dommage. C'est triste. C'est même un

peu idiot, car combien de jeunes blancs-becs occidentaux, et surtout en Europe, entretiennent une relation plus de sympathie avec le blues à cause de ce qu'a accompli le vieux Mayall au cours des trente dernières années.

Au fond, le problème de cette *Encyclopédie du Blues* c'est son manque de respect à l'égard du vieux Diderot et du père d'Alembert, ces chers encyclopédistes. Dans le dictionnaire, au mot *encyclopédie* il est écrit : « Ouvrage qui traite de toutes les matières d'une seule science, d'un seul art ».

On l'aura compris, cette encyclopédie n'est pas une encyclopédie mais juste un dictionnaire. Un petit dictionnaire.

PS : Avis aux intéressés, si on est avide de blues on se procurera le *Chicago Blues. The city & The music* par Mike Rowe aux éditions Da Capo et l'indispensable *The Country Blues* écrit par le poète et grand connaisseur de la chose blues qu'est Samuel B. Charters aux éditions Da Capo.

Jeu de l'ego

NORMAN MAILLER
Économie du machisme

Thierry Marignac
« Les infréquentables »
Éditions du Rocher
Paris, 1990, 136 pages.

Jean-François Chassay

ROMANCIER intéressant et efficace, auteur de quelques très bons livres (*Les nus et les morts. Le chant du bourreau*), Norman Mailer est néanmoins un écrivain mineur, ou du moins dont la valeur est nettement moins importante que sa réputation.

Contestataire véhément de la société américaine, commentateur intransigent de la vie sociale et littéraire — ses alarmes avec Gore Vidal, notamment, sont épiques —, Norman Mailer a toujours su utiliser les médias américains pour son usage personnel. Dans ce livre très court — dans tous les sens du terme —, Thierry Marignac rend d'abord compte de sa fascination pour le personnage.

Comme l'indique le sous-titre,

c'est d'abord le personnage du macho que Marignac cherche à éclairer pour montrer que le personnage de Mailer n'est pas aussi unidimensionnel qu'on se plaît à le dire parfois. Dans de très brèves séquences qui conduisent le lecteur de la naissance de l'auteur jusqu'à aujourd'hui, entrelardées de commentaires encore plus cursifs sur ses livres, Marignac amoncelle surtout les idées reçues. Mailer, « un grand clown, un faux dur, un vrai héros », un des « géants de la littérature outre-Atlantique », plus grand ego de l'Amérique, qui a un « psychisme gros comme le Ritz », ne sort pas grand de l'aventure. L'admiration de Marignac ne le sert pas.

Multipliant les comparaisons avec Hemingway, au point où on ne sait plus, de ce dernier ou de Mailer, intéresse le plus l'auteur de cet essai, se contentant d'accrocher les différents mythes de l'écrivain à la sauce américaine — le mythe du Grand Roman, le mythe de l'automobile, le sexe, la drogue, l'alcool (l'auteur a oublié le rock'n'roll) —, Marignac dessine le portrait d'un macho un

peu idiot, et ce d'autant plus qu'il tente au fond de montrer la grandeur du personnage (un livre publié aux États-Unis il y a quelques années s'intitulait *Real Men don't Eat Quiche* : Mailer aurait pu le signer mais n'aurait pas vu l'ironie).

Plutôt que de comparer Mailer à Rimbaud et Bataille (!), Marignac aurait été mieux de le laisser s'exprimer. Les passages les plus intéressants sont ceux où Mailer est cité, défendant William Burroughs ou parlant des combats de boxe. C'est dans ces moments qu'on se rappelle que Mailer est quand même un écrivain d'envergure, malgré ses frasques souvent insignifiantes. Mais de la part d'un auteur à la prose ampoulée — « Le futur prisonnier du sexe portait déjà les couleurs de l'orgie sacrée » — dont la ponctuation n'est pas sans évoquer les mouvements browniens, il aurait peut-être été osé de demander plus que cette courte biographie déferente, où les critiques ressemblent à de l'admiration voilée. On sort de ce livre avec la nette impression que Mailer est un grand cliché.

Diabole de blues



mérite le qualificatif de légendaire, c'est bien Robert Johnson ». Le propos est juste. Mais étrangement, pour un personnage légendaire friand de légende, il n'y a aucune allusion à la légende plus haut contée. Pourtant...

Pourtant cette « alliance » avec le diable et la cohorte de remords qui l'a accompagnée sont au centre de l'oeuvre de Johnson. Satan en effet est l'acteur de bien des blues écrits par le sieur Johnson né le 8 mai 1911, et non 1914 comme l'indique notre encyclopédie, à Hazlehurst, Mississippi.

Tenez, pour commencer écoutons le *Me And The Devil Blues : Early this mornin' when you knocked upon my door / Early this mornin', ooh when you knocked upon my door / And I said, HELLO SATAN, I be-*

lieve it's time to go. / Me and the Devil was walkin' side by side... Et comment se termine ce blues ? You may bury my body, ooh down by the HIGHWAY side / So my old EVIL spirit can catch a Greyhound bus and ride. C'est pas fini.

Écoutons maintenant le *Kindhearted Woman Blues : I got a kindhearted mama do anything in this world for me / But these EVIL-HEARTED women man, they will not let me be... She's a kindhearted woman but she studies EVIL all the time / You well's to kill me, baby as to have it on your mind. C'est pas fini.*

Plus haut ou plus tôt, on a mentionné que Johnson avait vendu son âme au diable en plein milieu du croisement que forment la 61 et la 49. D'accord ? Alors écoutons l'un des blues les plus célèbres de Johnson, soit le *Cross Road Blues : I went to the crossroad fell down on my knees / I went to the crossroads fell down on my knees / Asked the LORD above : Have mercy save poor Bob, if you please... You can run tell my friend-boy Willie Brown / Lord, that I'm standin' at the crossroad, babe I believe I'm sinkin' down.*

Si l'ami Johnson avait composé une centaine de blues, on aurait pu se dire que la lacune identifiée n'était pas bien grave. Mais... mais il se trouve que le père Johnson a écrit, au « max », une trentaine de blues. Et, sachez-le, on vous a fait grâce des autres ritournelles où il est question de Dieu et du Diable.

Autre lacune, puisque cet ouvrage nous ait présenté comme une encyclopédie, il n'y a aucun article concernant John Mayall. C'est dommage. C'est triste. C'est même un

peu idiot, car combien de jeunes blancs-becs occidentaux, et surtout en Europe, entretiennent une relation plus de sympathie avec le blues à cause de ce qu'a accompli le vieux Mayall au cours des trente dernières années.

Au fond, le problème de cette *Encyclopédie du Blues* c'est son manque de respect à l'égard du vieux Diderot et du père d'Alembert, ces chers encyclopédistes. Dans le dictionnaire, au mot *encyclopédie* il est écrit : « Ouvrage qui traite de toutes les matières d'une seule science, d'un seul art ».

On l'aura compris, cette encyclopédie n'est pas une encyclopédie mais juste un dictionnaire. Un petit dictionnaire.

PS : Avis aux intéressés, si on est avide de blues on se procurera le *Chicago Blues. The city & The music* par Mike Rowe aux éditions Da Capo et l'indispensable *The Country Blues* écrit par le poète et grand connaisseur de la chose blues qu'est Samuel B. Charters aux éditions Da Capo.

estuaire

septembre 1990, le plus près de vous 11

le plus près possible

DES POÈMES DE
**FRANÇOIS CHARRON
LOUISE DESJARDINS
ANNIE MOLIN VASSEUR
PIERRE MONETTE
ANDRÉ ROY**

Abonnement pour quatre (4) numéros
Abonnement étudiant/écrivain 18 \$ □
Abonnement régulier 20 \$ □
Abonnement pour institutions 30 \$ □
Abonnement à l'étranger 35 \$ □
Abonnement régulier pour 2 ans
(prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada
seulement) 35 \$ □
Abonnement régulier pour trois ans
(prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada
seulement) 50 \$ □
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante
(50) premiers numéros d'estuaire 5 \$ □

Nom:

Adresse:

Code:

Veillez m'abonner à partir
du numéro:

**estuaire: C.P. 337, succ.
Outremont, Montréal H2V 4N1**

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences
Département d'histoire de l'art

**Pour un tour d'horizon
en histoire de l'art
2 cours télévisés**

**LES GRANDS COURANTS
DE L'ART**

1. L'héritage occidental, de l'Antiquité à 1865

(3 crédits)
Professeur: Jean-François Lhote

2. Introduction à la peinture moderne, de 1865 à nos jours

(3 crédits)
Professeur: François-Marc Gagnon

Renseignements:
Secrétariat des cours télévisés
Tél.: 343-2162

(0265)

DANS LE CADRE DES FEUX DE LA DANSE BANQUE ROYALE

HOUSTON

ballet



Une des plus brillantes
compagnies de ballet d'Amérique du Nord
pour la première fois à Montréal



50 DANSEURS SUR SCÈNE AVEC ORCHESTRE



au programme

**GEORGE BALANCHINE,
CHRISTOPHER BRUCE
ET SIR KENNETH MacMILLAN**

une coprésentation de la Société de la Place des Arts et de SOGAM
(Les Grands Classiques)

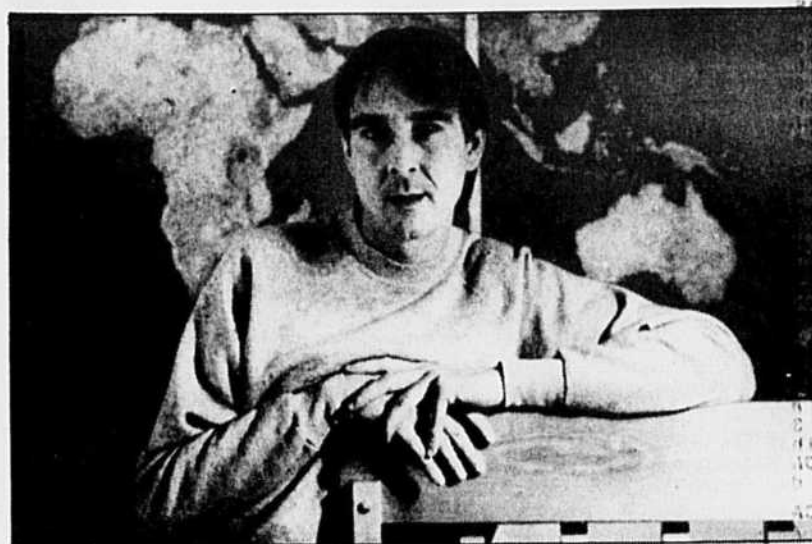
les 24, 25 et 26 janvier 1991 à 20 heures

Billets: 45\$ 35\$ 25\$ 10\$
Pour groupes, contacter le 844-1211

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Reservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 15\$
sur tout billet de plus de 10\$.

THÉÂTRE



Normand Chaurette

Les reines hallucinées, revues par Normand Chaurette

Alain Pontaut

QUAND j'ai rencontré Normand Chaurette, il revenait de Paris, où le Théâtre International de langue française, le TILF, a présenté pendant un mois, dans la salle Boris-Vian de la Grande Halle de La Ville, sa pièce *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues*. C'est le fondateur du TILF, Gabriel Garrañ, qui l'a mise en scène.

Je lis sur les dépliants, qui parlent aussi d'oeuvres venues d'Algérie, de Suisse, du Sénégal et même de France: « Une pièce troublante, une tragédie scientifique aux vrais airs de polar interplanétaire qui se perd sur les fausses pistes d'une quête d'identité incertaine ». L'auteur est revenu assez content de l'expérience. « Un travail très sérieux, dit-il, très bien reçu par la critique, des équipements techniques luxueux, un soin considérable apporté au visuel, un grand respect du texte mais, je crois, des acteurs trop libres... »

Tout proche de la table où nous nous sommes installés, le danois Iago, le chien de poche de l'écrivain, approuve ses propos. Ce n'est pas parce qu'on est fort et qu'on mesure six pieds dressé sur les pattes de derrière qu'on n'est pas sensible aux récents et à leurs nuances. Iago sait bien d'ailleurs qu'il ne s'appelle pas Iago parce que son maître était déjà, lorsqu'ils se sont rencontrés, plongé tout entier dans Shakespeare.

D'une part, Normand Chaurette vient en effet de préparer une traduction de *As You Like It*, pour la mise en scène d'Alexandre Hausvater, qui a été présentée du 18 au 22 décembre derniers à l'UQAM et qui va être reprise à la Licorne. Et puis il y a *Les Reines*, où, revus par Chaurette, les personnages féminins de *Richard III*, toutes en proie au monstre, un jour de janvier 1483, vont dire leur peur glapissante et leur malheur revêche et déraisonnable sur la scène du Théâtre d'aujourd'hui à partir du 18 janvier prochain.

Selon Iago, et même s'il est, lui, du pays d'Hamlet et pas de Richard, ça va être une bien belle pièce.

La sixième dans la carrière de Normand Chaurette. La première, publiée il y a dix ans, *Rêve d'une nuit d'hôpital*, s'inspirait, comme son nom l'indique, d'une poésie, et de la vie, d'Émile Nelligan. Un travail au temps du cégep, devenu texte radiophonique et lauréat du concours de textes dramatiques de Radio-Canada en 1976, avant de faire l'objet d'un atelier au Théâtre de Quat'Sous.

Dans le même temps, se souvient Normand Chaurette, j'écrivais *Fêtes d'automne*, qui a eu la chance d'être monté au Théâtre du Nouveau-Monde, et *Provincetown Playhouse*, juillet 1919, j'avais 19 ans, avec quoi on a fermé le Café Nelligan en 1982. Je m'y essayais à un jeu un peu pirandellien, rigoureux. Certains ont dit: théâtre injouable. Ça m'a bloqué, après. Je suis donc revenu au premier degré avec *La Société de Métis* (je n'ai jamais mis les pieds ni à Provincetown ni à Métis), pièce sur la peinture, les portraits, l'âme d'un lieu et d'une époque, que les gens n'ont pas prise au premier degré, et qui posait de gros problèmes de mise en scène.

Et puis, en 1988, le Quat'Sous présente *Fragments d'une lettre d'adieu lu par des géologues*, avec Jean-Louis Roux dans le rôle principal. Garrañ la verra, lui, au Sommet de la Francophonie. En deux ans, *Fragments* fera l'objet de huit productions, à Bruxelles, Winnipeg, Ottawa, Toronto, à l'Université de Montréal, à Paris. « Pour moi, c'est très énigmatique, comment j'ai essayé de me voir à travers ces géologues, comment je me suis jeté là-dedans comme dans l'océan, avec ce fragment mystique à la fin, sans mouvement d'acteur, avec ce discours de l'Asiatique exprimant sa culture millénaire... »

Les Reines, elles, sont nées, indirectement, de la proposition faite naïgère à l'auteur, par un metteur en scène pensant à un théâtre en voie d'agrandissement, d'établir une traduction libre de la pièce de Shakespeare, *Richard III*. Aucun rapport avec la traduction d'Antonine Maillet montée par André Brassard à l'automne 1989. Chaurette travaillait en fonction de cette commande, mais sans beaucoup de conviction.

« Ou plutôt j'étais heureux, dit-il, quand je travaillais avec les femmes, sur le texte des quatre reines de la pièce, moins ailleurs, et j'accrochais sans rémission à l'acte IV, au moment où Elisabeth, devant la Tour de Londres, demande aux autres reines de supplier les pierres derrière lesquelles Richard a enfermé les deux enfants, qu'il fera exécuter. 'Pitié! Mon tourment affolé prend congé de vos murs à jamais...' J'accrochais, mais les reines me fascinaient. Alors j'ai abandonné l'idée mais j'ai gardé les reines, qui, je crois bien, ne doivent plus grand chose à Shakespeare.

« J'en ai même deux de plus, qui ont au moins existé dans l'histoire: Anne d'Exter, qui est muette mais pas jusqu'à la fin et à qui j'ai inventé un vécu (c'est Pol Pelletier qui l'interprète), et Isabelle, une ambitieuse finie, soeur d'Anne, femme de Georges, duc de Clarence, que joue Élise Guilbault.

« Les autres reines sont, bien sûr, mieux connues puisqu'elles sont dans *Richard III*: la duchesse d'York, la mère d'Édouard IV, qui a ici 99 ans, interprétée par Andrée Lachapelle; la reine Marguerite, « dépuissière, dit l'auteur, plus prophète mais déçue » (Michelle Rossignol); Elisabeth la tourmentée, reine d'Édouard IV (Marthe Turgeon); Lady Anne enfin, veuve, dans Shakespeare, du fils d'Henri VI, irresponsable, criminelle, que l'auteur nous présente à 12 ans et qui est interprétée par Linda Sorgini.

Et tout se passe un jeudi de 1483, avec la tempête de neige dehors et l'épouvante à l'intérieur, avec le poids sanglant de Richard III sur ces six destinées, avec l'annonce imminente de l'exécution des enfants, qui sont ici des bébés naissants de 24 heures. Un jeudi cependant comme les autres, où, explique l'auteur, « pour tromper la fadeur des jours », les reines se livrent à une sorte d'élévation hebdomadaire, sur des petits bancs, avec des parures. La duchesse d'York y viendra mourir, le jour même de ses 100 ans.

Normand Chaurette dit avoir beaucoup travaillé le langage de ses reines, la musique, la sonorité, les périphrases d'allure un peu archaïque. C'est, dit-il, une langue-exploration, un peu comme les géologues avaient leur langage technique.

Shakespeare partout, avec Lepage et *Le Songe*, *Roméo et Juliette*, Alice Ronfard et *La Tempête*, Jean-Pierre Ronfard et *Falstaff*. Avec ce *As You Like It* que Chaurette a traduit à partir d'un découpage de Hausvater, « histoire ésotérique proche de Ionesco, de ces personnages poétiques, funambulesques, qui deviennent fous dès qu'ils entrent dans la forêt... »

Avec Antonine Maillet et André Brassard exprimant aussi, on le sait, « le sanglier » Richard III... Normand Chaurette pense que le hasard qui a présidé à sa rencontre avec Brassard, metteur en scène des *Reines*, a bien fait les choses. « Brassard a aidé le texte à se décapoter comme il a aidé l'acteur à se trouver, à jouer selon ce qu'il est, lui, à nous surprendre. Intuitivement, Brassard ne va jamais contre celui que tu es, même comme acteur, et que toi, quelquefois, tu connais mal. On veut corriger quelque chose. Non, touche pas à ça, ça, c'est toi... »

Rencontre d'autant plus importante pour Normand Chaurette que c'est aussi Brassard qui va mettre en scène sa prochaine pièce, à dix personnages, comme une suite modernisée des *Reines*, intitulée, celle-là, *La Capture des cigales*.

« Brassard, dit Chaurette, m'aide à rendre tout ça très articulé au niveau de la structure, non tant par des changements au texte que parce que sa réflexion incite l'auteur à retravailler. Et ce fil fragile fortifie toute la production. Tout ça respire, sans greffe, ça vit en se faisant, au contraire de quelque chose de publié déjà et de fini. Tout cela trouve son ton, ce qui n'est pas toujours aisé, car s'il y a des degrés de lectures pour les classiques, cela ne tient plus dans une création.

Normand Chaurette, on le voit, travaille beaucoup. Lui qui était, ces dernières années, directeur de production dans une maison d'édition, est heureux de dire aujourd'hui: « Je suis écrivain à plein temps. Il ajoute: C'est le chien qui est responsable. Il était obligé de passer toute la journée enfermé à m'attendre. »

CINEMA

Toutes les informations à paraître dans cette page doivent parvenir par écrit au DEVOIR au plus tard le mardi de chaque semaine. Demandes d'insertion ou corrections doivent être adressées à l'attention de Christiane Vaillant.

ASTRE I: (327-5001) — *Awakening* 7 h, 9 h 30, 11 h 15, 14 h, 7 h, 9 h 30 ven. sam. dern. spect. 11 h 45: *Kindergarten Cop* 7 h, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45 — *III: Home Alone* 7 h 15, 9 h 30, 11 h 15, 14 h, 7 h, 9 h 30, 11 h 15 — *Ding et Dong le film* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 3 h 5, 5 h, 7 h 10, 9 h 20, sam. dim. 1 h, 3 h 5, 5 h, 7 h 10, 9 h 20

BÉRRI I: (288-2115) — *Ding et Dong le film* 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30, 11 h 30, 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15: *Ding et Dong pour mourir* 1 h 30, 3 h 45, 7 h 10, 9 h 30

BONAVENTURE I: (861-2725) — *Home Alone* 7 h, 9 h, dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h, 11 h — *Havana* 8 h, 6 dim. 1 h 30, 4 h 30, 8 h

BROSSARD I: (465-5906) — *Désigné pour mourir* 7 h 05, 9 h 20, sam. dim. 2 h 15, 4 h 30, 7 h 05, 9 h 20: *Kindergarten Cop* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 10: *Ding et Dong le film* 7 h 20, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h 20, 9 h 30

CARRÉFOUR LAVAL I: (688-3684) — *Home Alone* 7 h 15, 9 h 30, sam. dim. 1 h 05, 3 h 20, 5 h 45, 7 h 15, 9 h 30: *Un bébé au Sahara* 7 h, 9 h 45, sam. dim. 1 h 15, 3 h 30, 5 h 45, 7 h 30, 9 h 45, sam. dim. 1 h 15, 3 h 30, 5 h 45, 7 h 30, 9 h 45 — *Edward Scissorhands* 7 h 30, 9 h 30, sam. dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30: *Le prince Casse Noisette* sam. dim. 12 h 30 — *Kindergarten Cop* 7 h 05, 9 h 25, sam. dim. 2 h, 4 h 15, 7 h 05, 9 h 25: *Désigné pour mourir* 7 h 20, 9 h 35, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 15, 7 h 20, 9 h 35

CENTRE EATON I: Mill — *Not Without My Daughter* 1 h, 3 h 30, 5 h 45, 9 h 20 sam. dern. spect. 11 h 50: *Coeur de lion* 12 h 20, 2 h 35, 4 h 50, 7 h 15, 9 h 40 sam. dern. spect. 11 h 50: *Bianca en Australie* sam. dim. 12 h 10, 2 h 30 — *Trois hommes et une cruche* 12 h 10, 2 h 30, 4 h 50, 7 h 15, 9 h 40, sam. dim. 1 h 45, 3 h 50, 6 h 15, 8 h 40, 11 h 15

CINÉMA ÉGYPTIEN I: 1455 Peel, Mill — *Awakenings* 2 h, 4 h 25, 7 h 9 h 30: *Misery* 12 h 45, 3 h 50, 5 h 10, 7 h 25, 9 h 40: *Mermmaids* 12 h 45, 2 h 50, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 30

CINÉMA JEAN-TALON I: Mill — *The Godfather part 3* 6 h 15, 9 h 30, sam. dim. 12 h, 3 h 10, 6 h 15, 9 h 30

CINÉMA OMEGA I: — *Bernard et Bianca en Australie* sam. dim. 1 h — *Cyrano de Bergerac* ven. 7 h, 9 h 30, sam. dim. 3 h 30, 7 h, 9 h 30, lun. au jeu. 8 h 20 — *Vincent et moi* sam. dim. 1 h, 3 h — *Rocky V* 7 h 10, 9 h 20, sam. dim. 5 h, 7 h 10, 9 h 20 — *3 Cœurs de lion* 7 h 05, 9 h 10, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h 05, 9 h 10

CINÉMA PARLÉ I: 3662 bou. St-Laurent, Mill (343-6001) — *La plume de l'impératrice* 19 h, 21 h 15

CINÉMA PARIS I: Mill (875-7284) — *Vertigo* 2 h, 7 h — *Avalon* 4 h 30, 9 h 30 — *The Nine Lives of Fritz the Cat* 2 h

CINÉMA POINTE-CLAIRE I: 6361 Trans-Canada — *Edward Scissorhands* 7 h, 9 h 15, 11 h 30, 1 h 15, 3 h 30, 5 h 45 — *Kindergarten Cop* 7 h 15, 9 h 25, sam. dim. 12 h 45, 2 h 55, 5 h 05, 7 h 15, 9 h 25: *Misery* 7 h, 9 h 15, 11 h 30, 1 h 15, 3 h 30 — *Awakenings* 7 h, 9 h 25, sam. dim. 2 h, 4 h 25, 7 h, 9 h 25: *Home Alone* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 12 h 30, 4 h 40, 7 h 10, 9 h 30 — *Dances with Wolves* 8 h 15, sam. dim. 1 h 30, 5 h, 8 h 15

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE: (842-9768) — *Le veuglette* 18 h 35 — *Un enfant dans la ville* 15 h — *La cavalerie héroïque* 18 h 35 — *Tarakanova* 20 h

CINÉMA V I: 5560 Sherbrooke O. (489-5559) — *Russula House* 6 h 30, 9 h 10, sam. dim. 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 10: *Bonfire of the Vanities* 6 h 20, 9 h 15, sam. dim. 12 h 45, 3 h 30, 6 h 20, 9 h 15

CINÉPLEX I: (849-4518) — *Tatie Danielle* 1 h 20, 4 h 15, 7 h 10, 9 h 30: *Mermmaids* 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40: *La recrue* 1 h 15, 4 h, 7 h, 9 h 25: *White Palace* 1 h 05, 3 h 05, 5 h 05, 7 h 05, 9 h 05: *Misery* 1 h 05, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 35, 9 h 35: *Europa Europa* 1 h 10, 3 h 45, 7 h 9 h 20: *Kindergarten Cop* 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40: *Edward Scissorhands* 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40: *La fracture du myocarde* 1 h 15, 4 h, 7 h 05, 9 h 15

COMPLEXE DES JARDINS I: (288-3141) — *Un thé au Sahara* 1 h 45, 4 h 15, 7 h, 9 h 35: *Il danse avec les loups* 1 h 30, 5 h, 7 h 30: *La gloire de mon père* 2 h, 4 h 30, 7 h 30, 9 h 15: *Les sirènes* 1 h, 3 h 05, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 25

COMPLEXE GUY-FAVREAU / O.N.F.: 200 ouest bou. Dorchester, Mill (283-8229) — *Hotel Chronicle* 19 h. (8 au 13 janv.)

CONSERVATOIRE D'ART CINÉMATOGRAPHIQUE: (848-3878) — *Far From the Madding Crowd* 19 h — *Black Swan* 21 h — *Evening Belis* 21 h

CRÉMAZIE: (388-4210) — *Ding et Dong le film* 7 h 15, 9 h 20, sam. dim. 1 h, 3 h 15, 5 h 20, 7 h 15, 9 h 20, mer. 9 h 30

DAUPHIN I: (721-6060) — *Il danse avec les loups* 8 h, sam. dim. 1 h 30, 5 h, 8 h 30: *White Palace* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 2 h, 4 h, 7 h, 9 h 30

CINÉMA DÉCARIE I: (341-3199) — *Mermmaids* 7 h, 9 h 20, sam. dim. 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 20: *Home Alone* 7 h 30, 9 h 45, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45

DORVAL I: (631-8586) — *Not Without My Daughter* 6 h 30, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15: *Look Who's Talking Too* 7 h, 9 h, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 15: *Lion Heart* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h 16, 4 h, 7 h, 9 h 30: *Three Men and a Little Lady* 7 h 30, 9 h 40, sam. dim. 3 h, 7 h 30, 9 h 40 — *Rescuers Down Under* sam. dim. 12 h 45, 5 h 15

et moi sam. dim. 12 h 20, 2 h 20 — *Rocky V* 7 h 10, 9 h 30, sam. dim. 4 h 30, 7 h 10, 9 h 30, sam. dern. spect. 11 h 50: *Bernard et Bianca en Australie* sam. dim. 12 h 10, 2 h 30 — *Look Who's Talking Too* 7 h, 9 h, sam. dim. 4 h 50, 7 h 9 h, sam. dern. spect. 11 h 30: *Not Without My Daughter* 7 h, 9 h 20, sam. dim. 12 h 10, 2 h 20, 4 h 40, 7 h, 9 h 20, sam. dern. spect. 11 h 50: *Coeur de lion* 7 h 20, 9 h 40, sam. dim. 12 h 20, 2 h 40, 5 h, 7 h 20, 9 h 40, sam. dern. spect. 11 h 50

LAVAL 2000 I: (687-5207) — *Ding et Dong le film* 7 h 30, 9 h 30, 11 h 30, sam. dim. 1 h 40, 3 h 35, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30: *Maman j'ai raté l'avion* 7 h, 9 h, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h

LOEWS I: (861-7437) — *The Sheltering Sky* 12 h 30, 3 h 20, 6 h 05, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 35: *Bonfire of the Vanities* 1 h 15, 3 h 55, 6 h 45, 9 h 25, sam. dern. spect. 11 h 50: *Russula House* 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15, sam. dim. 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 10: *Three Men and a Little Lady* 1 h 30, 4 h 05, 6 h 40, 9 h 10, sam. dern. spect. 11 h 30: *Cyrano de Bergerac* 12 h 45, 3 h 35, 6 h 20, 9 h 05, sam. dern. spect. 11 h 35

OUIMETSCOPE: (525-8600) — sam. Salle 1: *La rose des sables* 19 h — *Nikita* 21 h — Salle 2: *Rosalie fait ses courses* 17 h 30, 9 h 40, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45 — *Barry Lyndon* 15 h 30 — *La rose des sables* 19 h — *Réves* 21 h — Salle 2: *Un zoo la nuit* 14 h 15 — *Le diable au cœur* 16 h 30 — *Jane B.* 19 h 30 — *Easy Rider* 21 h 30

PALACE I: — *Lionheart* 12 h 40, 3 h, 5 h 10, 7 h 25, 9 h 40, sam. dern. spect. 11 h 30: *55:11 — Look Who's Talking Too* 1 h 20, 3 h 30, 5 h 45, 7 h 9 h, sam. dern. spect. 11 h 30: *III: Kindergarten Cop* 7 h 05, 9 h 20, sam. dim. 1 h 30, 3 h 45, 6 h 05, 8 h 20, 10 h 45: *Rescuers Down Under* sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40: *Goodfellas* ven. 12 h 05, 3 h, 6 h, 9 h, sam. dim. 6 h, 9 h, 11 h 30: *Almost an Angel* 12 h 20, 2 h 30, 4 h 40, 6 h 50, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 20: *The Rookie* 1 h, 3 h 30, 6 h 15, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 35

PARADIS I: (354-3110) — *Maman j'ai raté l'avion* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 10: *Ding et Dong le film* 7 h 30, 9 h 40, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40: *Désigné pour mourir* 7 h 10, 9 h 20, sam. dim. 1 h 10, 3 h 20, 5 h 30, 7 h 40, 9 h 50

PARISIN I: (866-3856) — *Monsieur Hire* 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h, 11 h — *Mery pour toujours* 1 h 15, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15: *Une histoire inventée* 12 h 45, 2 h 50, 5 h, 7 h, 9 h 20: *Le mari de la coiffeuse* 1 h 05, 3 h 05, 5 h 05, 7 h 05, 9 h 05: *Fantasia* 1 h 30, 4 h 30, 6 h 30, 8 h 30, 10 h 30, 12 h 30, 2 h 55, 5 h, 7 h 05, 9 h 10: *Les meilleurs moments des films publicitaires* 1 h 15, 3 h 20, 5 h 25, 7 h 30, 9 h 35

PLACE ALEXIS NIHO I: (335-4246) — *Edward Scissorhands* 2 h, 4 h 20, 7 h, 9 h 10: *Kindergarten Cop* 2 h 15, 4 h 40, 7 h, 9 h 15: *Prédator* 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 15

PLACE LONGUEUIL I: (679-7451) — *Maman j'ai raté l'avion* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 15, 7 h, 9 h 10: *Il danse avec les loups* 8 h, sam. dim. 1 h 25, 4 h 50, 7 h 10, 9 h 20, sam. dern. spect. 11 h 20

LE RIALTO: 5723 ave du Parc, Mill (274-3550) — *The Nasty Girl* 7 h 15, 9 h 30 — *dim. The Sound of Music* 2 h — *Reversal of Fortune* 5 h 15 — *The Nasty Girl* 7 h 15, 9 h 30

QUARTIER LATIN I: Mill (849-0041) — *La gare* 7 h 30, 9 h 30, sam. dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30

VERSAILLES I: (353-7880) — *Coeur de lion* 7 h 15, 9 h 30, sam. dim. 12 h 40, 2 h 50, 5 h, 7 h 15, 9 h 30, sam. dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30, sam. dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30, sam. dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30, sam. dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30

MUSIQUE Classique

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DU QUÉBEC: 100 est Notre-Dame, Montréal — Salle Gabriel-Cusson. Concert: six des professeurs Denis Brott, violoncelle, André Sébastien Savoie, piano, Suzanne Blondin, piano, oeuvres de Bach, Ravel, Barber, Debussy, Beethoven, le 12 janv. à 20h.

ÉCOLE VINCENT D'INDY: 628 chemin Côte-St-Catherine, Montréal — Rémy de Martin Caron, Président de l'APMO, le 13 janv. à 14h30.

ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE: Émile Henri-Julien et Rachel, Montréal — L'organiste Jacques Boucher, sam. à la messe de 17h, dim. aux messes de 10h et 11h. Le grand orgue est tenu par Francis Panneton, les 12-13 janv. — Le Chœur de Blainville sous la dir. de Isabelle Guindon et Jacques Boucher, à 10h, le 13 janv.

ÉGLISE ST-MARC DE ROSEMONT: 2602 est Beaubien, Montréal — Recital de Mireille Bégin-Lagacé, organiste, oeuvres de Bach, Letendrel, Morel, Schumann, Gigout et Widor, le 13 janv. à 14h30.

MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE: 6706 Deslauriers, Montréal — Musique de chambre, dir. Robert Verbees, avec Noëlia et Solange Bouchard, violonistes, Isabelle Chouard et Pierre Alain Bouvrette, violoncellistes, Christiane Patenaude, pianiste, et l'artiste Laurent Patenaude, le 13 janv. à 14h.

ORATOIRE ST-JOSEPH: 4300 Rive-Marie, Montréal (333-2111) — Le Chœur Les Petits chanteurs du Mont-Royal, dir. Gilbert Patenaude, à la messe de 11h — A 15h30, Raymond Daveluy à l'orgue

EXPOSITIONS Ateliers et galeries

ARTES GALERIE D'ART: 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) — Oeuvres de Barrette, Cheminaud, Dussau, Foreman, Icar Louis, Laperrière, Lemieux, Riopelle, Tappin, et sculpteurs de Barreil, Pott, Rehm et Spérandi.

ARTICLE: 4060 St-Laurent ste 106, Montréal (842-9686) — Oeuvres de Mary Catherine Newcomb, du 12 janv. au 10 fév.

ATELIER: 11715 Georges-Pichet, Montréal-Nord (327-0830) — Tableaux à l'huile, oeuvres de Clodette Piché, déc. et janv. mex. au dim. 13h à 18h.

AXE NÉO-7: 205 rue Montcalm, Hull (819-771-1221) — Installation sonore de Paul Landon, et installation de Yves Champagne, du 9 janv. au 2 fév.

BAR LA CERVOISE: 4457 St-Laurent, Montréal — Exposition de Jean-Claude Bouton, du 9 au 21 janv.

BOURSE D'OEUVRES D'ART DE MONTREAL: 5487 Paré, Ville Mont-Royal (341-6333) — Grande salle d'exposition et de vente d'oeuvres d'art — Plusieurs artistes y exposent leurs oeuvres, du mar. au dim. 10h à 18h.

CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS: 4247 St-Dominique, Montréal (842-4300) — Oeuvres de Jocelyne Barbeau, du 15 janv. au 14 fév.

CENTRE SAIDYE BRONFMAN: 5170 chemin Côte St-Catharines, Montréal (739-2301) — Oeuvres de Arnaud Maggs, du 18 déc. au 31 janv.

CENTRE COPIE ART: 813 est Ontario, Montréal (521-3000) — Exposition-bénéfice contre la famine en Union Soviétique, oeuvres de P. Bonhomme, J. Charbonneau, J.P. Gagnon, T.Y. Lau, S. Marin, G.

Muhleck, J.W. Stewart, jusqu'au 1er fév.

CENTRE CULTUREL VANIER: 15 bouf. Maple, Châteauguay — Oeuvres de Hubert Neault, du 13 janv. au 3 fév.

CENTRE DE DESIGN DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL: 200 ouest Sherbrooke, Montréal — « Débat public contradictoire » en collaboration avec la revue Architecture Québec, du 17 janv. au 24 fév.

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS: 185 rue du Palais, St-Jérôme (432-7171) — Oeuvres de Graham Cantieni et oeuvres des étudiants en arts plastiques du Cégep de St-Jérôme, du 13 janv. au 24 fév.

CENTRE INTERNATIONAL DE DESIGN: 85 ouest St-Paul, Montréal — Exposition sur le design contemporain allemand, du 6 déc. au 15 janv., lun. au dim. 9h à 18h.

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PAS-TEUR: 100 est Sherbrooke, Montréal — Série Kôchel de Arnaud Maggs, du 20 déc. au 10 fév.

CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine, ste 444, Montréal (393-8248) — Oeuvres de Ginette Prince et Monon-Bigotte Thibault, du 12 janv. au 23 fév.

DAZIBAO: 4060 St-Laurent espace 104, Montréal (845-0063) — Oeuvres de Michel Gaboury, du 5 janv. au 3 fév.

ENCADREMENT IDÉE: 235 St-Paul O., Montréal (288-5820) — Oeuvres d'artistes canadiens et américains — Également affiches, encadrements, laminage, du 10 janv. au 31 janv.

ENGRAVME: 263 est St-Vallier, Québec (418-529-0972) — Oeuvres de Marcel Jean, du 10 au 31 janv.

EXPOSITION: 1465 Stanley, Montréal (525-6033) — « L'Étre et le néon: la publicité avide » oeuvres de Mario Bélie, P.K. Langshaw, Deborah Margo et Devora Neumark, du 1er au 30 janv.

EXPOTEC: Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et St-Laurent — Exposition interactive à caractère scientifique, technologique et culturel sur le thème des sports, du mer. au dim. 10h à 22h.

GALERIE ACTION: 190 rue Laurier, St-Jas sur-Richelieu (346-5372) — Conseil des Arts Textiles, du 10 janv. au 3 fév.

GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE: 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) — Artistes de la galerie et nouveaux artistes: J.R. Veilleux, Missakian, Auclair, M. Cing Mars et V. Bordeleau

GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPELLI: 100 est de Gentilly, Longueuil (679-2630 poste 324) — Événement regroupant des artistes de la région de Montréal, du 15 janv. au 8 mars

GALERIE D'ART CONCORDIA: 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Redéfinir une forme d'art: la courtpeinture, du 10 janv. au 16 fév.

GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS DE MONTREAL: 2122 rue Crescent, Montréal — Oeuvres récentes de Claude Saint-Jacques, du 12 déc. au 18 janv., lun. au sam. 10h à 18h.

GALERIE L'ART FRANÇAIS: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres des artistes de la galerie

GALERIE D'ART DU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC: Québec — Peintures des années 80, huiles et acryliques de Cantieni, Dorion, Johnson, Joffile, Lavoie, Lemoine, Merodith, Smith et Sullivan, du 10 oct. au 13 janv., ouvert les soirs de spectacles

GALERIE ART PLUS: 1691 chemin de la Rivière aux Corises, Magog (819-868-2095) — Oeuvres de Bédard, Marcoux, Plourde, Quin, Richard et Trotier, du 9 déc. au 1er janv.

GALERIE D'ART STEWART: 176 Bord du Lac, Rivière-Clair (630-1254) — Le Service de Prêt et Vente: la nouvelle collection, du 8 déc. au 13 janv. — Galerie de Bonnie Baxter et sculptures de Jacques Lavigne, du 19 janv. au 24 fév.

GALERIE D'ART SERGE TURGEON: 2080 Crescent, Montréal (287-7172) — Oeuvres de Jackson, Masson, Soulikias, Richard, Little et Surrey, mer. au dim.

GALERIE PIERRE BERNARD: 141 Champlain, Hull (819-777-4437) — Oeuvres choisies de Bauchene, Bellefleur, Bruni, Cantin, Gagnon, Iacurto, Latulipe, Lecor, Richard, Rousseau, Simpkins, Soulikias, Salo, jusqu'au 11 fév. — Oeuvres de Valérie Bachelier, du 13 au 28 fév.

GALERIE SIMON BLAIS: 4521 Clark, ste 100, Montréal (849-1165) — Oeuvres de Barraud, Bougie, Dussau, Hasegawa, Monir, Picotte, mar. au sam. de 9h30 à 17h30.

GALERIE BOUTIQUE D'ART MME ALONZO: 219 est Prince-Arthur, Montréal — Bronzes, dessins, mixtes, Claire Dufresne, jusqu'au 15 janv., mar. au sam. et sur rendez-vous

GALERIE CHANTAL BOULANGER: 372 ouest Ste-Catherine, local 502, Montréal (397-0044) — Oeuvres de Françoise Boulet, du 1er déc. au 12 janv.

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Oeuvres de Jaček Jarmuzkiewicz, et de Michel Daigneault, du 12 janv. au 9 fév.

GALERIE CLARK: 1591 rue Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) — Oeuvres de Louise Gagnon et Pierre Duranico, jusqu'au 27 janv., jeu. au dim.

GALERIE DARE-DARE: 4060 St-Laurent ste 211, Montréal (844-8327) — Peintures de Suzanne Boucher, du 9 au 27 janv.

GALERIE ESPERANZA: 2144 Mackay, Montréal (933-6455) — Artistes de la galerie, à compter du 1er déc.

GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2616) — Peintures récentes de Lucio De Heusch, du 12 janv. au 7 fév., mar. au sam.

GALERIE HORACE: 906 King O., Sherbrooke (819-821-2326) — Salle 1: Peintures de Ouf Hanel — Salle 2: Oeuvres de Louis Lafontaine, du 4 au 27 janv.

GALERIE FRANÇOIS LEMAI: 4524 De La Roche, Montréal (842-3639) — Estampes originales de maîtres européens et japonais du 20e siècle

GALERIE MAXAM: 611 Richelieu, St-Marc-Sur-Richelieu (584-3377) — Oeuvres d'artistes contemporains et traditionnels, en permanence, du mer. au dim. de 12h à 18h.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281) — Collection permanente, oeuvres de Ayotte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle, et autres, lun. au ven. 10h à 17h30.

GALERIE MONTCALM: 25 Laurier, Hull — Bronzes récents de Robert Roussel, du 19 déc. au 27 janv.

GALERIE OPIUS 2: 3981 St-Laurent, ste 210, Montréal (499-0235) — Oeuvres récentes de Evelyn Dufour, Hannibal Sroufi et Yang Zheng-Xin, du mer. au dim.

GALERIE PINK: 1456 ouest Notre-Dame, Montréal (935-9851) — Exposition de groupe du 19 déc. au 13 janv. 1991.

GALERIE SUZANNE RÉMILLARD: 1227 Amherst, Montréal (526-8451) — « Rivard vers d'autres rivages » oeuvres de Rivard, Béha, Bernèche, Contro, Cousineau, Parreau, Rémillard et Tibo, du 28 nov. au 20 janv.

GALERIE ROLLAND: 2350 Guy, Montréal (932-9739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussau, Ting, Pellan, Riopelle et autres, lun. au ven. 10h à 17h30.

GALERIE BARBARA SILVERBERG: 2148 Mackay, Montréal (932-3987) — Travaux récents de Jacques québécois: D. Brouillette, S. Cwlich, S. Day, S. Low, B. Sinard et G. Winzen — Oeuvres de John Chalke, du 12 janv. au 2 fév.

GALERIE SKOL: 4060 St-Laurent espace 107, Montréal (842-4021) — Oeuvres de L

ARTS VISUELS

Richard Deschênes et l'immensité de la peinture

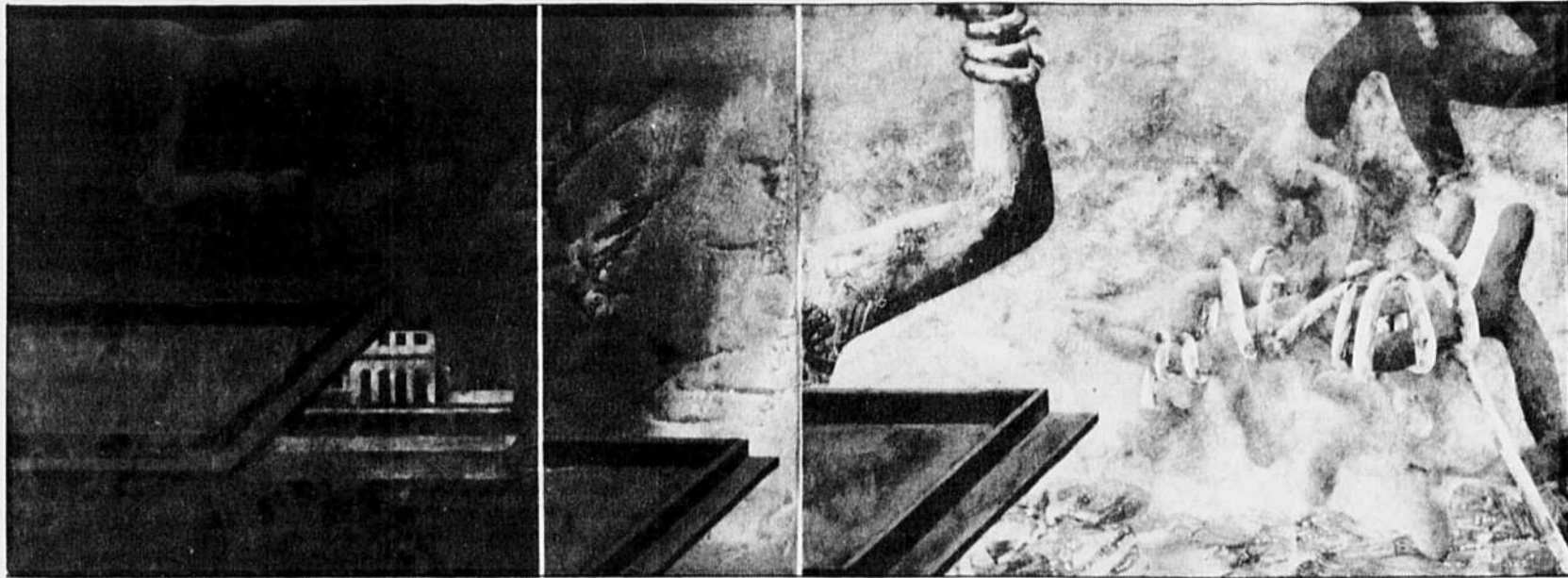
Richard Deschênes
Galerie Trois Points
307, ouest Saint-Catherine
jusqu'au 2 février.

Claire Gravel

LES 17 PEINTURES récentes de Richard Deschênes, galerie Trois Points, montrent une inspiration riche, un incessant travail formel et coloré qui puise dans un symbolisme très personnel pour construire une oeuvre immense et très belle.

Diplômé en arts plastiques de Concordia depuis à peine six ans, voici la seconde exposition solo de ce jeune artiste qui ne fait que peindre et voyager autour du monde, en quête de lumière nouvelle pour ses tableaux.

Il y a deux ans, ceux-ci étaient sombres. Ils semblaient parler d'un univers souterrain parsemé de plages de couleurs brillantes. Sont démembrés certains motifs sacrés, empruntés à la mythologie mésopotamienne qui a beaucoup marqué l'imagination de l'artiste pendant son adolescence, et cette manière d'assembler plusieurs peintures en diptyque ou triptyques jusqu'à produire des oeuvres de 21 pieds de long par 6 de hauteur, grouillantes de dessins cachés où chaque forme a été mo-



Huevo, acrylique et fusain sur papier de Richard Deschênes.

délée au fusain, créant de saisissants effets de profondeur.

Mais ce travail des dix derniers mois innove. L'oeuvre sort de terre. Et si elle donne à voir un lieu tout aussi conjectural, il est à présent à la surface du monde. La minéralité des tons a laissé la place à des teintes vertes et bleues plus aérées et liqui-

des à la fois, fluides comme l'atmosphère.

Dans ces oasis désertées surviennent des mirages : au-dessus des algues et des racines qui forment une jungle verdoyante, des pattes de lions dessinent de curieux nuages (Huevo II), les toits des palais s'en-voient, des ossements se transfor-

ment en tiges (Huevo I), des sabots en branches (Loh), les vagues de la mer font surgir d'étranges volcans d'où jaillissent à leur tour des arbres (Egnis) et partout, des pierres arrondies s'enfont comme des montagnes. « Les roches ont remplacé les personnages » me dit Deschênes. Creusées comme des visages, elles

se dressent comme une armée dans Egnis.

Ces formes étonnantes dans leur foisonnement nous parlent avant tout de peinture. La matière picturale vibre de toutes sortes d'effets. L'acrylique diluée fait transparaître des tonalités très fines où l'artiste assourdit sa couleur. Cela confère aux

tableaux un air archaïque. « Je suis anti-expressionniste. On ne voit aucun coup de pinceau dans mes tableaux » dit Deschênes, qui craint le maniérisme quand il vient marquer sa surface de taches abstraites ou d'empreintes de ses mains. À peine lisibles dans l'étendue de ce qui est figuré avec tant de soin, ces éléments désirés pour marquer la bi-dimensionnalité de la surface, ressemblent à des accidents mineurs.

Deschênes peint davantage sur toile ou sur panneau de bois qu'avant. Il insiste dans Cloh sur l'aspect sculptural, avec des grisailles transformant le taureau et les gardes en statues.

Comme les formes qui peuplent ces oeuvres surréelles proviennent de recherches sur des objets trouvés ou des souvenirs, les titres, écrits dans la peinture sont issus d'un travail de déconstruction du mot. « Egnis, c'est singe à l'envers. Ça pourrait être le nom d'un arbre. Je veux faire avec le mot une peinture sonore. Ainsi Egnis a une résonnance plus haute que Loh qui vient de holy, saint; Oro est plus sombre. Les mots sont davantage des sons, des tonalités. »

Et ces constructions, sonores et picturales, rayonnent d'un profond symbolisme religieux. Pour Deschênes, les formes du sacré sont les plus fortes. Et elles nous éblouissent.

L'Être et le néon

Station de métro Peel

Sortie Stanley
Jusqu'au 30 janvier 1991

Jean Dumont

NOTRE MÉTRO de Montréal, en dehors de ses indéfinissables et multiples qualités, fait partie de ces lieux énigmatiques qui semblent n'avoir d'autre existence propre que leur simple valeur d'usage. Négatif schématique des grands axes de la ville, il n'en dit, dans la litanie des stations, que la toponymie ponctuelle et abstraite. C'est le lieu de passage par excellence. Celui où l'énorme majorité d'entre nous se côtoient sans se rencontrer, comme nous y côtoyons d'ailleurs l'art public qui tente de l'habiter. Même les notes des gentils musiciens ambulants ne nous semblent pas une musique réelle, mais flottent simplement autour de nous, abandonnées dans la longueur interminable des couloirs.

« Nulle ville ne peut se nommer de ce nom de communauté si elle ne plonge pas les pieds dans sa propre nécropole » (M. Serres). C'est peut-être pourquoi, dans certaines stations, on expose dans des vitrines des vestiges provenant de fouilles archéologiques effectuées en d'autres points de la ville. Hors de cela, le fondement de la cité n'est nulle part sensible dans ces tunnels qui ne font qu'en traverser les fondations.

Les accès qui mènent à ces lieux tout à la fois étranges et familiers sont en général parfaitement neutres et anonymes. Comme si on avait voulu, sur quelques dizaines de mètres, ménager un sas entre la ville du

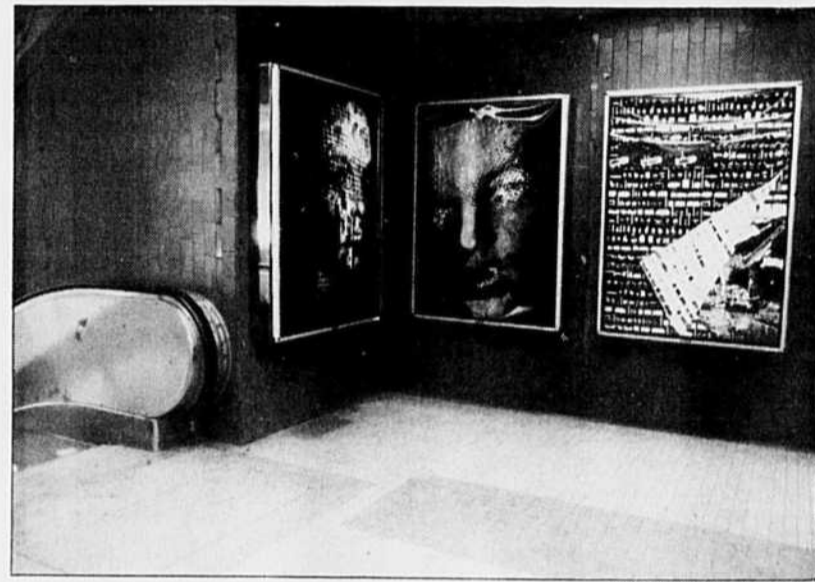


PHOTO PAUL LITHELAND

L'Être et le néon, exposition au métro Peel.

dessus et les passages du dessous. C'est exactement dans cet entre-deux mondes que quatre photographes montréalais ont décidé d'exposer leurs travaux. Mario Bélisle, P.K. Langshaw, Deborah Margo et Devora Neumark y sont réunis là, à la sortie Stanley de la station Peel, sous la bannière éphémère de *L'Être et le néon* — La publicité avide, qui est aussi le titre de leur exposition, et dont les jeux de mots soulignent un aspect de leurs préoccupations.

Le fait qu'à New York, Paris, Toronto ou Montréal, les événements tenus dans le métro gagnent en popularité à autant à voir avec le désir des artistes de toucher un nouveau type de public, qu'avec la rareté, de

plus en plus grande pour eux, des lieux adéquats d'exposition. Viennent s'ajouter à cela dans le cas de cette manifestation, et à cause de l'emplacement très particulier qu'elle occupe, la curiosité, et le risque, de se mesurer, dans l'oeil de ce même public, à l'efficacité redoutable, bien que souvent sous-estimée, des techniques de la publicité commerciale.

Il faut préciser que, dans l'arsenal de ces techniques, les artistes n'ont choisi de se mesurer, et c'est tout à leur honneur, qu'à ce qui en était pour eux l'aspect à la fois le plus risqué et le plus exigeant : le fonctionnement subliminal; le fait que certaines publicités agissent sur nous alors que nous n'en sommes pas conscients, et que nous ne nous en rendons pas compte. Pour le reste, leurs oeuvres sont celles que nous pourrions voir dans n'importe quelle bonne galerie de la ville, spécialisée en photographie contemporaine. Mais, comme les placards publicitaires dont elles ont pris la place sur les murs du court vestibule et sur les trois ressauts qui marquent la voûte, au-dessus des escaliers mécaniques, nous avons bien peu de temps pour les voir.

Dès l'entrée, l'attention est mobilisée pour éviter ceux qui émergent d'en bas, puis pour ne pas trébucher sur les premiers degrés de l'escalier... Quelques secondes de descente, le temps à peine pour que 7, 8, 10 grandes photos inhabituelles vous sautent au regard, et déjà il est trop tard. Qu'avons-nous vu? Et qu'avons-nous retenu, hors du sentiment vague qu'il faudra mieux regarder la prochaine fois, ou que quelque chose, peut-être, a changé, dans le monde du dessous, depuis la dernière fois.

Si le couloir que nous avons cheminé cent fois nous semble aujourd'hui différent, ne serait-ce pas parce que, du coin de l'oeil, nous l'avons perçu autre dans les photos que Deborah Margo en a prises? À la fois plus vaste, et dans son artificialité fonctionnelle, semblable à tous

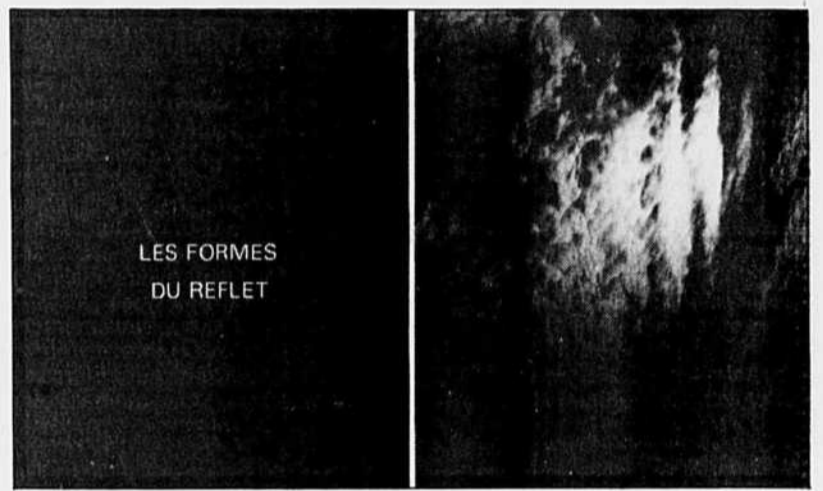
les autres. On comprend un peu, dans les photo-collages où elle a documenté les trajets des spectateurs dans les différents couloirs de cette même station Peel, pourquoi, au fond, nous nous arrêtons peu aux images : ce n'est pas tant que nous en sommes bombardés, c'est qu'en ces lieux c'est avant tout la fonctionnalité, propre et rutilante, qui nous est donnée à voir.

P.K. Langshaw se tient très près des techniques de la publicité, mais, contrairement à cette dernière, elle ne craint pas d'afficher l'épaisseur de son propos au lieu de le dissimuler sous des dehors anodins. Elle est aussi, parmi les quatre artistes, celle qui critique avec le plus d'évidence et de verve nos habitudes de comportements et de consommation. Elle révèle, sous un bleu où sont dessinés des meubles de luxe, la désolation d'une maison détruite, et la misère qu'elle engendre. Ou, sous les couches superposées des signes de la communications, depuis l'alphabet des sourds-muets jusqu'à ceux des langues de la terre, en passant par ceux des diverses époques de l'histoire, nos ententes éphémères, nos timides tentatives de règlement, et le souvenir de nos échecs.

La démarche de Devora Neumark tendrait plutôt à arracher, métaphoriquement, les tuiles et les céramiques qui pavent les couloirs pour nous faire prendre conscience de la terre nue et des strates de l'histoire qui y sont inscrites. Ses couloirs ne traversent plus en aveugles les fondations de la ville, mais veulent en vivre le fondement. Il s'agit d'un rêve évidemment, puisque ses belles photos ont été prises dans d'antiques souterrains parisiens...

C'est certainement les photos de Mario Bélisle qui sont les plus mystérieuses. Une tête de femme, toujours la même mais difficilement reconnaissable, émerge d'une couleur obscure, déformée par l'énormité du grain, voilée par un réseau de broches, ravivée par des avanies de surface. « Qu'est-ce donc que notre visage sinon une citation? » écrivait Barthes. Oui. Et parfois bien difficile à lire... Mais les liens qu'entretient ce visage photographié par Mario Bélisle avec le lieu et le propos de l'exposition sont à la fois ténus et graves. Ce visage ne fait plus partie du monde de la surface. Il est celui d'une jeune femme décédée depuis 7 ou 8 ans; il a été repiqué, sur acetate, dans les notices nécrologiques d'un journal, et a été rephotographié après avoir été posé sur une plaque de cuivre.

Le vernissage officiel de cette intéressante initiative aura lieu cet après-midi, au 1465 rue Stanley. Vous vous rendrez compte du curieux attrait que ces photos qu'ils ont à peine eu le temps de voir exercent sur des passants habituellement indifférents. L'art n'a sans doute pas dit son dernier mot.



LES FORMES DU REFLET

Dazibao, de Michel Gaboury.

Michel Gaboury, détournements photographiques

Claire Gravel

LES SUITES PHOTOGRAPHIQUES de Michel Gaboury se détournent de la réalité extérieure. Certaines parties ne représentent rien que la surface noire du papier directement exposé à la lumière, écartant l'appareil et le rituel qui entoure généralement la « prise » photographique.

« J'ai voulu faire une photo qui soit noire au même titre qu'une abstraction », me dit Gaboury en entrevue. « Avec la vitre, l'encadrement noir, cette impression directe fonctionne comme le dispositif de l'appareil photographique. Une image y apparaît, fantomatique, celle de la réflexion du spectateur. »

Il y a aussi des photographies de nuages repiquées sur des illustrations de peintures de Constable ou de Turner ou sur d'autres photographies, celles de Stieglitz.

À côté de l'abstraction « pure et dure » qui cite le fameux Carré noir (vers 1915) du peintre suprématiste russe Kasimir Malevitch, ces fragments de reproductions, démesurément agrandis, sont d'abord vus dans le lyrisme puissant de leur sujet, le nuage, merveille protéiforme et poreuse qui flotte sur des siècles de peinture. Gaboury, — lui-même un universitaire — connaît bien le livre de l'historien d'art Hubert Damisch, *Théorie du nuage*. Pour une histoire de la peinture.

« J'ai eu l'idée de combiner deux aspects de la modernité avec l'abstraction pure de Malevitch et le romantisme du nuage. La référence au nuage, c'est bien sûr Damisch, dit Gaboury, mais aussi Stieglitz pendant les dix dernières années de sa

vie dans ses Équivalents, où les nuages équivalent de la musique, de l'émotion. »

Or, ce ne sont pas des nuages que photographie Gaboury, mais des reproductions. S'il reprend la thèse de Damisch, c'est en photographie. À travers l'image, la trame de l'illustration est omniprésente. Le nuage alors, n'est plus le seul sujet. Déjà flou dans sa représentation picturale chez Constable ou Turner (l'autre aspect de la modernité), il se fait fantomatique, fragment errant, venant buter contre l'écran noir du monde sans objets de Malévitich.

Au-delà du motif (le nuage) c'est le travail photographique qui est ici mis en abîme : Gaboury taille, agrandit, rend visible son processus, son papier non tendu gondole. La photographie se soustrait à son asservissement coutumier au réel et n'a aucune envie de se créer de nouvelles chaînes en élaborant un monde imaginaire, truqué. Tout cela serait d'une grande aridité sans les brides de textes de Malévitich, engagées en lettres blanches sur certaines surfaces noires. Les mots du rouge qui brûle, les formes du reflet, qui ronflent dans le ciel et surtout l'impératif Voguez ! semblent entonner un hymne à la libération de la photographie.

« Pour moi, explique Gaboury, le domaine de la culture, ce sont les mots, les images dans les livres. Cela suscite en moi des émotions plus fortes que le monde. Je pense que la réalité extérieure est en train de sombrer. Beaucoup plus qu'un renvoi nostalgique aux utopies modernistes, l'oeuvre de Gaboury, tournant le dos au chaos actuel, questionne l'essence même de la photographie.

Annulation d'un stage en atelier d'art contemporain

(PC) — Parce qu'une école new-yorkaise ne voulait plus qu'il choisisse les artistes bénéficiaires, le Conseil des arts du Canada a décidé d'annuler son programme de stage en atelier au Institute for Contemporary Art.

Le nouveau conservateur de l'institution, financée par les secteurs privé et public, tenait à être responsable du jury qui choisit des artistes canadiens bénéficiant d'un espace de travail en arts visuels au Institute for Contemporary Art, situé dans le bas de Manhattan.

Mais l'école new-yorkaise voulait en même temps que le CAC continue de payer le loyer des ateliers, ce qui aurait été inacceptable, a expliqué mercredi un porte-parole du CAC à

Prix à Nattiez

Le CAC a aussi annoncé le nom des lauréats de ses prix de 50 000\$ chacun, qui récompensent des contributions remarquables en arts et sciences humaines.

Jean-Jacques Nattiez, professeur à la faculté de musique de l'Université de Montréal et auteur d'ouvrages spécialisés, est l'un des deux gagnants, l'autre est la romancière Alice Munro, de l'Ontario. Les prix sont financés par une dotation qu'avait faite la famille Molson en 1963.

NATIONAL GEOGRAPHIC

du 7 décembre 1990
au
10 février 1991

Odyssée

L'art de la photographie
au National Geographic

Quatre générations de photographes du National Geographic ont fixé sur pellicule le monde dans ce qu'il avait de rare, d'insaisissable, d'ancien et de menacé au cours d'un siècle de photographies.

Cette exposition est organisée par la Corcoran Gallery of Art, Washington, D.C. et rendue possible grâce à la Professional Photography Division, Eastman Kodak Company.

MUSÉE DES ARTS
DÉCORATIFS
DE MONTRÉAL

Entrée par
le boulevard Pie IX ou
2929, avenue Jeanne d'Arc

(514) 259-2575



Château Dufresne

LA GALERIE D'ART
Lun. au jeu. 9h à 21h, ven. 9h à 14h30, dim. 10h à 17h

ARNAUD MAGGS
IDENTIFICATION

jusqu'au 31 janvier

L'artiste donnera une causerie le
23 janvier à 19h30

Entrée libre Information: 739-2301

CENTRES AIDÉES BRONFMAN

Les centres communautaires juifs de Montréal
5170 CHEMIN DE LA CÔTE STE-CATHERINE, MONTRÉAL QUÉBEC

CARRIÈRES ET PROFESSIONS

Les postes sont offerts également aux hommes et aux femmes.

LE DEVOIR

Service
de PUBLICITÉ
842-9645

LE

Le Conseil de la Peinture du Québec recherche un(e)

COORDONNATEUR(TRICE)

Qualifications:

- connaissances en administration et comptabilité
- aptitudes à rédiger dans la langue française et anglaise
- bonne expérience du milieu culturel
- sens de la communication
- esprit d'initiative

Envoyer c.v. à l'adresse suivante avant le 21 janvier 1991:

Conseil de la Peinture du Québec

911, rue Jean-Talon Est
Bureau 120
Montréal (Québec)

H2R 1V5

Attention: Nicole Panneton

Prière de ne pas téléphoner.

COMPAGNIE PROFESSIONNELLE
DE THÉÂTRE JEUNE PUBLIC
cherche

UN(E) RESPONSABLE DES RELATIONS PUBLIQUES ET DE LA VENTE DE SPECTACLES (contractuel)

Exigences:

- posséder une expérience de la mise en marché et de la vente de produits culturels;
- être familier avec le théâtre pour jeunes publics et le secteur culturel québécois;
- connaître les marchés québécois, canadien et internationaux;
- communiquer facilement, en français et en anglais, par écrit et verbalement;
- être disponible pour voyager.

Périodes de travail:

- mai 1991
- août à décembre 1991
- prolongation à déterminer.

Veuillez faire parvenir votre curriculum vitae avant le 25 janvier 1991 au:

THÉÂTRE L'ARRIÈRE SCÈNE

C.P. 329

Beloil (Québec)

J3G 5S9

Prière de ne pas téléphoner.

La Ligue des Droits et Libertés

La Ligue des Droits et Libertés, organisme communautaire voué, depuis 1963, à la défense et à la promotion des droits et libertés, recherche une personne pour assumer la responsabilité de:

DIRECTION GÉNÉRALE

Fonctions: Voir à la réalisation des grandes orientations et décisions prise par les instances de l'organisme en coordonnant une équipe de travailleurs(euses) salarié(es) et bénévoles; en assumant la responsabilité de la gestion générale des ressources et des dossiers en représentant l'organisme dans divers forums et dossiers.

Qualifications requises:

- Leadership intellectuel et professionnel.
- Minimum de cinq années d'expérience dans la représentation d'organismes voués à la défense et à la promotion des droits sur la place publique.
- Minimum de cinq années d'expérience dans la gestion de ressources humaines.
- Connaissance des divers réseaux de la vie associative.
- Très grande capacité de travail en équipe.
- Très grande aisance dans la rédaction et la représentation publique.
- Connaissances juridiques pouvant constituer un avantage.
- Bilinguisme.

Rémunération: 30 000.00 \$ par année plus bénéfices marginaux.

Faire parvenir votre curriculum vitae avant le 2 février 1991 à:



Conseil d'administration,
Ligue des Droits et Libertés,
1825, rue Champlain,
Montréal, Québec
(H2L 2S9).

ORTHOPÉDAGOGUE

Le Conseil de Bande de la réserve du Lac Simon recherche un (une) ORTHOPÉDAGOGUE qualifié(e) afin d'assurer l'encadrement des apprentissages en récupération en français au deuxième cycle du primaire ainsi qu'au préscolaire.

Exigences: 1) Baccalauréat en orthopédagogie ou certification équivalente;

2) Expérience en enseignement auprès de clientèle allophones et/ou en milieu économiquement défavorisé;

Fonctions: L'orthopédagogue à l'emploi du Conseil de Bande sera affecté à l'enseignement auprès de clientèle du deuxième cycle du primaire ainsi que de clientèle maîtrisant des apprentissages préalables en français de niveau deuxième cycle du primaire mais trop âgés pour être scolarisées dans une classe régulière de sixième primaire. L'intervenant sera appelé à développer des structures curriculaires individualisées en étroite collaboration avec les enseignants titulaires.

Lieu de travail: L'école Amik-Wiche de la réserve du Lac Simon. Située à environ 42 kilomètres au sud-est de Val d'Or (Abitibi), il s'agit actuellement de la seule école à clientèle exclusivement amérindienne, située sur une réserve et gérée par une Commission Scolaire provinciale.

Salaires et conditions de travail: Le poste offre l'est actuellement pour une période de six mois. Il pourra faire l'objet d'une prolongation dans le cadre de la prise en charge des services éducatifs par la communauté. Les conditions de rémunération ainsi que les avantages sociaux seront déterminés selon les titres, les qualifications, et la pertinence de l'expérience du candidat. Ceci, à partir des critères de rémunération en vigueur dans le réseau provincial. Entrée en fonction immédiate.

Faire parvenir son curriculum vitae à:



M. Alex Cheezo,
Conseiller dossier éducation
Conseil de Bande du Lac Simon
Lac Simon, Québec
JOY 3M0



Hydro-Québec

Région Mauricie
340, rue St-Maurice
Trois-Rivières
G9A 5J5

INGÉNIEURE OU INGÉNIEUR

Hydro-Québec, dans le cadre de son programme d'accès à l'égalité, est particulièrement intéressée à recevoir des candidatures féminines.

CONCOURS: 90-12/02

Description sommaire de l'emploi:

Pour les systèmes de la centrale nucléaire de Gentilly, réaliser les études d'avant-projet des modifications en tuyauterie (occasionnellement en mécanique et en civil) et surveiller la conception détaillée de ces modifications. Ceci implique: — Préparer les spécifications techniques, les plans, les devis détaillés et la documentation nécessaire à l'approvisionnement. — Contrôler les délais de livraison et participer aux programmes de surveillance de la qualité de fabrication et de réception. — Maintenir à jour les documents d'ingénierie (dessins, manuels de conception, spécifications) et les recueils de dossiers systèmes. — Transiger avec des entrepreneurs et des consultants.

De plus: — Fournir, dans son domaine d'expertise, l'encadrement et le support requis aux unités opérationnelles.

— Participer à l'occasion à la formation technique du personnel de la centrale.

Exigences de l'emploi:

- Posséder un diplôme d'ingénieur et être membre de l'Ordre des ingénieurs du Québec.
- Posséder une bonne expérience de conception de systèmes thermiques et hydrauliques.
- Avoir une bonne connaissance des codes ACNOR B51, ANSI B31.
- Savoir faire des analyses de contrainte de la tuyauterie et des supports à l'aide de l'informatique.
- Démontrer des qualités de coordonnateur.
- Avoir une bonne connaissance des systèmes d'une centrale nucléaire des codes Asme section III, Acnor N285 et N289 serait un atout.
- Parler et écrire suffisamment l'anglais pour entretenir des relations avec le personnel d'autres centrales nucléaires, les manufacturiers, les consultants.
- Posséder une connaissance de la langue française appropriée à la fonction.

Lieu de travail: Gentilly

N.B. Les personnes intéressées pourront se procurer un formulaire de demande d'emploi en se présentant au Bureau d'emploi régional, 340, St-Maurice, Trois-Rivières ou en téléphonant au numéro (819) 372-3903. La date limite du concours est le 18 janvier 1991.

Nous vous demandons de bien vouloir inscrire le numéro du concours sur le coin supérieur droit de l'enveloppe.

PROFESSEUR DE PHYSIQUE DEMANDÉ

Le Collège Saint-Bernard, Institution privée reconnue d'intérêt public, recherche un(e) enseignant(e) de la physique, en 4ième Secondaire, pour combler un congé-maternité, du 11 février au 30 juin 1991. (Notes de cours disponibles).

S.V.P.: Veuillez adresser votre curriculum vitae à l'attention du Directeur général, ou communiquer avec lui au numéro (819) 478-3330.

COLLÈGE SAINT-BERNARD
25, avenue des Frères
DRUMMONDVILLE, Qc
J2B 6A2

Spécialiste des communications

Sous la direction du chef du Service des communications, le spécialiste des communications planifie et met en pratique les stratégies et activités de relations avec les médias et le public du Conseil des Arts du Canada; établit et entretient des rapports avec les médias; rédige et révisé des communiqués et autres publications; agit à titre de porte-parole du Conseil; assure la planification et la promotion des manifestations spéciales du Conseil dans tout le Canada, telles que conférences de presse, remises de prix et expositions de la Banque d'oeuvres d'art.

Le candidat idéal possède

- une bonne connaissance de base des médias canadiens et de leurs exigences;
- une connaissance étendue des méthodes et techniques de relations publiques;
- une certaine connaissance du milieu canadien des arts et des questions le concernant;
- d'excellentes aptitudes pour les communications et l'organisation;
- d'excellentes aptitudes pour la rédaction et la révision de textes de langue française;
- un diplôme universitaire en journalisme, en arts ou dans une discipline connexe;
- l'aptitude à communiquer avec compétence dans les deux langues officielles;
- au moins cinq ans d'expérience comportant des responsabilités croissantes en relations publiques.

Le Conseil offre un salaire et des avantages sociaux compétitifs et établis selon sa politique salariale.

Les candidats qualifiés sont invités à soumettre leur curriculum vitae d'ici le 1^{er} février 1991, en mentionnant le numéro de concours 2406.

Le Conseil des Arts du Canada est situé à Ottawa. Il assure à tout l'égalité des chances d'emploi et offre un environnement où l'usage du tabac est interdit.



Conseil des Arts du Canada
Ressources humaines
99, rue Metcalfe, C.P. 1047
Ottawa (Ontario) K1P 5V8



McGill

Le Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill sollicite des candidatures pour deux postes menant à la permanence, au rang de Professeur adjoint.

Domaines d'enseignement:

- La traduction anglais/français, pour le 1^{er} poste (domaines connexes: critique et théorie littéraires, littérature moderne);
- La littérature du XVII^e siècle, pour le second (domaine connexe: théorie de la littérature).

Exigences: doctorat, publications, expérience de l'enseignement. Entrée en fonctions: le 1^{er} septembre 1991. Les candidatures seront reçues jusqu'au 15 février. Envoyer un curriculum vitae et le nom de trois répondants au:

Directeur

Département de langue et

littérature françaises

Université McGill

3460, rue McTavish

MONTRÉAL, Québec H3A 1X9

Conformément aux règlements de l'im-

migration, cette offre s'adresse aux ci-

toyens canadiens et aux résidents per-

manents.

DIRECTEUR/DIRECTRICE GÉNÉRAL(E) FÉDÉRATION CANADIENNE DES ÉTUDES HUMAINES

Le Directeur / La Directrice général(e) est l'administrateur principal de la Fédération canadienne des études humaines. À ce titre, il/elle est comptable à un Conseil d'administration élu et est responsable de la mise en oeuvre de l'objectif principal de la Fédération: la promotion de la recherche en études humaines au Canada.

Fondé en 1943, le Conseil canadien de recherches sur les humanités est devenu la Fédération canadienne des études humaines en 1978. Organisme à but non lucratif, la Fédération regroupe 34 sociétés savantes, 70 institutions d'enseignement supérieur et quelque 10 000 universitaires.

Siège social: Ottawa

Qualifications:

- un diplôme d'études supérieures, de préférence un doctorat, dans l'une des disciplines des études humaines;
- une expérience d'administrateur chevronné, y inclus des qualités organisationnelles et inter-personnelles;
- une connaissance approfondie du français et de l'anglais;
- un degré d'initiative suffisant pour pouvoir proposer et mettre en oeuvre priorités, projets et programmes;
- une bonne connaissance de la communauté universitaire, de ses agences subventionnaires, et des organismes gouvernementaux et non gouvernementaux.

Salaires et bénéfices sociaux: Le salaire correspondra à l'expérience et aux qualités offertes. Les bénéfices sociaux sont excellents.

Toute personne intéressée est invitée à soumettre son curriculum vitae, ainsi que les noms de trois répondants, d'ici le 15 février 1991, au:

Président, Comité de sélection
Fédération canadienne des études humaines
151, rue Slater, Bureau 407
Ottawa, Ontario
K1P 5H3

CENTRE CANADIEN D'INFORMATION JURIDIQUE

Le Centre canadien d'information juridique (CCIJ) est un organisme sans but lucratif financé par les gouvernements, les sociétés de droit, les fondations de droit, des éditeurs et d'autres organismes membres. Il a pour mandat de faciliter la recherche juridique et d'encourager une meilleure compréhension du droit grâce à un accès amélioré à l'information juridique par le public et la profession juridique.

Le CCIJ a récemment entrepris un important processus de renouveau et il entreprend de nouvelles activités et des projets nouveaux. Pour aider l'organisation à relever ces nouveaux défis, le CCIJ est à la recherche des services d'un:

DIRECTEUR GÉNÉRAL

Le directeur général est chargé de diriger un personnel de 30 employés, notamment des cadres supérieurs oeuvrant dans les domaines de l'élaboration des politiques et des programmes, de la levée de fonds et des relations publiques. Le directeur général travaille avec les membres bénévoles de groupes d'étude de tout le pays et relève d'un conseil d'administration dont les membres sont élus.

Le candidat idéal sera une personne dynamique et innovatrice, un leader d'équipe ayant des connaissances des techniques de recherche et d'accès à l'information juridique ainsi que l'engagement à les améliorer; il s'agira d'une personne ayant une formation juridique, une connaissance du milieu juridique et des activités gouvernementales, d'une personne qui maîtrise les deux langues officielles du Canada et qui a de l'expérience à titre de cadre supérieur.

Le titulaire du poste travaillera au bureau du CCIJ à Ottawa.

Le salaire est négociable et sera proportionné aux qualifications. Une attrayante proposition d'avantages sociaux s'ajoute au salaire.

Demandes

Les demandes doivent être soumises d'ici le 8 février 1991 à:

Comité de sélection
Centre canadien d'information juridique
161 ouest, avenue Laurier, 5e étage
Ottawa (Ontario)
K1P 5J2

Université du Québec
École nationale d'administration publique

DES IDÉES, DES ÉVÉNEMENTS

La nouvelle orthographe

Pourquoi un porte-avion au singulier et des porte-avions au pluriel ?

LIBRE OPINION

Voici de larges extraits du commentaire publié par le Syndicat des correcteurs de Paris et de la région parisienne concernant les rectifications de l'orthographe

LE SYNDICAT des correcteurs tient à alerter l'opinion sur les risques de détérioration de la langue que fait courir la réforme décidée par le Conseil supérieur de la langue française, annoncée sous le titre trompeur de « Rectifications de l'orthographe » et publiée au *Journal officiel*, édition des Documents administratifs, le 6 décembre 1990.

Voici, sur chacun des points abordés par le Conseil supérieur, les principales mises en garde qui ont été faites par notre organisation et qui doivent être réitérées pour préserver la qualité et la limpidité du français, et en faciliter l'enseignement.

Suppression du trait d'union

La suppression du trait d'union dans les mots composés (*croquemonsieur, chauvesouris, passepartout, potpourri*...) banalise un secteur très dynamique de notre vocabulaire et conduit, par l'agglutination, à un alourdissement considérable de celui-ci (*contrassurance, contrélectromotrice, aéroélectronique, électroencéphalogramme*...).

Pluriel des noms composés

Le Conseil supérieur a choisi de résoudre la question du pluriel des mots composés en supprimant le trait d'union dans grand nombre d'entre eux, et, quand il le conserve, d'adopter systématiquement un mode de variation singulier/pluriel aboutissant à la négation pure et simple du sens des mots :

— un porte-avion / des porte-avions, un ramasse-miettes / des ramasse-miettes, un sèche-cheveu / des sèche-cheveux... comme si à plusieurs avions, à ramasser plusieurs miettes ou à sécher plusieurs cheveux;

— un chasse-neige / des chasse-neiges, un chauffe-eau / des chauffe-eaux, un gratte-ciel / des gratte-ciel... comme si à plusieurs ces objets allaient chasser plusieurs neiges et non simplement de la neige, chauffer plusieurs eaux et non simplement de l'eau, « gratter » plusieurs ciels et non simplement le ciel.

À terme, l'enseignement de telles absurdités à l'école compromettra



PHOTO JACQUES GRENIER

« À défaut de consensus autour de règles précises et cohérentes, les rectifications actuelles risquent de devenir un enterrement de première classe de l'orthographe française. »

gravement le sens de la langue, sans lequel il n'est plus de sens de l'orthographe.

L'écriture des nombres

S'il faut suivre la nouvelle norme du Conseil supérieur, le français se distinguera, dans l'écriture des nombres, par une inflation de traits d'union. Tous les nombres devant désormais être reliés par ce signe, cela donnera par exemple *cinq-cent-un-million-six-cent-vingt-deux-mille-sept-cent-trente-et-une étoiles*, pour le *businessman du Petit Prince*.

Cette façon d'écrire posera par ailleurs des problèmes en imprimerie, par exemple dans les colonnes de journaux, lorsque photocomposeuses ou ordinateurs auront interdiction de couper les mots en fin de ligne, ou feront de mauvaises coupes comme « cinquante-et-un », juste avant une syllabe muette. Il s'ensuivra vraisemblablement un abandon progressif de l'écriture des nombres en toutes lettres, au profit de l'écriture en chiffres.

Le français possède pourtant une règle simple en la matière : trait d'union pour les nombres complexes au-dessous de cent (de dix-sept à quatre-vingt-dix-neuf), et pas de trait d'union pour les autres. Une seule exception : les nombres comportant la conjonction « et », qui marque déjà l'addition. N'eût-il pas mieux valu promouvoir l'enseignement de cette règle que de multiplier les traits d'union au point qu'ils ne veulent plus rien dire ?

Le tréma

La nouvelle règle proclame que le tréma se place désormais « sur la voyelle prononcée »... comme si dans *ambiguïté* (nouvelle graphie) le « i » ne se prononçait pas aussi.

Et encore, il existait une règle claire, à savoir que, dans une séquence de deux voyelles (*ue dans aiguë, oi dans coït, ui dans ambiguïté*), quand il y a écart par rapport à la prononciation courante, le tréma se place toujours sur la seconde voyelle pour signaler cet écart.

La simple reconduction de cette règle et son enseignement auraient été préférables à l'institution d'un tréma baladeur, tantôt sur la première voyelle, tantôt sur la seconde (*ambigüe, vergeüre, caïd, ubigüité*...), qui risque d'entraîner la plus grande confusion, en attendant, peut-être, la disparition même du tréma.

L'accent grave et l'accent aigu

La modification de l'accent sur le « e » (*èvenement, crèmerie, empiement*), pour rapprocher l'écriture de la prononciation considérée comme la plus répandue, paraît assez normale, si l'on veut préserver une transparence de l'écrit à l'oral. En revanche, la suppression de la double consonne « ll » ou « tt » au profit d'un « l » (*ruissellement, jétiquète*...), en plus d'aller à l'encontre de la pratique la plus courante de la langue (cf. Bled ou Grevisse), prive celle-ci d'un mode d'écriture graphiquement riche.

Au surplus, le maintien d'except-

tions telles que *jeter* et *appeler*, qui redoubleront toujours le « l » ou le « t », confine à l'incohérence.

L'accent circonflexe

Où l'accent circonflexe a un sens ou il n'en a pas.

S'il en a — et alors ce sens ne peut pas être uniquement phonétique, puisqu'il n'amène pas de distinction de prononciation entre *pôle* et *zone*, entre *île* et *pile*, entre *noirâtre* et *pédiatre* —, on le conserve, quitte à en ajouter ou en supprimer ici et là pour des mots de prononciation semblable.

S'il n'en a pas, on le supprime, quitte à le maintenir sur certains mots pour éviter l'homographie (*mâter* et *mater*, *mûr* et *mur*, *côte* et *cote*...).

La demi-mesure consistant à le retrancher sur le « i » et le « u » (*île, maître, dument, voué*), quitte à en laissant sur quelques exceptions et certaines formes de conjugaison, mais à le maintenir dans tous les cas sur « a », « e » et « o », apparaîtra comme incohérente et arbitraire, et engendrera une hésitation constante dans l'usage.

La francisation des mots empruntés

L'actuel président de la République s'est fait élire en faisant valoir qu'il ne voulait pas d'une France « frileuse ». En matière d'orthographe, c'est pourtant là que conduit la francisation systématique, par soude et accentuation, des mots empruntés. Car s'il est évident qu'un

mat aussi intégré dans notre langue que *referendum* (*référendum*) peut recevoir sans dommage des accents — c'est déjà fait dans plusieurs dictionnaires —, il faut remarquer par ailleurs que :

— la francisation systématique des mots d'origine latine (*exlibris, exvoto, statuquo, vadémécum, delirium trémens*...) aboutit à une déculturation et à un repliement sur soi inquiétants pour l'avenir de notre langue;

— la francisation systématique des mots d'origine étrangère (*hotdog, pédigrée, striptease, décroscendo, piéta*...) prive notre langue du sens de l'altérité, en annexant les mots frontiers au lieu de les reconnaître tels : elle n'est plus ouverte sur elle-même, cet « elle-même » fut-il frelaté. Les Anglo-Saxons, pour ne citer qu'eux, se gardent bien d'un tel annexionisme, lorsqu'ils conservent soigneusement les accents d'emprunts tels que *café* ou *matinée* (y compris dans le composé *matinée coat*).

Le participe passé

Les experts du Conseil supérieur n'auront touché « pour le moment » qu'à un seul participe passé : au vu du traitement qu'ils lui infligent, c'est une bonne chose ! Cela étant, en décrétant l'invariabilité de « laissé » suivi d'un infinitif, ils attaquent l'intelligence de la langue. Une phrase comme *Je l'ai laissée partir* renseigne tout le monde sur le sexe de la personne en allée. Désormais, il faudra faire un détour, expliquer par d'autres mots ce qu'indiquait tout naturellement le participe passé. Est-ce bien une « rectification » ? Ne serait-ce pas plutôt une nouvelle aberration, avec complication à la clef ?

Les anomalies

La démarche qui consiste à rapprocher *chariot* (*charriot*) de *charrette*, *bonhomie* (*bonhomme*) de *bonhomme* ou *combatif* (*combattif*) de *combattre* se conçoit aisément. Avait-on pour autant besoin d'éloigner *nénuphar* (*nénufar*) de *nymphéa*, de retrancher le « l » de *oignon* pour l'envoyer rejoindre le *pognon*, les *rognoles* et les *trognons* ?

Plus largement, une langue qui ne pourrait plus supporter quelques anomalies serait-elle encore vivante ? Un hygiénisme forcené doit effacer l'histoire de l'écriture, avec ce qu'elle comporte d'originalités et d'évolutions mystérieuses ?

À défaut de ce consensus autour de règles précises et cohérentes, les « rectifications » actuelles risquent de devenir, à travers le libéralisme bon teint de la double graphie, un enterrement de première classe de l'orthographe française.

Non à la guerre

LIBRE OPINION

René Dumont

Auteur de plusieurs livres sur le tiers-monde et les relations Nord-Sud

EN 1914, Raymond Poincaré, allié du Tsar de Russie, a été un des coresponsables d'une guerre qui fut, de par la stupidité de nos militaires, un abominable massacre (Général Nivelle en 1917). En ruinant l'Allemagne après cette guerre (occupation de la Rhur en 1923) Poincaré a facilité la venue d'Hitler au pouvoir; d'où, en 1939-45, une guerre plus dévastatrice encore.

En 1946, Ho Chi Minh — mais aussi Leclerc et Sainthey — cherchaient à éviter la « sale guerre » d'Indochine. Militaires, gaullistes et socialistes l'ont obtenue — par le bombardement de Haiphong — et prolongée pour aboutir à Dien Bien Phu.

En 1958, Guy Mollet au pouvoir prolonge inutilement la guerre d'Algérie, qui nous déshonore tous.

Nous ne pardonnerons pas à Mitterrand et à son équipe s'ils nous engageant dans la guerre du Golfe, à la suite des États-Unis. Pourquoi se battre pour un droit international qui protège un ordre économique que j'ai qualifié « d'intolérable » (*Un monde intolérable, le libéralisme en question*, 1988). Car il n'a jamais été aussi injuste, aussi inégal que le tiers-monde et nous ? Se battre pour maintenir au pouvoir des régions (de l'Arabie Saoudite au Koweït et aux Émirats) qui sont les plus anti-démocratiques, les plus intolérants, sinon immoraux ? Ils achètent en Inde de pleines cargaisons de jeunes vierges, qui sont esclaves dans leurs harems et dans leurs bordels.

La misère ne cesse de s'accroître

Enfin se battre pour qu'Israël puisse continuer à tuer les jeunes Palestiniens, en refusant d'écouter à leurs propos les décisions des Nations unies — tout comme Saddam Hussein le fait. De même, au Timor oriental, la répression des militaires indonésiens aurait tué un septième de la population — et les recommandations des Nations unies n'y sont pas plus respectées.

Non à la guerre qui ne résoudra rien. Elle aggraverait une misère qui ne cesse de s'accroître, du continent africain à Lima au Pérou, au Bangladesh, etc. Se battre au profit des intégristes musulmans et sionistes ? Non.

Les deux grandes guerres, puis les guerres coloniales, ont compromis le développement économique et culturel de la France, notamment par rapport à l'Allemagne et au Japon — qui restent neutres, ce qui accentuera leur avance. Plus grave encore, aujourd'hui, est le manque de ressources que nous accordons pour la recherche, l'éducation et la formation continue; tandis que l'on ne refuse rien aux crédits militaires et spécialement à l'armement atomique ?

La décision de faire la guerre est désormais entre les mains des politiques; et nous soulignons que, pour la première fois peut-être, les militaires et leur ministre sont plus réticents. Ils hésitent — heureusement — à partager la responsabilité des futurs massacres.

Le rôle de la France dans le nouvel ordre mondial

La France se veut une grande puissance par son arme atomique et ses « relations africaines » me disait à l'Élysée en juillet 1985, un conseiller spécial. Si la France prend la défense du tiers-monde, dans le cadre d'un « nouvel » ordre économique international, elle retrouvera dans le monde un rayonnement autrement valable que celui que ne lui donneront jamais des outils de massacres perfectionnés.

Aux États-Unis, les organisations pacifistes ont, dans chaque grande ville, organisé le lieu et l'heure où elles se rassemblaient, en fin d'après-midi, le jour même où pour notre plus grand malheur — la guerre éclaterait quand même. La femme qui, aux États-Unis, a brûlé le drapeau de son pays, pour protester contre une éventuelle décision de guerre, a écopé d'un an de prison. Espérons qu'elle n'y restera pas aussi longtemps.

Mitterrand veut-il passer dans l'Histoire comme co-défenseur de l'ordre économique international le plus injuste, le plus inégal qui ait existé, depuis le début de l'Histoire de l'humanité, et comme co-responsable d'abominables massacres, que rien ne peut justifier ? Nous ne le suivons pas. S'il nous entraînait de force, nous ne le lui pardonnerions jamais.

Guerre à la guerre.

La faim justifie tous les moyens

LIBRE OPINION

Michel Bédard

L'auteur est chef du Parti éléphant blanc de Montréal

SUR 1 015 000 habitants, la capitale canadienne des pauvres, Montréal, compte 500 000 personnes ayant un revenu voisinant le seuil de la pauvreté. Il ne faut donc pas se surprendre de voir Montréal arriver au 57^e rang des villes canadiennes quant au revenu *per capita*. Troisième ville la plus pauvre des 28 municipalités de la CUM, Montréal est également la ville la plus pauvre en plus pauvre en pays. Montréal, qui regroupe 15 % de la population qué-

bécquoise, abrite 43 % de tous les assistés sociaux de la province.

Depuis peu, Montréal détient la palme du plus haut taux de chômage au pays. Non encore sortis de la crise économique, nous plongeons tête première dans la récession. Il n'y a pas une seule semaine à Montréal où on n'annonce pas un licenciement massif de personnel. En cette période où l'économie montréalaise est une véritable catastrophe, vous confiez à M. John Gardiner la responsabilité politique du développement économique. Un élu qui, depuis son affectation, s'est plusieurs fois excusé publiquement de ne rien connaître du dossier économique... Votre caucus serait-il à l'image de notre population, pauvre ?

Alors que l'économie québécoise ne peut désormais produire plus de 30 000 nouveaux emplois par année, le Québec compte 535 000 assistés sociaux et 330 000 chômeurs... Avec

une production annuelle québécoise de 35 000 diplômés universitaires, et une perspective d'avenir plutôt sombre (40 % des prestataires d'assurance chômage ont moins de 30 ans; les jeunes familles sont de plus en plus nombreuses à subir la pauvreté), il est compréhensible et très regrettable qu'une fraction non négligeable de notre jeunesse sombre dans la drogue ou en face le commerce pour survivre. Faut-il le rappeler, Montréal est devenue la principale porte d'entrée de toutes les drogues en Amérique du Nord...

L'insuffisance de revenu générée par le chômage, l'érosion constante du pouvoir d'achat et la piètre qualité de nos filets sociaux troués, poussent nos gens à la rue et à la criminalité. Montréal, capitale canadienne des homicides, des vols de banque et de voiture, possède le 2^e plus dangereux métro au monde après celui de New York. Au cours des trois dernières années, le nombre des vols à main armée aux guichets de notre métro a augmenté de 53 %. Contrairement aux préjugés véhiculés, les vols sont généralement commis dans le but de pouvoir acheter par la suite des biens essentiels et non de la drogue.

Un Montréal qui se « Bronxifie » de jour en jour, la violence contre la personne atteint de nouveaux sommets. Plutôt que de déclarer la guerre à l'appauvrissement des nôtres, nos gouvernants préfèrent, faute d'imagination et de volonté politique, la multiplication des prisons. Institution des pauvres et de notre jeunesse (90 % des incarcérés ont moins de 30 ans).

À Montréal, plus d'un enfant sur cinq ne mange pas à sa faim. De plus en plus de jeunes adultes et de gens âgés en sont réduits à quêter dans nos rues et à fouiller dans les poubelles pour se nourrir. De plus en plus de nos jeunes femmes en sont réduites à se prostituer pour survivre. Ce n'est que la pointe de l'iceberg. La réalité cachée est des plus saisissantes.

Des dizaines, voire des centaines de milliers de montréalais souffrent de la faim dans l'ombre. À Montréal, on se prive de manger convenablement pour conserver le luxe d'un

toit... Les centaines d'organismes d'aide alimentaire du Grand Montréal se disent dépassés par l'ampleur phénoménale de la faim. Si *Télé-Métronome* a son « *Vision Mondiale* », verra-t-on un jour « *Vision Montréal* » à TQS ?

Montréal est un autociseur sur le point d'exploser. Le Montréal de l'an 2000 sera terrible, invivable, si l'on n'applique pas dès maintenant les correctifs qui s'imposent. Montréal vit une tragédie silencieuse qui commande une intervention d'envergure où la solidarité sociale est requise. Bien que Montréal soit pauvre à plusieurs égards, il nous est donné l'opportunité de démontrer que nous n'appartenons quand même pas à une « *pèvre* » société.

Parce que la Ville de Montréal est le niveau de gouvernement le plus près du citoyen, il lui revient de prendre le leadership de cristalliser cette solidarité sociale. La Ville doit manifester une volonté de prioriser le sort des montréalais avant celui des lampadaires.

Éliminer le gaspillage des ressources alimentaires

Au plan financier et technique, la Ville doit supporter les nombreux organismes d'aide alimentaire. À l'échelle du territoire montréalais, elle doit favoriser la mise sur pied d'un réseau complet de restaurants à but non lucratif. Elle doit viser l'élimination du scandaleux gaspillage des ressources alimentaires dans l'industrie de la restauration et de l'alimentation. À chaque semaine, des dizaines de tonnes de fruits et de légumes frais sont jetées aux ordures, notamment aux marchés Central et Jean-Talon, parce que la demande n'est pas assez forte...

La Ville de Montréal doit adopter un règlement obligeant l'industrie concernée à remettre systématiquement les ressources invendues et propres à la consommation aux organismes de récupération et de redistribution alimentaire. Comme à New York, où la pratique est établie depuis plusieurs décennies déjà, municipaliser un système d'émission de bons d'achat de produits alimentaires destinés aux nécessiteux.

À la fin de chaque hiver, entre 10 et 15 milles chevreuils meurent de faim à l'île d'Anticosti. Tous les experts du domaine de la chasse vous le confirmeront. Rigueur de la saison, surnombre et manque de nourriture en sont les raisons. Pourquoi ne pas étudier avec les gouvernements supérieurs la possibilité de réaliser à chaque automne une chasse pour abattre et récupérer plusieurs milliers de bêtes ? Entreposées dans des installations frigorifiques appartenant à la Ville, l'excellente viande sauvage alimenterait le réseau des restaurants sans but lucratif et les comptoirs alimentaires. À l'île, propriété du gouvernement du Québec, l'armée canadienne pourrait réaliser l'opération de chasse et le transport du gibier vers Montréal.

Face au phénomène grandissant et alarmant de la faim à Montréal, la Ville doit tenir un forum à deux volets portant sur la faim et la lutte aux facteurs d'appauvrissement. Tous les intéressés (O.S.B.L., entreprises des secteurs privé, public et parapublic, citoyens et citoyennes) viendraient y formuler leurs recommandations. Une table de concertation y serait formée afin de voir à la concrétisation de ces recommandations.

Les mesures pouvant aider les Montréalais à améliorer leurs conditions ne manquent pas. Quand on a les moyens de contribuer au financement d'un Complexe Juste pour Rire à 25 000 000 \$, qu'on trouve aisément 15 000 000 \$ à investir dans les Expos, ou que l'on songe à engoulir 30 000 000 \$ dans les fêtes du Montréal 1992, les quelques millions \$ à trouver pour soulager la faim des nôtres ne devraient pas causer problème.

À la Croix-Rouge, il y a des Montréalais qui donnent du sang non plus par générosité, mais tout simplement pour y obtenir beignes et café...

L'insensibilité de votre administration face à la faim de vos concitoyens est d'autant plus étonnante que certains de vos silencieux backbenchers, avant leur élection en 1986, ont déjà goûté à la charité publique pour survivre. Pour un magistrat qui souhaite sortir de l'ordinaire, il y a du pain sur la planche.

L'Institut d'administration publique du Canada
Groupe régional de Montréal



En collaboration avec
LE DEVOIR

vous invite à un déjeuner-réflexion avec

Madame Francine Vallée

Vice-présidente, Relations publiques

Air Canada

sur le thème

La privatisation d'Air Canada. Un bilan

Le mercredi 23 janvier 1991

de 12 h 00 à 14 h 00

Hôtel Méridien, Basilaire 2, Complexe Desjardins

L'assemblée générale annuelle de l'IAAPC

précédera à 11 h 30

Réservation:
Ginette Guilbault
ENAP 522-3641

Membres 20 \$
Non Membres 30 \$
Membres étudiants 15 \$

L'équipe du DEVOIR

LA RÉDACTION Journalistes : à l'information générale : José Boileau, François Brousseau, Jean Chartier, Yves d'Avignon, Guy Ferland, Jean-Denis Lamoureux, Jacques Grenier (photographe), Louis-G. L'Heureux, Caroline Montpetit, Bernard Morier, Isabelle Paré, Clément Trudel ; à l'information culturelle : Pierre Beaulieu, Paule DesRivieres, Marie Laurier, Robert Lévesque, Nathalie Petrowski ; à l'information économique : Robert Dufresne, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte ; à l'information politique : Pierre O'Neill (partis politiques), Gilles Lesage (correspondant parlementaire et editorialiste à Québec), Michèle Venne (correspondant parlementaire à Québec), Chantal Hébert (correspondante parlementaire à Ottawa), Jocelyn Coulon (politique internationale), Laurent Soumis (politique municipale), aux affaires sociales : Paul Cauchon (questions sociales), Jean-Pierre Proulx (éducation), Louis-G. Francoeur (environnement), Sylvain Blanchard (relations de travail), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (commiss), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Monique Isabelle (clavistes), Denise Babon (secrétaire à la rédaction), Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Christine Quillet (secrétaire à la direction). LA DOCUMENTATION Gilles Paré (directeur), Manon Scott, Sylvie Scott, Serge Laplante (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa). LA PUBLICITÉ Michèle Allie (directrice), Jacqueline Avril, Christiane Benjamin, Caroline

Bourgeois, Francine Gingras, Johanne Guibeau, Lucie Lacroix, Christiane Legault, Lise Major (publicitaires), Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon (maquettistes), Caroline DeHamel (graphiste), Johanne Brunet (secrétaire). L'ADMINISTRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables), Jeanne Carmel, Florine Cormier, Céline Furzy, Jean-Louis Huot, Jean-Guy Lacas, Rachel Leclerc-Thériault (secrétaire à l'administration). LE TIRAGE Monique L'Heureux, Lise Lachapelle. LES ANNONCES CLASSÉES Patrick Koczan (coordonnateur), Marie-Hélène Alarie, Manon Blanchette, Sylvie Laporte, Pierrette Rousseau, Christiane Vaillant. LE DEVOIR est publié par l'Imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1. Il est composé et imprimé par Imprimerie Dumont, 743 rue Bourdeau, une division de Imprimeries Quebecor Inc., 612 rue Saint-Jacques, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans LE DEVOIR. LE DEVOIR est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Quebecor Inc., située au 775, boul. Lebeau, St-Laurent. Courrier de deuxième classe : enregistrement numéro 0858. Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec (514) 844-3361. Abonnements : (514) 844-5738. LE DEVOIR (USPS) 003708 is published daily by L'imprimerie Populaire, Limited, 211 rue St-Sacrement, Montreal, Quebec H2Y 1X1. Subscription rate per year is \$439.00 USD. Second Class Postage paid at Champlain, N.Y. US POSTMASTER: send address changes to: Insa, P.O. Box 1518, Champlain, N.Y. 12919-1518.